

La Revue Populaire

15^c

Histoire – Littérature – Sciences

VOL. 19, No 9

SEPTEMBRE 1926



Notre roman complet: LA CLEF DU JARDIN DU ROI,
par J. DE CHEYLUS

LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

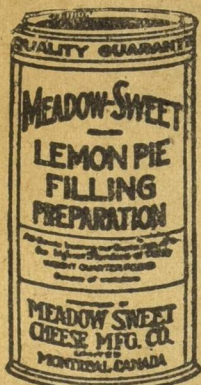
Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

C'est la Saison des...



Le produit original
et authentique

TARTES

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron et combien sa préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui chez votre épicier une boîte de

Garnitures de Tartes

(Pie Fillings)

“Meadow-Sweet”

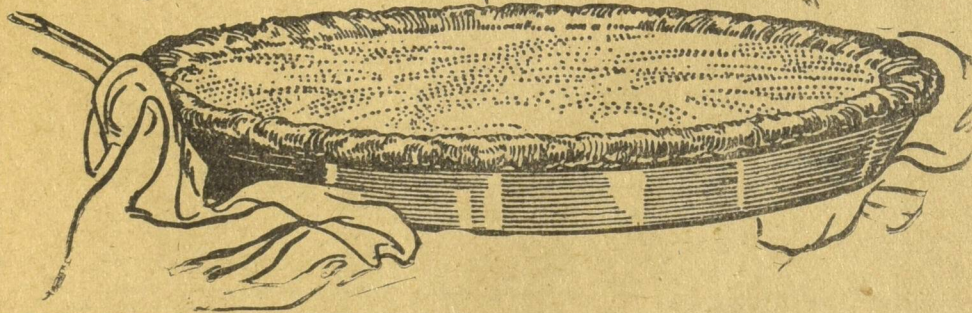
Citron	Oranges
Framboises	Fraises
Ananas	Cerises

15c la boîte qui contient assez de garniture pour 4 tartes.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

REFUSEZ TOUTES IMITATIONS

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co., Ltd.
Montréal.



LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

ABONNEMENT
Canada

Un an . . . \$1.50
Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptés
Etats-Unis

Un an . . . \$1.75
Six mois . . . 90c

Directeur :
JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

MENSUEL
ILLUSTRE

**LA REVUE
POPULAIRE**

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & C^{IE}
Edits.-Props
131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Vol. 19, N° 9

Montréal, septembre 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

EMBOINPOINT ET CALVITIE



L'embonpoint, de nos jours, inspire les plus grandes craintes aux femmes. Ce que les hommes redoutent surtout, depuis qu'on ne porte plus perruque, c'est la calvitie.

La mode est à la ligne droite, à la sveltesse, à la maigreur, même exagérée. Cheveux de garçon et taille d'éphèbe.

Pour maigrir, femmes et jeunes filles usent de tous les moyens, les uns simples et inoffensifs, d'autres violents et très dangereux. Cette mode-là, elle dura quelque temps, vers 1880. La méthode employée par toutes les femmes élégantes du jour consistait à ne boire jamais en mangeant. Une heure après le repas seulement, on prenait une tasse de thé brûlant. Cela, paraît-il, réussissait à presque tout le monde, en France du moins. Qu'on maigrisse, mais pas trop vite!

Plus que l'embonpoint, c'est la calvitie qui tarabuste les pauvres hommes. Les cheveux s'en vont avec les

illusions et les bonnes années. Quels que soient les moyens qu'on emploie, les cheveux ne reviennent pas plus que les années de jeunesse. C'est perdu. Mais on peut, faute de mieux, conserver ceux qui restent. On recommande surtout de se laver souvent la tête. Pas de lavages avec des substances irritantes. Plusieurs médecins prescrivent le shampoing au jaune d'oeuf battu, qui dégrasse et nettoie le cuir chevelu. Pas de brosse dure, pas de peigne fin, qui irritent la peau. Si vos cheveux sont secs, usez d'huile de ricin. C'est une erreur de croire qu'il faille porter les cheveux ras. Les pellicules aident à la chute des cheveux. Mais on leur connaît un médicament très sûr: le goudron, le savon de goudron.

En médecine, il est établi que les arthritiques et les lymphatiques sont les victimes toutes désignées de la calvitie. Aussi, si vous êtes arthritique, surveillez votre alimentation: mangez peu et soyez sobres, diminuez la viande et l'alcool. Mangez régulièrement et mastiquez bien.

En somme, à quoi bon tous ces conseils, qui les suivra?

Jules JOLICOEUR.

POEME INEDIT*EASTMAN*

(QUEBEC)

*Fils de la ville, enfant de tristesse et de bruit,
 Rêveur insatiable et qui te plains sans trêve,
 Je saurai, si ton pied me suit,
 Te conduire en un lieu plus charmant que ton rêve.
 C'est un village assis dans les coteaux, et tel
 Que l'on dirait, à voir les blanches maisonnettes
 Dormir sous l'azur immortel,
 Petits moutons épars en un bois d'épinettes.
 Sur le sentier bordant le lac cristallisé
 On rencontre, fixée aux branches les plus hautes,
 Une corneille à l'oeil rusé,
 Très-droite. Et le chemin grimpe et descend les côtes.
 Parfois un aboiement, une voix d'homme, un choc...
 Mais, de l'aube au couchant, par dessus le village
 Un coq répond à l'autre coq,
 Et les pins font le bruit des vagues sur la plage.
 Plus loin, bien au delà des paisibles maisons,
 Haussant leurs fronts neigés, éternels, immuables,
 Les monts qui gardent l'horizon
 Semblent protéger l'homme et ses foyers aimables.
 C'est là qu'on vit, c'est là qu'on respire à plein sein,
 C'est là qu'il faut porter sa volonté blessée;
 C'est là, fils des trottoirs malsains,
 Qu'on peut renouveler son âme et sa pensée.
 Cher village où le charme à la force est uni,
 Toi qui donnes la joie aux âmes orphelines,
 O bon village, sois béni
 Et souris à jamais dans tes belles collines!*

Robert Choquette

M. Robert Choquette est l'auteur d'un recueil de poèmes, *A TRAVERS LES VENTS*, qui lui valut le prix David de poésie 1926.

LES EMPOISONNEUSES CELEBRES

Le poison est, par excellence, l'arme criminelle des femmes, écrit Jean Lecoq dans une revue de toutes les empoisonneuses célèbres.—Les statistiques criminelles assurent cependant que les crimes des empoisonneuses sont de moins en moins fréquents.

Le professeur Gilbert, de l'Académie des Sciences de Paris, constatait naguère que, sept fois sur dix, les crimes d'empoisonnement avaient des femmes pour auteurs.

Depuis Locuste, que de femmes criminelles ont usé du poison, et surtout de l'arsenic ! La Brinvilliers, la Voisin, la Vigoureux, empoisonnaient leurs victimes surtout avec de l'arsenic.

La marquise de Brinvilliers fut le type de l'empoisonneuse dilettante. Cette femme répandait le poison autour d'elle sans le moindre motif de haine. Elle tuait ses parents, elle immolait ses amis. Sous l'aspect d'une dame charitable, elle allait porter aux malades de l'Hôtel-Dieu, aux pauvres gens dans leurs mansardes, les petits gâteaux à l'arsenic et les bonbons au sublimé.

Quand l'empoisonneuse pouvait assister à leur agonie, sa jouissance était extrême ; mais le plus souvent, la seule joie de penser qu'ils étaient morts par elle suffisait à la satisfaire.

De même que la « coco » aujourd'hui vient d'Allemagne, l'arsenic, en ce temps-là, était importé d'Italie. La marquise de Brinvilliers le faisait ve-

nir de Florence. Elle l'expérimenta d'abord sur une brave fille de chambre, Françoise Roussel, qui lui était profondément dévouée. Françoise mourut après avoir mangé d'un plat de jambon aux confitures que sa maîtresse lui avait préparé. L'expérience faite, la marquise, sûre de l'effet de son poison, tua successivement son père et ses deux frères, puis des amis, puis des indifférents. Tuer les gens était devenu un besoin de sa nature hystérique.

Quelques années plus tard éclate le scandale de l'affaire des poisons. La Voisin, la Vigoureux, ne se contentent plus du banal arsenic. De leur laboratoire infernal sortent maintes préparations et décoctions de pavots, de mandragore, d'aconit, de belladone. Comme au temps des Médicis, on empoisonne toutes sortes de vêtements et d'objets familiers qui seront ensuite offerts aux personnes qu'il s'agit de faire mourir. Ces opérations criminelles se pratiquent au cours des « messes noires » ensanglantées par des sacrifices humains.

Pendant les trente dernières années du XVII^e siècle, les empoisonneuses furent légion. Les plus grandes dames furent accusées d'avoir usé de l'arsenic contre leurs ennemis, parfois contre leurs parents et contre leur mari.

Le roi dut créer un tribunal spécial, la chambre royale de l'Arsenal, ou Chambre ardente, rien que pour juger les procès d'empoisonnement. Et, devant cette chambre, on s'aperçut que les victimes des empoison-

neuses qui terrorisaient Paris se comptaient par milliers.

En vain, d'ailleurs, fit-on de sévères exemples. La Brinvilliers eut la tête tranchée; la Voisin et la Vigoureux furent brûlées vives en Grève. D'autres empoisonneuses subirent le dernier supplice. Mais cela ne ralentit pas l'ardeur criminelle des femmes décidées à se débarrasser de leur mari.

bonne arquebusade dont il fut blessé grièvement. La dame fut condamnée à mort. Mais, comme les débats du procès avaient démontré que le mari avait eu assez de torts à l'égard de sa femme, celle-ci eut tout lieu d'espérer un instant que le roi lui ferait grâce de la vie. Il n'en fut rien pourtant. Sur l'instance de Mgr de Noailles, archevêque de Paris, le roi, finalement, repoussa sa demande:



Dans la dernière année du siècle, un procès sensationnel passionna Paris: c'était celui d'Angélique Carlier, femme du conseiller Tiquet. Pour l'amour d'un bel officier de mousquetaires, cette dame avait d'abord essayé d'empoisonner son mari. N'ayant pas réussi, elle soudoya des estaffiers qui, un beau soir, comme il rentrait au logis, gratifièrent le dit Tiquet d'une

—Sire, avait dit l'archevêque au roi, mes curés me signalent chaque jour qu'une foule de femmes s'accusent en question d'avoir voulu se débarrasser de leurs maris par le poison. Il faut faire un exemple.

Et, pour l'exemple, Mme Tiquet monta sur l'échafaud.

* * *

Quand on évoque le souvenir des

grandes affaires de poison, le nom de Mme Lafarge vient naturellement sous la plume.

Mais Mme Lafarge fut-elle coupable? En dépit de la condamnation qui la frappa, le procès reste toujours pendant devant l'opinion publique. On sait que Lafarge mourut après avoir mangé d'un gâteau à la crème que sa femme lui avait envoyé de leur propriété de Glandin, alors qu'il se trouvait à Paris.

Le chimiste Orfila, ayant examiné les viscères de Lafarge, déclara y avoir trouvé une quantité d'arsenic suffisante pour avoir causé la mort. Mais Raspail, reprenant après lui les expériences, prétendit que la quantité d'arsenic découverte dans les intestins de Lafarge était normale dans tout corps humain.

Depuis lors, on a reconnu, en outre, que certaines crèmes, cessant d'être fraîches, secrètent spontanément des toxines capables d'empoisonner ceux qui les absorbent.

Marie Cappelle, femme Lafarge, ayant été condamnée aux travaux forcés, ne cessa jamais de protester de son innocence.

* * *

L'arsenic reparait en maître au procès d'Hélène Jegado, qui comparut à Rennes en 1851, accusée de vingt-huit empoisonnements, qu'elle avouait d'ailleurs, avec le plus parfait cynisme. Cette Hélène Jegado était une «servante dévouée» qui n'avait qu'un tort, celui de mêler de l'arsenic à la cuisine qu'elle servait à ses maîtres. Cette abominable créature, dans laquelle certains criminalistes n'ont voulu voir qu'une hystérique, une maniaque du crime, n'en fut pas moins condamnée à mort et guillotinée.

En 1868, la cour d'assises de Genève condamna à vingt ans de travaux forcés la garde-malade Marie Janneret, coupable de neuf empoisonnements. Celle-ci aussi tuait sans raison.

Mais, plus souvent, l'empoisonneuse tue pour se débarrasser d'un mari gênant et pour reprendre sa liberté: tel fut le cas d'Hélène Daniloff, qui empoisonna son mari avec de la liqueur de Fowler, et maints autres.

En 1887, on jugea, à La Haye, la femme Van der Linden, qui avoua avoir, en vingt ans, empoisonné cent deux personnes. Celle-ci avait, en commettant ses crimes, un but bien déterminé. Elle faisait inscrire à leur insu ses victimes désignées comme membres d'une société de secours mutuels. Elle faisait la demande en leur nom, payait une ou deux cotisations, puis leur administrait de l'acide arsénieux. Elle touchait alors les secours de maladie et, en cas de mort, les frais funéraires.

Cependant, les statistiques criminelles du monde entier assurent que les crimes des empoisonneuses sont de moins en moins fréquents. Réjouissons-nous-en; et louons-en la science bienfaisante et protectrice. Car il n'est pas douteux que c'est la science qui, en multipliant les moyens de découvrir le poison et de déceler le crime, retient la main des criminelles en leur enlevant tout espoir d'immunité.

—o—

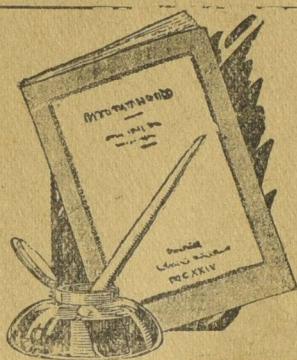
Souvent un mot lâché devient un glaive qui te menace
Proverbe arabe.

* * *

Le mot que tu retiens entre tes lèvres est ton esclave; celui que tu prononces mal à propos est ton maître.
Proverbe arabe.

* * *

Ni le bain ni le discours ne sont utiles quand ils ne purifient pas.
Aristote.



LIVRES ET REVUES

PAR
JEAN CHAUVIN

ARTISTES-PEINTRES CANADIENS-FRANÇAIS, (Les Anciens) — par Georges Bellerive (Librairie Garneau, Québec, 1926).

M. Georges Bellerive nous apporte, dans cette seconde série de ses biographies d'artistes canadiens, deux études, l'une de Joseph-Adolphe Rho, l'autre de Napoléon Bourassa.

La première n'est guère intéressante, non tant par la faute de M. Bellerive que par celle du peintre dont il s'occupe. La documentation du premier est assez maigre et l'existence du second, ainsi que ses oeuvres, bien quelconques. Tous ces peintres canadiens faisaient beaucoup de copies de maîtres. Ils exagéraient en ce sens. Quel plaisir pouvaient-ils bien trouver à cette peinture d'imitation? Est-ce métier ou art? Faire de l'art, c'est transformer, adapter, transposer, tout ce qu'on voudra, en vue d'exprimer. Le copiste se contente d'imiter. Pour notre part, nous préférons à une copie, fût-elle d'un peintre excellent, une estampe ou une simple photographie d'un tableau. Mais passons à ce bel artiste qu'était Napoléon Bourassa.

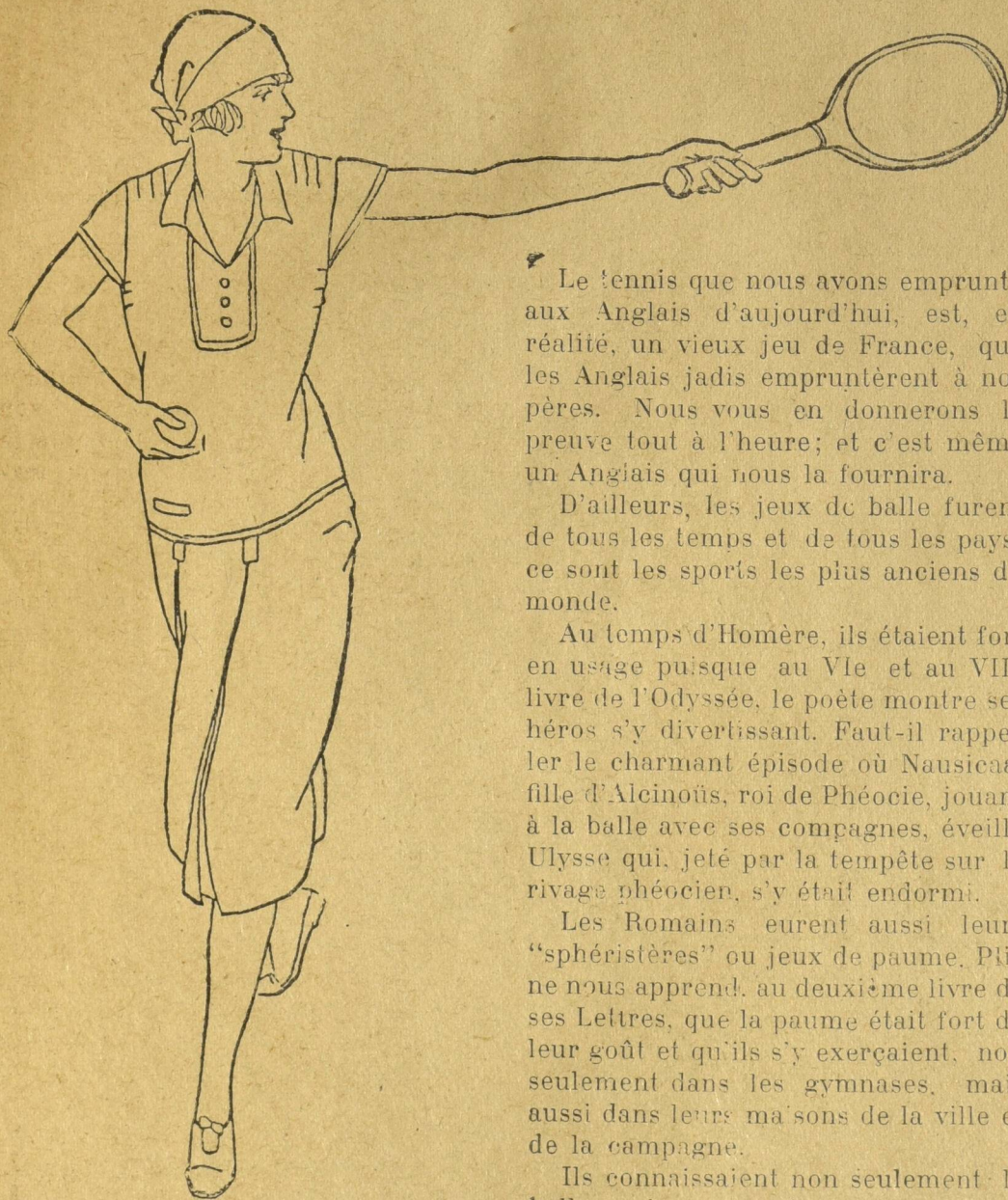
À la façon des artistes de la Renaissance, celui-là fut peintre, sculpteur,

architecte, écrivain, musicien. Comme eux aussi, il aimait s'entourer d'élèves, les former par l'enseignement et la pratique. On lui doit beaucoup, bien qu'on paraisse l'oublier chaque fois qu'il faudrait rappeler son nom. On lui doit d'avoir éveillé le goût de l'art chez nous, d'avoir travaillé à sa diffusion en dépit de difficultés inouïes et à une époque où on croyait honorer un artiste en lui faisant peindre un carrosse, d'avoir fondé les premiers cours de dessin dans le Québec et découvert notre premier grand sculpteur, Philippe Hébert. Il reste de lui d'élégantes églises, de beaux tableaux religieux, de fins portraits, des oeuvres de sculpture intéressantes et quelques livres où se révèlent l'exquise sensibilité, le goût et la sûreté de main que cet artiste apportait à tous ses travaux.

M. Bellerive a su très bien évoquer cette belle figure. Il faudrait que bientôt une rétrospective des oeuvres du peintre, du sculpteur et de l'architecte nous permit de connaître tout son oeuvre. C'est aux Ecoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec, écoles dont lui-même réclamait la fondation dès 1860 (ce qu'on ne sait pas assez) que devrait se tenir cette exposition.

LE TENNIS EST UN VIEUX JEU FRANÇAIS

Histoire détaillée des jeux de paume et de tennis



Le tennis que nous avons emprunté aux Anglais d'aujourd'hui, est, en réalité, un vieux jeu de France, que les Anglais jadis empruntèrent à nos pères. Nous vous en donnerons la preuve tout à l'heure; et c'est même un Anglais qui nous la fournira.

D'ailleurs, les jeux de balle furent de tous les temps et de tous les pays: ce sont les sports les plus anciens du monde.

Au temps d'Homère, ils étaient fort en usage puisque au VI^e et au VII^e livre de l'Odyssée, le poète montre ses héros s'y divertissant. Faut-il rappeler le charmant épisode où Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi de Phéocie, jouant à la balle avec ses compagnes, éveille Ulysse qui, jeté par la tempête sur le rivage phéocien, s'y était endormi.

Les Romains eurent aussi leurs "sphéristères" ou jeux de paume. Pline nous apprend, au deuxième livre de ses Lettres, que la paume était fort de leur goût et qu'ils s'y exerçaient, non seulement dans les gymnases, mais aussi dans leurs maisons de la ville et de la campagne.

Ils connaissaient non seulement la balle, mais encore le ballon. Martial

décrit un jeu dans lequel les joueurs se livraient de véritables combats pour se saisir d'une grosse balle, se l'arrachant des mains, se poussant les uns les autres, se donnant des coups de pied et des coups de poing et se renversant par terre... Nos joueurs de football n'ont rien inventé.

Bref, la balle fut en grande faveur chez tous les peuples, en Europe comme en Asie.

Au Moyen-Age, on joue partout à la longue paume, dans les villes et les campagnes de France. Les bourgeois de Paris se livrent à ce jeu sur les remparts. De toutes parts, dans les fossés des châteaux, des espaces sont ménagés où le sol est aplani pour la commodité des joueurs.

Les Parisiens du XVe siècle sont à tel point passionnés pour la paume qu'ils ne consentent pas à se priver du plaisir qu'elle leur donne, même quand les mauvais temps leur interdisent les jeux de plein air. Un peu partout s'élèvent de grandes salles où l'on joue, à l'abri des intempéries, non plus à la longue, mais à la courte paume. Bientôt la ville compte un nombre considérable de ces jeux de paume, auxquels on donne le nom de "tripots"... Cherchez l'étymologie de ce mot dans le vieux verbe "tripper" qui veut dire sauter.

Tout le monde alors jouait à la paume. Les femmes elles-mêmes s'y montraient expertes: témoin ce passage des "Annales du Hainaut", de Vinchaut, relatif à une devancière de notre Suzanne nationale:

"Durant le séjour de trois semaines que Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, fit à Paris, en 1429, il y vint une jeune fille de vingt-huit ans, appelée vulgairement Margot du Hainault. Icelle provoqua au jeu de paulmes

tous joueurs avec ses habits de femme, elle jouoit de l'avant-main, de l'arrière, très puissamment, très malicieusement et très habilement. A raison de quoi elle fut en grand bruit en France; elle estoit choyée des seigneurs et petits compagnons. Elle retourna en son pays avec bonne somme de deniers qu'elle gagna..."

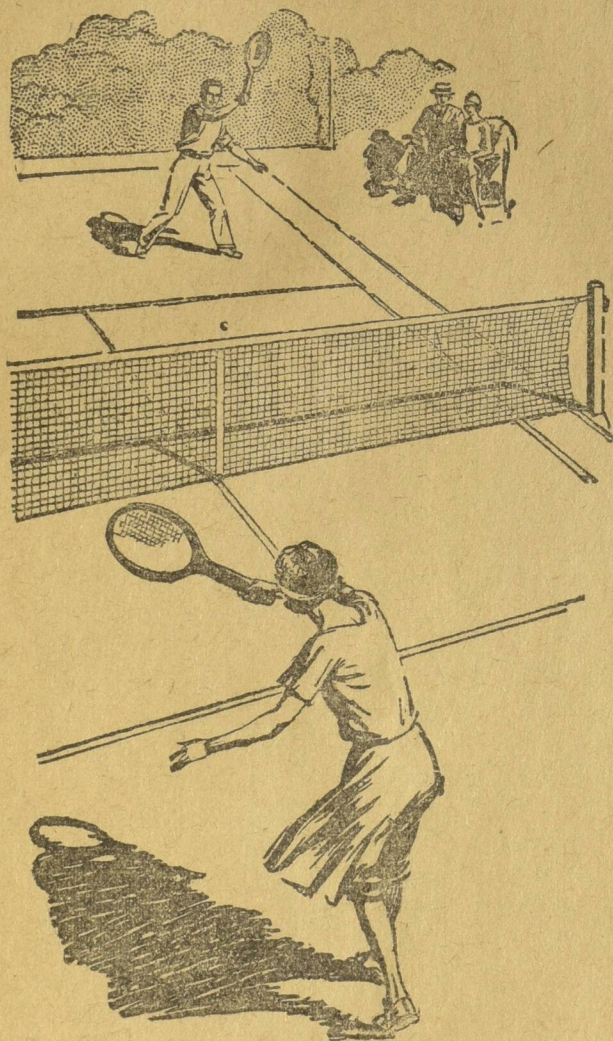
Pour désigner la balle, on employait alors un mot qui a, depuis lors, disparu de notre langage, le mot "esteuf". Ce mot venait des "estouffes" de laine qui constituaient l'intérieur de la balle, qu'on recouvrait d'une enveloppe de cuir. Il fut longtemps avant de disparaître de nos provinces du Nord; et, dans les vieilles cités de Picardie, de Flandre, d'Artois et de Hainaut, on trouvait encore, au début du XIXe siècle, plus d'un cabaret qui portait pour enseigne: "A l'Eteuf d'argent".

Les balles fabriquées à Paris étaient les plus renommées. Shakespeare, dans son drame "Henri V", parle d'un tonneau rempli de balles de paume que le Dauphin, fils de Charles VI, avait envoyé en présent au roi d'Angleterre. Louis XI tenait à ce que la fabrication de ces balles fût sans reproche. Le 24 juin 1480, il prenait, en effet, une ordonnance ainsi conçue: "Seront les maîtres dudit métier tenus de faire bons esteufs bien garnis et estoiffés de bon cuir et bonne bourre, sans y mettre sablon, craye ou batue."

Jusqu'au XVe siècle, on jouait à la balle avec la paume de la main; de là le nom qu'avait pris ce jeu. Puis les joueurs protégèrent leur main par un gant; après quoi ils se servirent d'un battoir fait de bois ou de parchemin tendu sur un cadre. Cet emploi du parchemin pour la confection des battoirs de jeu de paume fut fatal à plus

d'un précieux manuscrit. Chapelain raconte quelque part qu'il vit un de ses amis jouer à la paume avec un battoir sur lequel se lisaient des fragments des Décades de Tite-Live, ces fameuses décades dont la plus grande

avaient été cédés par les religieuses à un apothicaire, lequel apothicaire, parfaitement illettré et incapable d'apprécier l'importance de ces manuscrits, les avait vendus à un fabricant de battoirs.



Une partie simple

partie n'est point parvenue jusqu'à nous. Ces fragments provenaient de plusieurs volumes en parchemin contenant les oeuvres de Tite-Live, volumes qui, ayant fait partie de la bibliothèque de l'abbaye de Forchevrault,

Au battoir succéda la raquette. Celle-ci fut importée d'Italie en France au XVe siècle. Un poète d'alors, Guillaume Coquillart, parle de cet instrument

Se semblent raquettes cousues
Pour frapper au loin un esteuf.

Au XVI^e siècle, il existe à Paris une corporation de "maîtres paussiers-raquetiers", dont les armoiries sont "de sable à une raquette d'or posée en pal, le manche en bas, accompagnée de quatre balles d'argent, une en chef, deux en flancs et une en pointe." Des lettres-patentes de François 1^{er}, datées de 1537, accordent à ces maîtres paussiers le monopole de la fabrication et de la vente des balles et raquettes dans toutes les salles consacrées au jeu de paume.

A cette époque, ce jeu a partout la plus grande faveur.

En 1598, Robert Dallington, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre en France, publie sur notre pays un ouvrage "The view of France", dans lequel il signale la passion qu'ont généralement les Français pour les exercices du corps, le jeu de paille-maille, le tir à l'arbalète, la sarbacane, la danse. Mais, dit-il, le sport favori des Français est surtout le "tennis".

"Le tennis est plus en usage ici que dans toute la chrétienté réunie, et les places de tennis si nombreuses que vous ne pouvez trouver la petite bourgade de France qui n'en ait une ou plusieurs. Il y en a soixante à Orléans, et je ne sais combien de centaines à Paris. On dirait que les Français sont tous nés une raquette à la main. Les enfants mêmes et les femmes jouent très bien. Nous avons vu jouer au tennis au coeur de l'été et de la chaleur du jour, lorsque l'on était à peine en état de sortir de chez soi."

On joue beaucoup la longue paume en plein air, mais cela n'empêche pas les salles de courte paume, les "tripots", de se multiplier dans Paris. On en trouve dans presque tous les quartiers. En outre, le roi, les princes, les grands seigneurs ont tous leur jeu de

paume. Car ce jeu est, entre tous, jeu de princes. A maintes reprises, même, les souverains tentèrent, sans succès d'ailleurs, d'en faire un monopole de la noblesse et d'en défendre l'usage aux petits bourgeois et aux vilains. Successivement, Henri II et Charles IX prétendirent fermer les tripots qui n'étaient pas hantés par des gentils-hommes. Leurs ordonnances ne furent pas respectées.

Il est vrai que les tripots alors commençaient à mériter la mauvaise réputation qui valut à ce terme le sens qu'on y attache aujourd'hui. On y jouait gros jeu, on y pariait, on y trichait, on s'y battait. Henri IV lui-même, étant allé jouer au tripot de la Sphère, surprit un "naquet", c'est-à-dire un marqueur qui, sous son manteau, emportait une grosse de balles.

Sous Louis XIV, le goût du jeu de paume commença à faiblir. Pourtant, au milieu du XVII^e siècle, il y avait encore à Paris environ cent cinquante tripots. Quelques-uns, il est vrai, servaient plus souvent aux comédiens qu'aux joueurs de paume. C'est dans un de ces tripots, qui s'élevait rue Mazarine, vis-à-vis de la rue Guénégaud, que Molière débuta comme acteur, avec la troupe de l'Illustre Théâtre.

Louis XIV, pourtant bien qu'il eût parmi les officiers de sa cour un "paumier-raquetier" payé douze cents livres, accordait peu d'intérêt au jeu de paume. Louis XV lui en accorda encore moins.

A la fin du XVIII^e siècle, on ne comptait plus, dans tout Paris, qu'une dizaine de salles. La dernière ferma ses portes en 1839.

Cependant, une société privée d'amateurs de jeu de paume subsistait. Elle jouait à la longue paume sur un terrain des Champs-Élysées qu'elle

dut abandonner en 1853, pour l'édification du Palais de l'Industrie, et elle se réfugia au Luxembourg, où ce jeu fut encore pratiqué jusqu'à la fin du dernier siècle.

Quant à la courte paume, on y jouait encore, aux environs de 1870, dans une salle du passage Sandrié. La construction du nouvel Opéra entraîna la fermeture de cet établissement.

La paume, décidément, n'avait pas de chance.

Elle devait revivre, pourtant, sous un autre nom. Il y a de cela un peu plus de cinquante ans, l'Angleterre, lasse de jouer au croquet, réclamait un jeu nouveau, un jeu plus sportif et plus mouvementé. C'est alors que le major Clopton Wingfield eut l'idée de faire revivre le tennis, qui n'était autre que la vieille paume française transportée par delà le détroit au XVe siècle. Il codifia dans un volume les règles de ce sport, prit des brevets pour la fabrication des raquettes et des balles. Bientôt tout le Royaume-Uni voulut jouer au tennis.

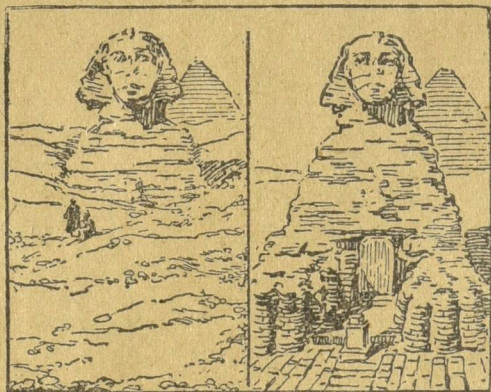
L'ITALIE MILITAIRE

La puissance militaire aérienne et navale de l'Italie s'accroît rapidement et dans de vastes proportions. Elle peut mobiliser 5 millions d'hommes bien équipés : elle aura 11 corps d'armée sur la péninsule et des corps indépendants en Sicile et en Sardaigne. En mars, 200,000 conscrits seront appelés sous les drapeaux. Dans quatre ans, l'aviation comprendra 182 escadrilles, 3,000 avions ou hydravions avec un budget qui dépasse celui des Etats-Unis. La marine, qui jauge 271,000 tonnes, va s'accroître

de 50,000 tonnes. Les bases navales sont la Spezia et Tarente Pola est supprimé. Ce relèvement militaire de l'Italie permet à Mussolini de parler avec fermeté à l'Allemagne, tandis que la France, désarmée par la S. D. N., se voit chaque jour dicter des conditions humiliantes.

LE SPHINX DESENSIBLE, TEL QU'IL APPARAÎT DEPUIS QUELQUES MOIS

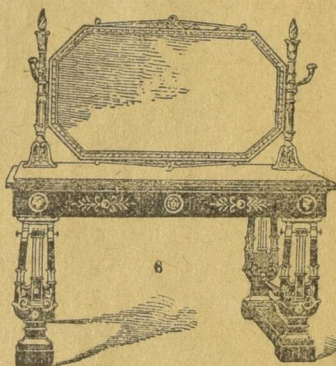
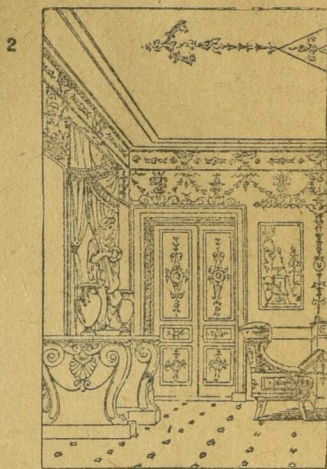
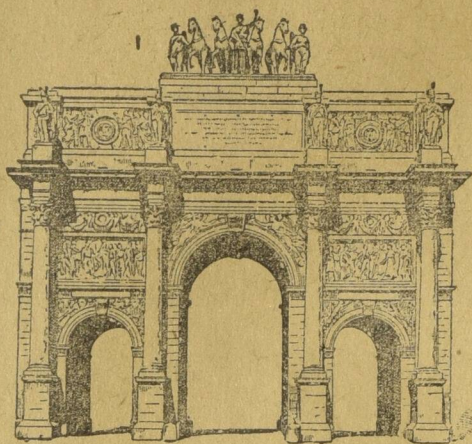
Pour la quatrième fois, croit-on, depuis qu'il existe, le sphinx de Giseh vient d'être dégagé des sables qui, lentement, mais sûrement, l'ensevelissaient. Le temps fait son oeuvre dévastatrice, en effet, et la pierre elle-même ne résiste pas. Ces travaux ont



été entrepris afin de réparer et de consolider le monument, notamment en versant du ciment dans les craquelures de sa tête gigantesque. Notre dessin montre le sphinx enlisé, puis dégagé des sables. Entre les pattes énormes du monstre de pierre, dont la longueur, soit 55 pieds, est presque égale à la hauteur de la statue, on a fait d'intéressantes découvertes.

LES STYLES EN ART

IV.—STYLE EMPIRE



L. Libouis del.

1. Arc de triomphe du Carrousel, à Paris. par Percier et Fontaine — 2. Chambre, par Percier et Fontaine. — 3. Panneau, par Normand — 4. Fauteuil Gandoude — 5. Aiguière du service de toilette de Napoléon I^{er}. — 6. Table de toilette en acajou. — 7. Candélabre en bronze, par Thomire

COLLECTION DES GRANDS STYLES, EN 17 PLANCHES. — Voir la première planche dans la Revue Populaire du mois de mai.



LE REPORTER ET LE POLICIER A PARIS

Il y a peut-être, à Paris, des personnes n'ayant eu, de leur vie, affaire à la police. Elles sont rares. Car chacun a, plus ou moins, eu besoin de faire légaliser une signature au commissariat, demandé son chemin à un agent ou lu, dans les journaux, que les inspecteurs suivaient le criminel à la piste.

Mais, hors ça, nul ne sait, en général, ce que c'est que la police — ce gros mot — et n'a de relations avec les policiers, — ces énigmes. J'ai été comme ça, moi aussi. Et je fus très longtemps à confondre un gendarme avec un gardien de la paix, et un garde champêtre avec un limier.

C'est l'affaire Landru qui commença mon instruction policière. Je la découvris en même temps que la police mobile, première brigade de la Sûreté Générale, M. Bichon, son chef, et ses locaux, rue Greffulhe. Les recherches à Gambais et à Vernouillet me rendirent familière la fine équipe : Daubel, commissaire, mort depuis ; Belice, Braudesberger...

Chaque jour que dura l'aventure, tous les reporters allaient voir ces policiers-là, les questionnaient, les soumettaient à l'interview, à la torture, et du "Matin" au "Journal", de

"L'Oeuvre" à "L'Intran" et du "Petit Parisien" au "Petit Journal", en passant par "L'Agence Havas", "L'Echo de Paris", "La Presse", "La Patrie" et "Bonsoir", remplissaient leurs feuilles de leurs exploits.

L'affaire Seznec me révéla une autre équipe, arrivée à Morlaix de la rue des Saussaies : le commissaire Vidal, à la joviale tournure de ténor toulousain ; Boni, licencié en droit ; d'autres encore. Et cela me donna le désir de connaître l'organisation de la police entière.

Pas facile ! D'abord, la police qu'on voit, dans la rue, MM. les flics, pour parler argot, c'est le plus facile. Police municipale de gardiens de la paix, chargés d'assurer l'ordre, la circulation des voitures, et de faciliter aux nourrices la traversée des rues. Uniforme connu, sombre et sympathique, cohortes que, depuis dix ans et plus, dirige, de la Préfecture de Police, M. Guichard, directeur. Mais Paris n'a pas que cette police-là. Il s'en faut. On y compte soixante-quinze commissariats pour quatre-vingt quartiers, plus vingt commissariats d'arrondissements et huit commissariats de districts. Et l'on peut y ajouter vingt et un commissariats de banlieue, qui,

d'Asnières à Ivry et de Saint-Denis aux Lilas, y compris Sceaux, Vanves et Vincennes, dépendent du préfet, tout comme le commissariat Lacordaire, celui des Epinettes ou celui de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Et tout cela forme déjà bien du monde. Mais ce n'est pas près d'être tout. Cette police-là, c'est la plus bénigne, si j'ose dire, et ce n'est qu'un petit monde de l'Etat dans l'Etat qu'est en fait l'empire de M. Naudin.

Quand, reporter, j'eus noté toutes ces adresses, avec le numéro de la rue et celui du téléphone, et quand j'eus pénétré dans tous ces bureaux, je n'étais pas au bout du compte. La police judiciaire m'attendait. C'est elle qui, directement, travaille pour la justice, recherche les criminels, les traque, les arrête, et, parfois, tombe sous leurs coups. Huit brigades, toutes en civil : spéciale, voie publique, mœurs, notes, stupéfiants, mandats, garnis, districts. La première fait souvent parler d'elle. Brigade "des as", dont le brigadier-chef Bethuel est le plus souvent nommé. La seconde à Didier, chevalier de la Légion d'honneur, pour héros connu du public, et certains commissaires sont renommés : Faralieu, Barthélemy son successeur, Guillaume, Caron, etc.

Tous les grands faits divers récents furent de leur ressort. Et il n'est pas un seul reporter digne de ce nom, "ramasseur de chiens écrasés"—c'est le titre,—qui n'ait eu avec eux de fréquents rapports. Le "Syndicat des Colonies", qui assure aux journaux les nouvelles de banlieue, les fréquente, comme les "Informateurs Parisiens", préfectoriens, qui habitent un local, "la cage" avec téléphone, boulevard du Palais, et éditent une plai-

sante revue annuelle: "La Tour Poin-tue".

Est-ce tout? Non. Il reste les "Renseignements Généraux", sous les ordres de M. Lebreton, qui s'occupent de police administrative. Et ça suffirait pour Paris, s'il n'y avait, en outre, la Sûreté Générale, au ministère de l'Intérieur, et qui diffère absolument de ce qui précède, comme les fantassins diffèrent des artilleurs.

Créée par le célèbre Vidocq, et dirigée par M. Chiappe, elle surveille, elle, tout le territoire. Administrative et judiciaire, elle fut refondue par M. Sébille, en 1908, sur l'ordre de Clémenceau. Elle n'a, à Paris, que le contrôle et deux brigades. Le reste—la "police mobile", pourvue d'autos, de casiers, d'ateliers photographiques, de commissaires et d'inspecteurs—forme dix-sept brigades rayonnant par régions, dont la première est à Versailles et la dernière à Rouen. Il en existe à Lille, à Caen, à Angers, à Orléans. Il y en a à Toulouse, à Marseille, à Bordeaux et à Clermont-Ferrand, à Dijon et à Lyon, à Rennes et à Châlons, à Montpellier, à Nancy et à Strasbourg. Mais chaque préfecture a, aussi, son commissaire spécial, comme les gares, les frontières et les ports.

C'est très utile. Je le dis sérieusement. Toutes les villes ne peuvent pas avoir, comme Paris, une police payée par l'Etat et la Ville, ou, comme Lyon, Marseille et Toulon, une police d'Etat. Il faut donc que le reporter chargé d'enquêter sur un crime sache où s'adresser quand le train le dépose en pays inconnu. Trois ressources: le parquet, la maison du crime et ses témoins, le commissariat ou la gendarmerie. Il faut aller vite. La rotative attend sa provision de nouvelles, et le

télégraphe est prêt à transmettre la dépêche de presse griffonnée à la hâte. Si le journaliste perd du temps, s'il n'est pas capable de téléphoner, un quart d'heure après son arrivée, "tous les détails", ce n'est pas la peine qu'il se dérange: ses lecteurs savoureront le récit du crime dans un autre journal.

Mais comme, avec tant de "relations" faciles au débotté, si l'on connaît la "combine", la tâche est aisée! Le policier, bien entendu, ne doit rien dire. Et il ferait beau voir qu'il parlât! Mais, depuis l'époque où M. Lozé, préfet de police, refusait aux journaux jusqu'aux chiens écrasés, la veille, dans la capitale, la presse a fait son chemin, et le reporter vit en bons termes avec le policier. Ils s'estiment tous deux à leur juste mesure, se savent débrouillards, hardis, rapides, dévoués. Le fait divers est leur commune pâture: l'un, pour le raconter; l'autre, pour atteindre le coupable. Ils "constatent ensemble le délit, relèvent les empreintes digitales et suivent du même élan le fuyard. Le journaliste est plus pressé, l'inspecteur plus méticuleux. L'un travaille pour l'actualité, l'autre pour la justice. Ça ne les empêche pas de s'entendre.

Et voilà comment, pour que la minidette dans le Métro, la mondaine dans son boudoir, le chauffeur de taxi en station et le banquier dans son bureau aient "quelque chose" dans leur journal, les journalistes-reporters font bon ménage avec la police judiciaire, la Sûreté Générale et tous les commissaires visitent, de temps à autre, le laboratoire de M. Kôhn-Abrest, le commissariat spécial des Halles, ou celui des fraudes, rue de Lutèce.

La police, il est vrai, ne sert pas qu'à ça. Mais le surplus regarde les

criminels: escrocs, bandits, assassins, cambrioleurs, trafiquants d'or, marchands de coco et "coetera". Et c'est, comme dit Kipling, une autre histoire.

Emmanuel BOURCIER.

—o—

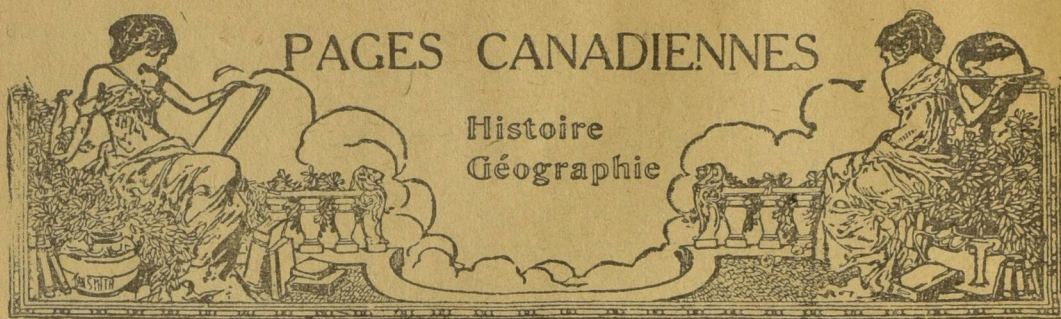
PRETENTION D'UN ENFANT A L'ACADEMIE

A la mort du grand Corneille, survenue dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, le duc du Maine (fils naturel de Louis XIV), alors âgé de 14 ans environ, eut tout-à-coup le caprice de vouloir faire partie des quarante. Il en témoigna le désir à Racine, alors directeur de l'Académie, qui aussitôt rassembla ses collègues pour faire connaître la fantaisie du jeune prince, et demander à cet effet une surséance de quinze jours; ce délai fut voté par acclamation. On assure que Racine fut engagé à répondre au nouveau candidat que, lors même qu'il n'y aurait pas de place vacante, il n'y avait pas d'académicien qui ne fût ravi de mourir pour lui en faire une. C'était pousser un peu loin l'hyperbole poétique. "Nos prédécesseurs, dit d'Alembert, étaient, comme l'on voit, autant de Decius prêts à s'immoler pour l'honneur de la patrie." Mais le protecteur de l'Académie, Louis XIV, se montra en cette occasion, observe l'écrivain contemporain qui raconte ce fait, plus difficile que l'Académie elle-même: la jeunesse de M. le duc du Maine empêcha le roi de donner son consentement à cette élection. Ce fut Thomas Corneille qui fut nommé à la place de son frère.

—o—

Il vaut mieux, pour l'imagination, placer le bonheur en avant et nous donner des espérances qui nous animent, que des regrets qui nous découragent.

Bentham.



LES VEHICULES EN LA NOUVELLE-FRANCE

**Charrettes.—Traînes et tombereaux.
Calèches.—Chaises de poste.—Cabriolets.—Cabrioles.**

L'on constate la présence d'un ouvrier charron à Montréal, dès 1648, (Simon Richomme), et il en vint un autre en 1654. Nous savons aussi que des charpentiers et des menuisiers s'adonnèrent à la charronnerie. Il y avait donc des véhicules dans la colonie.

Or, comme les chevaux ne furent amenés en la Nouvelle-France qu'en 1665, il est évident que les premières bêtes de trait furent les boeufs qu'on attelaient aux traînes et aux voitures de charge.

Il est établi qu'en 1667, on a relevé dans les fermes du Canada un total de 3192 bêtes à cornes. Dans ce troupeau, le nombre des boeufs à la fois propres au travail et à l'alimentation, devait être considérable. D'ailleurs, malgré la multiplication de la race chevaline, malgré l'introduction du tracteur automobile, le boeuf n'a pas cessé d'être utile aux agriculteurs. Assez fréquemment encore, on

le rencontre par les grandes routes en plusieurs endroits de la province de Québec, et sa forme massive, son aspect quasi insolite ajoutent au pittoresque des scènes rurales. Surtout, le boeuf représente une force d'un coût peu élevé et qu'on ne saurait guère remplacer dans certaines régions et pour la petite industrie agricole.

Charrettes

Dès 1663, nous trouvons dans un acte de Basset, mention d'une «charrette de foin à quatre boeufs».

Lors du décès de Jeanne Mance, l'inventaire des biens qu'administrait la défunte, nous révèle l'existence d'une charrette avec essieu, roues ferrées et ridelles.

Peu après, dans un bail de ferme, on note qu'il y a une «charrette avec roue ferrée, essieu de fer, chaînes et autres équipages.»

Par la suite, des charrettes à deux roues ferrées apparaissent fréquemment, et ce premier véhicule que signalent nos archives deviendra avec quelque modification une voiture à fardeaux pesants ou légers et sa forme variera suivant les époques.

Traînes et Tombereaux

En 1673, nous trouvons «un tombereau avec roues non ferrées» et

Cette étude, dont nous publions les fragments les plus intéressants, est de M. E.-Z. Massicotte. Elle parut, pour la première fois, dans *Le Bulletin des Recherches Historiques*, livraison de juin.

d'autres sont énumérés dans les divers inventaires de la fin du 17^e siècle. Quant aux voitures sans roues, il y avait la «traîne à boeuf», sorte de plateforme, en usage dans les fermes. Durant l'hiver, on utilisait la «traîne sauvage» tirée par des hommes ou par des chiens. On a toujours ici réservé le mot traineau aux chariots montés sur patins. En 1691, Adhémar parle de «traînes garnies». S'agirait-il du traineau des Indiens garni de fourrures?

Calèches

La plus ancienne de nos voitures légères de promenade et celle également qui fut la plus populaire sous le régime français, n'est-ce pas la calèche? La première mention de la voiture appelée calèche doit remonter à 1699. Ce vocable «calèche» a l'existence tenace et il nous est parvenu tout allègre, avec une signification qui paraît s'être maintenue. Dans les documents judiciaires du 7 et du 11 septembre 1731 qui relatent les péripéties d'une querelle entre Antoine Charlebois et l'irascible docteur irlandais Sullivan, il est question «du calèche» que possédait le docteur.

Chaise de poste

Mais ce qui déconcerte le chercheur, c'est que la calèche de France et celle du Canada ne sont pas semblables. Celle d'outremer, d'après les principales encyclopédies, était une voiture à deux banquettes, à quatre roues et à ressorts métalliques. Tandis que la nôtre n'était évidemment que l'ancienne chaise de poste qui existait en France au 17^e siècle et dont la description convient en tout point au véhicule canadien: «Espèce de fau-

teuil suspendu entre deux brancards supportés par deux roues.»

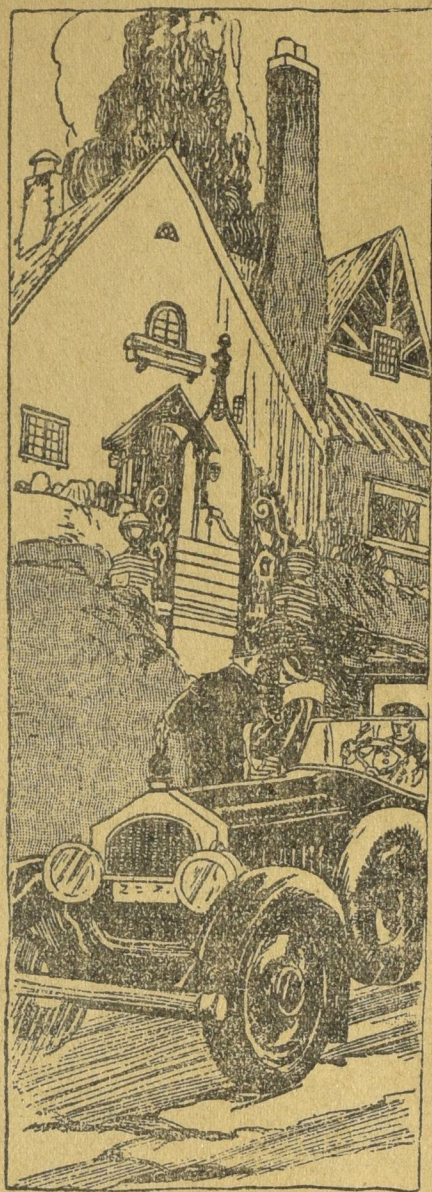
N'est-ce pas à cause de cette similitude parfaite que le grand voyer La-



Le beau carrosse d'autrefois

nouiller de Boisclerc a pu écrire à la cour de France, lorsqu'il eut fait terminer la voie carrossable entre les grandes villes de la Nouvelle-France:

«Les chemins sont faits présentement de façon que les voitures peuvent rouler d'une côte à une autre. J'ai des-



Le véhicule moderne

cendu au mois d'août dernier en «chaise», en quatre jours et demi, de Montréal à Québec.»

Cabriolets

Comme feu J.-Edmond Roy, nous croyons que nous n'avons jamais eu de calèche à quatre roues et à deux ressorts. Nous croyons également que la calèche canadienne est bien le cabriolet, ce que Montcalm semble noter, à deux reprises au moins:

«1756... Il prit le parti de se rendre par terre à Québec.. avec de petites voitures du pays, charrettes ou calèches, qui sont, comme nos cabriolets, conduites par un seul cheval.»

M. de Montcalm en parle une autre fois: «Québec, 21 mai 1756... Je serai mardi matin à Montréal quoiqu'il y ait 60 lieues, que je ferai partie en charrette, en canot et en «voiture du pays» qui semble avoir servi de modèle au cabriolet de la colonie de Paris.»

Ajoutons un détail, c'est que la calèche de la région de Québec différerait de celle de Montréal en ce que celle-ci était plus légère, plus délicate, si l'on peut s'en rapporter aux échantillons qui ont été conservés dans les deux régions.

La carriole

En Suède, une Karriole est une voiture d'été qui ressemble, à s'y méprendre, à notre calèche. En France, le mot carriole désigne ces «différents types de voitures de campagne à deux roues», que nous appelons: charrettes. Quoi qu'il en soit, les Canadiens, et depuis longtemps, ont réservé le terme carriole à un traîneau de promenade. Relisons ce qu'en écrit le savant Franquet dans ses «Voyages» de 1752:

«On nomme carrioles en Canada, les traîneaux dont on se sert pour voyager en hiver, dans les pays du nord. Elles sont de deux espèces: les

unes couvertes comme des chaises en Europe, et les autres découvertes comme des calèches, à une ou deux places, et traînées dans les villes, par un cheval, et dans les voyages, communément par deux."

La forme de la carriole a légèrement varié d'une époque à l'autre, et lors de l'introduction des automobiles, on rencontrait des traîneaux de louage à deux sièges spacieux et qui avaient fort belle apparence.

Charretiers

Au 17^e et au 18^e siècles, le voiturage se fit principalement par eau ; cependant, dans les environs des villes, c'était par terre que s'effectuait le transport des voyageurs, des marchandises et des matériaux, dès que des chemins praticables le permirent. Aussi, notons-nous à Montréal, au 18^e siècle, la présence, dans les actes notariés, d'un certain nombre de charretiers qui font des transactions immobilières ; ce qui prouve que le métier était fructueux.

Au mois de juin 1758, le fameux munitionnaire général Joseph Cadet engageait à Montréal plusieurs charretiers « pour charroyer du printemps à l'automne, entre Montréal et Lachine, des vivres, des munitions et des effets. » Ces charretiers recevaient 20 sous par quintal net de vivres et de munitions.

—o—

TRANSPLANTATION DU TABAC

Notes des fermes expérimentales

—

Tous les pieds de tabac devraient être plantés entre le 24 mai et le 20 juin, lorsque les gelées ne sont plus à craindre ; il est entendu que la terre

a été bien préparée, mise en bon état d'ameublement et bien engraisée. Plus la transplantation se fait tôt plus la récolte mûrit tôt. La rapidité de la maturation est un point très important, car on peut enlever la récolte du champ avant que les gelées précoces de l'automne se fassent sentir, et l'on a une plus longue période de temps favorable au séchage ; la qualité de la feuille est ainsi améliorée.

En arrachant les plants de la couche chaude pour les transplanter, ayez soin de choisir ceux qui sont sains, bien développés, d'une taille aussi uniforme que possible. Rejetez tous les plants maladifs ou effilés. Ce choix est très important si vous voulez que les plants poussent d'une façon uniforme et soient tous au même point de maturité au moment de la coupe.

Avant de commencer à arracher les plants des couches chaudes pour les transplanter, arrosez copieusement les couches ; une fois l'arrachage terminé donnez un autre arrosage pour tasser la terre autour des racines des plants qui restent.

Arrachez les plants un par un en saisissant les deux feuilles les plus grosses. Ne les arrachez jamais par le bouton terminal ou par la tige. N'arrachez jamais de grandes quantités de plants pour les conserver longtemps, mais efforcez-vous de planter dans les vingt-quatre heures qui suivent tous les plants sortis de la couche.

La transplantation dans le camp se fait à la main ou au moyen d'une machine à transplanter. Si l'étendue est petite on peut planter à la main ; si elle est considérable on emploie la machine au Canada.

—o—

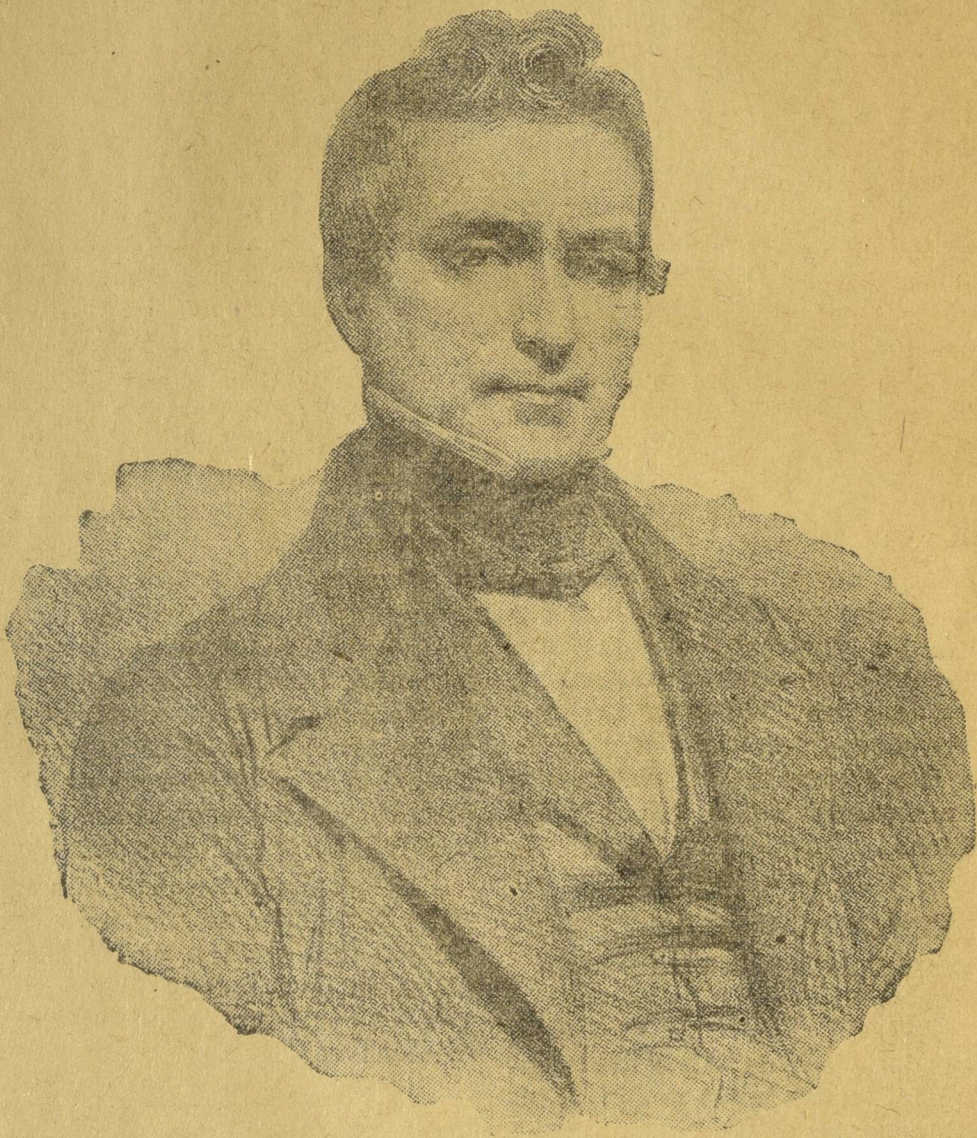
La vie des gens de plaisir n'est en réalité qu'un long suicide.

CURIEUSE TROUVAILLE D'UN PAPINEAU FAITE SUR LES QUAIS DE PARIS

Par le plus inattendu des hasards, un des lecteurs de notre revue, collectionneur de vieilles choses canadiennes, est devenu possesseur d'une lithographie de Louis-Joseph Papineau, publiée à Paris dans le journal politique le «Charivari» en 1845.

Il ne serait peut-être pas présomptueux d'affirmer que cette gravure doit être unique en son genre au Canada.

Les circonstances mêmes dans lesquelles elle fut découverte peuvent justifier cette affirmation.



Lithographie de Louis-Joseph Papineau (Le Charivari, Paris, 1845)

Elle fut trouvée à Paris, sur les quais, dans une boîte de bouquiniste, parmi cent autres lithographies et gravures découpées dans diverses revues, au cours d'une promenade qu'y faisait ce collectionneur en juillet dernier.

Au verso de la feuille du «Charivari» sur laquelle est imprimée cette lithographie se trouve la date du 25 novembre 1845, (on sait que Papi-neau demeura à Paris de 1842 à 1845).

Sans doute quelque ami de Papi-neau lui demanda-t-il la permission de reproduire une gravure de lui dans ce journal à tendance libérale pour l'époque, qui fut celle des révolutions libérales en Europe.

Il est assez curieux de noter que cette gravure, sans grande valeur intrinsèque, ait été découverte précisément par un canadien marié avec une arrière-petite-fille en ligne directe du tribun canadien.

— o —

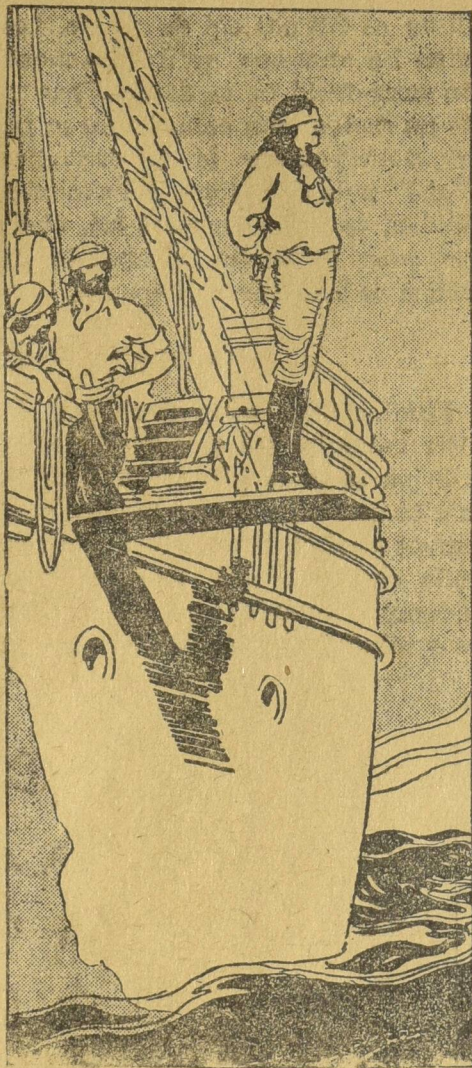
UN ACTE DE JUSTICE INDIENNE

Un journal de l'Ouest cite un fait qui caractérise vivement les mœurs des Indiens des années 80.

Deux hommes de la nation des Winnebagos se querellent, en viennent aux mains, et dans la lutte l'un d'eux tombe frappé d'un coup de poignard. Le meurtrier est immédiatement poursuivi : il fait, pour échapper, des efforts inouïs ; mais voyant enfin qu'il lui est impossible de ne pas être pris, il vient se livrer lui-même, retourne fort tranquillement sur ses pas, puis, arrivé sur le théâtre de la rixe, il s'assied sur le corps de sa victime. Les parents se mettent en devoir de l'attacher à ce cadavre ; quelques voyageurs interviennent, ils plaident en faveur du

prisonnier qui, d'après eux, n'a fait que se défendre.

On leur répond que si les hommes blancs consentent à payer quinze piastres à la mère du défunt, on laissera



Les corsaires et gentilshommes de fortune n'étaient pas moins courageux qui s'exposaient à des morts atroces après, il est vrai, avoir été impitoyables pour leurs victimes.

aller le meurtrier ; sinon il faut qu'il meure. Les voyageurs, malheureusement, se trouvent dans l'impossibilité de satisfaire à leur demande, et sont

forcés d'abandonner le sauvage qu'ils avaient voulu sauver.

Ce dernier, durant les pourparlers qui venaient d'avoir lieu, restait tranquillement assis sur le corps de son ennemi, fumant son calumet avec autant de quiétude et d'indifférence que s'il ne se fût pas agi de sa vie. Lorsqu'on lui annonce qu'il faut mourir, son sang-froid ne se dément pas ; il ôte un instant son calumet de sa bouche, pour pousser le cri ordinaire : "Vgk!" puis il se livre à l'exécuteur. Celui-ci se place derrière lui, et d'un seul coup de hache lui abat le bras droit à la hauteur de l'épaule.

L'Indien reprend son calumet comme si de rien n'était, et continue à fumer; d'un second coup l'exécuteur lui abat le bras gauche; et l'Indien ne bronche pas, et pas un muscle de son visage ne trahit la souffrance ! Un troisième coup de hache le renverse à terre, et cependant il n'a rien perdu de son air indifférent et stoïque. Il est alors achevé par les parents de sa victime. Il meurt sans donner le moindre signe de faiblesse. Que de courage et de cruauté tout à la fois chez de pareils hommes!

—o—

VOTRE MEMOIRE EST-ELLE BONNE ?

Etudiez bien et gravez bien dans votre mémoire les cinq symboles inscrits au sommet de ce tableau, jusqu'à ce que vous vous rappeliez parfaitement quel chiffre renferme et représente chacun d'eux. Essayez ensuite de remplir du chiffre qui convient tous les symboles répétés sur les six lignes

du tableau. Calculez en combien de temps vous y arriverez. Il se peut très bien aussi que vous ne puissiez vous rendre jusqu'au bout. C'est en faisant de petites exercices mentaux de ce genre que vous cultiverez votre mémoire.

☆	②	3	+	△							
△	○	☆	□	+	△	☆	○	□	△	+	△
+	□	+	☆	△	+	○	☆	△	□	○	□
○	☆	○	□	☆	□	+	△	○	+	☆	△
□	+	□	△	○	+	□	☆	□	○	△	○
△	□	☆	+	△	☆	△	○	☆	△	□	☆
☆	+	○	△	☆	○	□	☆	△	+	○	△



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

CE QUI SE PORTE EN CE MOMENT

D'après «Femina», l'élégance s'exprime en ce moment par les traits suivants:

Le sac remplace le portefeuille dont nous sommes décidément las-



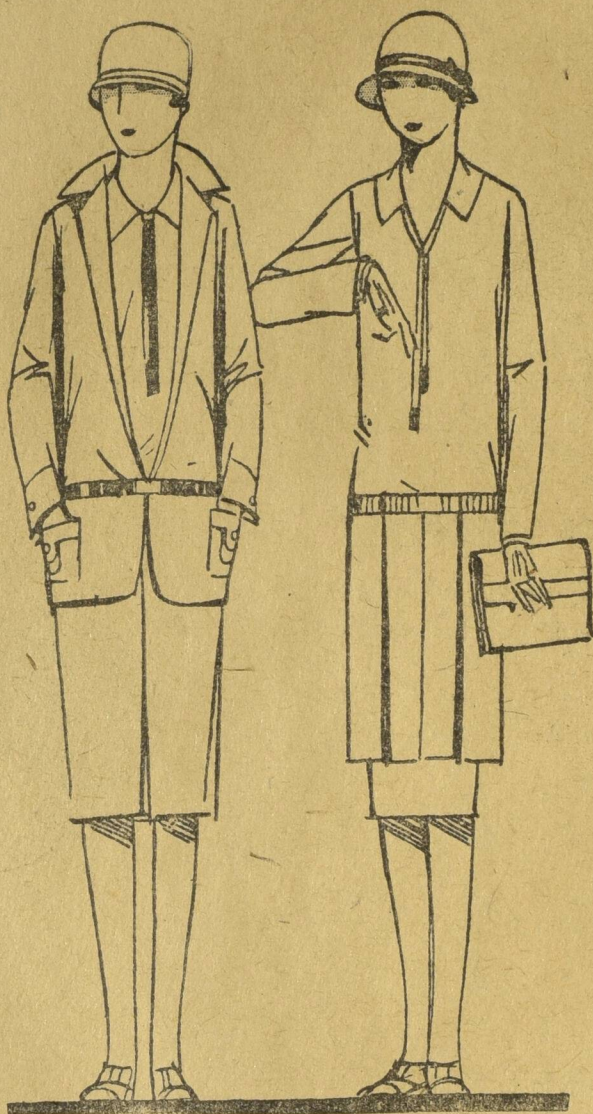
sées et je remarque une grande prédilection pour le renne et pour le cro-

codile. Le plus élégant modèle du moment me paraît être un sac rectangulaire en renne noir ou fauve, avec un fermoir droit en écaille blonde ou

brune. L'alliance du renne noir et de l'écaille blonde est particulièrement heureuse.

Des gestes à la mode? Il y en a certes et nous les répétons toutes: auriez-vous par exemple l'idée de por-

Les fleurs sont toujours en grande faveur et la fleur de Chanel en mousseline de soie, assortie à la robe, demeure d'une grande élégance. J'ai noté cependant sur les tailleurs et les costumes de jersey des fleurs en suè-

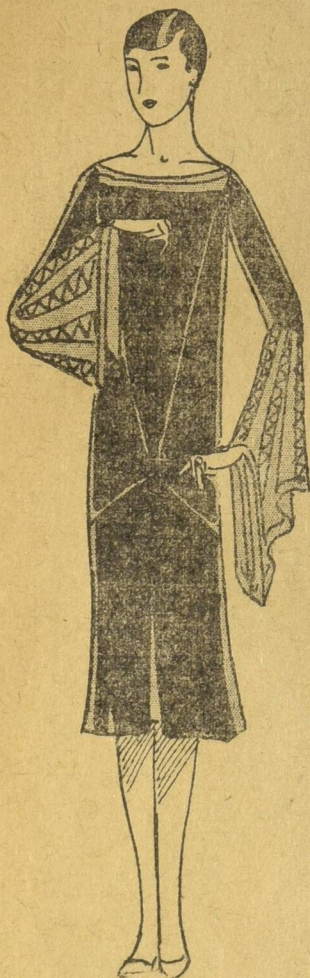


ter votre renard en rejetant les deux extrémités en arrière comme vous le faisiez jadis? Cette année, le renard se porte sur une épaule, un peu de biais, et vous l'avez fait certainement sans même y penser.

de ou même en chevreau, dont les coloris sont charmants et qui ont parfois des tonalités d'ivoire.

Les souliers sont de plus en plus simples: avec les robes d'été, nous verrons fréquemment le soulier bas

en chevreau clair sans la moindre boucle et teint exactement de la nuance du bas dont il semble en quelque sorte la continuation. Cette ligne nette est vraiment très jolie et de très bon goût.



Les piqûres sont très en vogue comme garnitures. J'ai noté, sur la mousseline de soie, des piqûres en grosse laine et sur le kasha ou sur le crêpe de Chine des piqûres d'or ou d'argent. On les dispose en forme de galon au nombre d'une dizaine. C'est une garniture sobre qui nous change des broderies et se fait particulièrement ton sur ton.

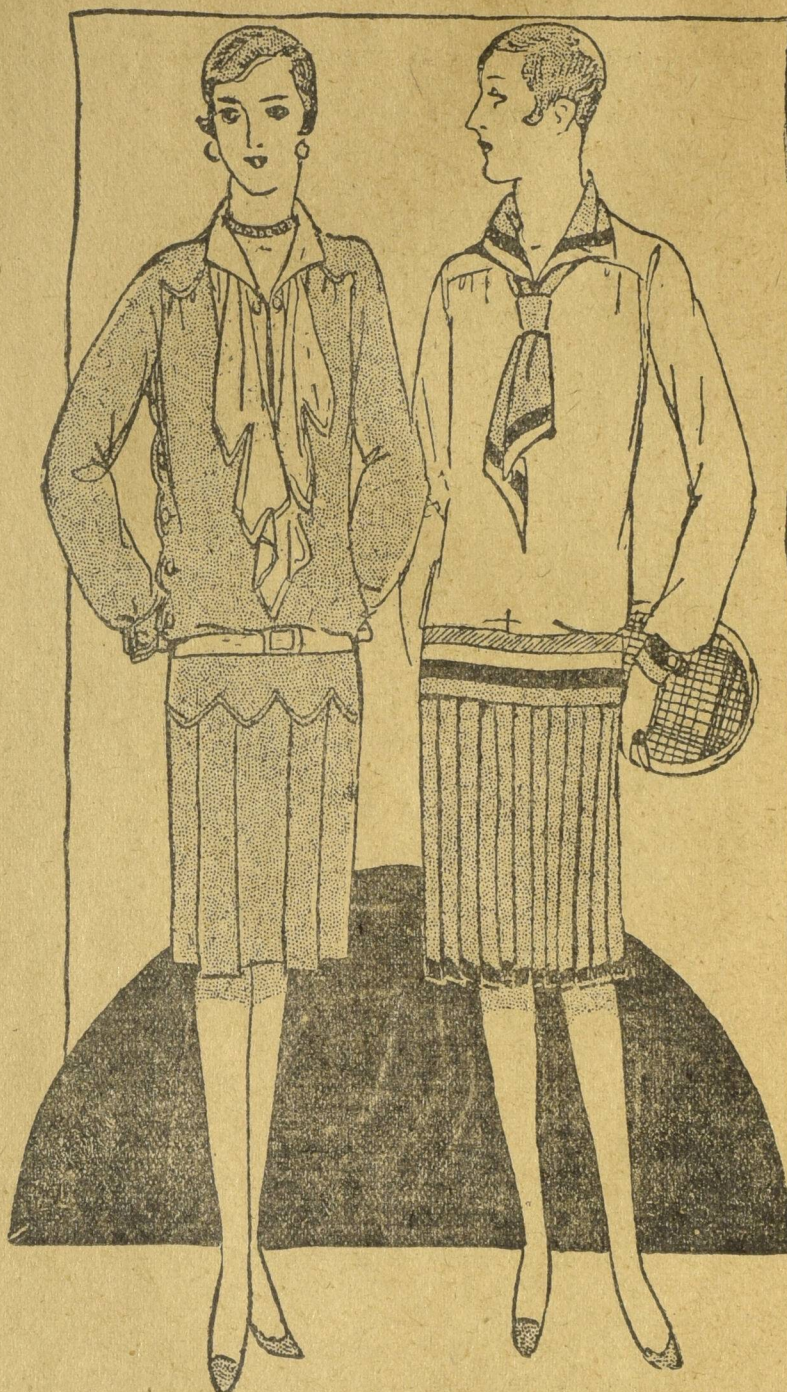
Les tissus légers sont fréquemment

employés pour des usages réservés aux tissus plus lourds : la mousseline de soie fait des jumpers, le tulle forme une cape. Afin de leur donner plus de maintien, on les borde de kasha ou de taffetas piqué et cet ourlet mat est souvent d'un très heureux effet.

La fourrure prend un rôle de plus en plus important dans l'ameublement. Les tapis de fourrure devien-



nent de véritables mosaïques, les lits sont couverts de fourrures comme ceux des anciens. Le tigre est toujours en faveur, mais le dernier mot est le zèbre dont les rayures noires s'accrochent merveilleusement avec les tons de l'art moderne.



RECETTES ET CONSEILS

COMMENT HATER LA MISE A FRUIT DES TOMATES

On hâte la mise à fruits des tomates: 1o En employant des variétés précoces; 2o En fumant abondamment et rationnellement; 3o Par des tailles judicieuses.

Mettez un robuste tuteur aux tiges et ne gardez qu'une tige par pied. Supprimez, aussitôt qu'il s'en forme, les bourgeons ou pseudo-bourgeons autres que ceux donnant feuilles ou fleurs.

Dès qu'est formée la deuxième inflorescence, coupez la tige immédiate-

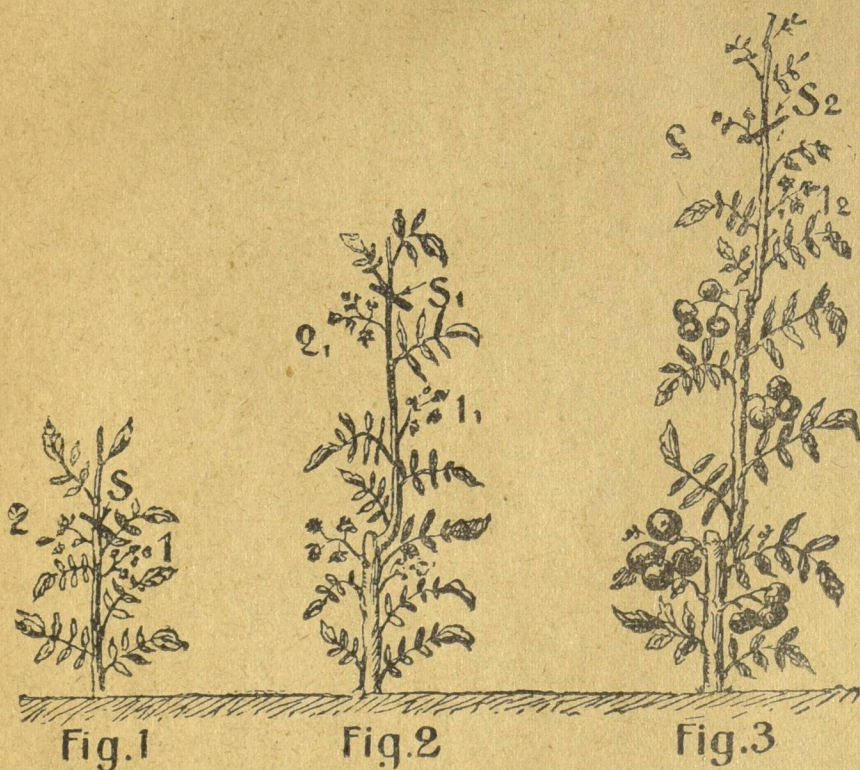


Fig. 1.—Première taille en S, immédiatement au-dessus de la 2e inflorescence 2.
 Fig. 2.—Sur le rameau né tout près de S et redressé, taille en S1, au-dessus de la 2e inflorescence 2.
 Fig. 3.—Dernière taille en S 2, au-dessus de la 2e inflorescence 2 du rameau poussé immédiatement au-dessous de S 1, et lui aussi redressé contre le tuteur.

Choisissez la naine hâtive ou la très hâtive. Fumez à raison de 800 liv. de fumier, 16 liv. de scories de déphosphoration et 8 liv. de sulfate de potasse pour 300 pieds carrés.

ment au-dessus de celle-ci, en S, sur chaque bouquet ne gardez que 3 fleurs.

Laissez développer, et redressez contre le tuteur le rameau que donne

le bourgeon poussé juste au-dessous de la section S1. Sur cette tige de prolongement, procédez comme pour le pied et sectionnez en S, immédiatement au-dessus du 2^e bouquet.

Avec le bourgeon partant à peine au-dessous de S, procédez exactement comme pour le précédent et pincez-le en S, au-dessus du bouquet S 2. Ne laissez plus se développer aucun bourgeon.

La sève chaque fois refoulée par la taille profitera d'abord aux fruits du bas qui mûriront de très bonne heure et se vendront d'autant plus cher. 8 ou 10 jours plus tard, les tomates de l'étage suivant mûriront à leur tour et celles du haut suivront à la fin d'une période sensiblement équivalente.

Bien entendu, arrosez autant qu'il est nécessaire.

Il est impossible de vous indiquer une date pour la maturité, cette date dépendant du temps qu'il fera chez vous, ce que nul ne saurait prévoir. Mais par les moyens indiqués ci-dessus, vous pouvez gagner 15 jours sur des pieds livrés à eux-mêmes.

POUR REMPLACER L'ANSE CASSEE D'UNE TASSE

Il arrive très souvent de casser l'anse d'une tasse.

Avec une pince et du fil de cuivre ou de laiton d'assez gros diamètre,



L'anse posée

vous pouvez improviser un appareil qui vous permettra d'utiliser toutes les tasses qui ont perdu leur anse.

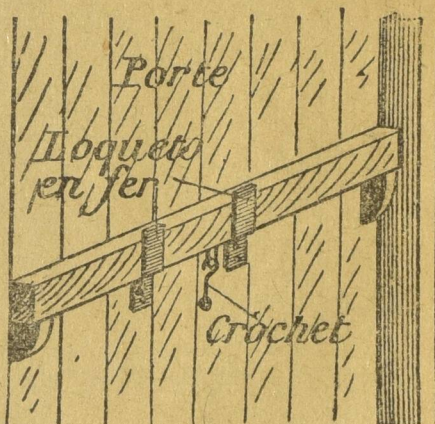
Façonnez-le de manière à obtenir un cercle d'un diamètre légèrement inférieur à celui de la tasse, continué par un morceau courbé en anse et venant s'appuyer sur le bas de la tasse. La tasse est glissée dans la partie circulaire. Son poids la maintient en place contre l'anse.

Ainsi, bien des tasses cassées pourront être conservées.

RETENEZ CE MOYEN DE FERMER LES PORTES DES HANGARS

Les doubles portes, dans les fermes, sont généralement attachées à l'aide d'une barre de bois qui repose sur les loquets de fer, comme on le voit sur le croquis.

Cette méthode n'est pas toujours recommandable, car les portes offrent souvent assez de jeu pour permettre à



la barre d'être abaissée de l'extérieur à l'aide d'un outil mince.

Pour empêcher ceci, il est bon de placer un crochet solide sur un des battants et une vis à tête en oeil en dessous de la barre. Ce dispositif maintient la barre en place d'une façon sûre.

POUR CONSERVER LES FLEURS

Les fleurs peuvent conserver tout leur éclat si on les place dans une bouteille de glycérine.

La bouteille doit être vidée d'air, et on la cache à la cire.

Les fleurs conservées de cette manière conservent leur forme et leur couleur pendant plus de deux ans.

On peut de la même manière conserver des bouquets.

LES PRECAUTIONS A PRENDRE POUR CONSERVER VOTRE MIEL

Il peut y avoir intérêt parfois à conserver sa provision de miel un certain temps. Le principal est d'éviter l'action de la chaleur et de l'humidité. On se cherchera donc un local sain, sec, légèrement frais, à l'abri des froids rigoureux et des chaleurs excessives. L'humidité et la chaleur détermineraient dans la masse du miel des fermentations fâcheuses.

Pratiquement, on place le miel dans des pots de verre ou de grès. On aura soin de ne pas les emplir totalement. On place comme fermeture une légère feuille de carton non fixée afin de permettre une légère évaporation de la masse. On sait en effet que le miel aqueux fermente vite.

Au bout de 15 jours, on procède à la fermeture hermétique au moyen de papier sulfurisé ceinturé par de la ficelle ou par tout autre moyen plus perfectionné.

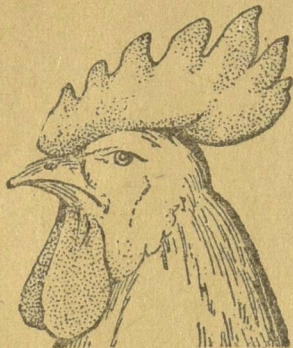
Malgré ces précautions, il arrive que le miel se présente sous une apparence granulée qui déplaît pour la consommation courante. Ce défaut est facile à éviter. Il suffit de placer les pots dans l'eau tiède à 45 ou 50° C.

On laisse refroidir le miel lentement avant de le couvrir, et si l'on veut obtenir un miel très pur il n'y a qu'à filtrer. Certains miels possèdent d'ailleurs naturellement la propriété de rester longtemps liquides. La fleur de l'acacia donne particulièrement un produit bénéficiant de cette particularité.

COMMENT ON PEUT GUERIR LES VOLAILLES DE LA TEIGNE

Cette affection est due à un champignon dont les ravages se manifestent sur la crête et sur les appendices, barbillons, oreillons, etc. L'infection gagne ensuite le cou dont les plumes tombent.

En regardant de près, on découvre de petites taches blanches qui se rejoignent peu à peu en formant croûte.



La teigne ou "favus" des volailles, est extrêmement contagieuse. Elle peut même atteindre le personnel qui soigne les volailles.

Après avoir enlevé doucement les croûtes (imprégnez s'il le faut, d'huile adoucissante), on badigeonnera les régions atteintes à l'aide d'un collutoire formé par deux parties de glycérine et une partie de perchlorure de fer.

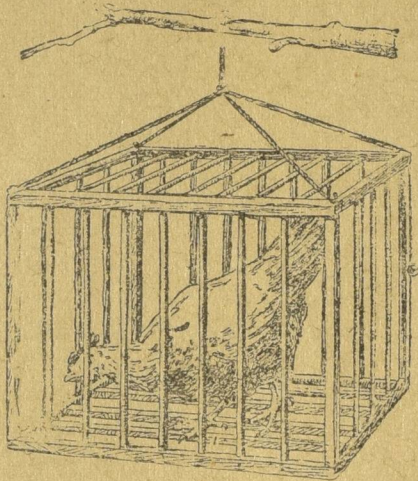
La pommade mercurielle donne aussi de bons résultats ainsi que des

lotions avec les sels de barège (solution à 3/100). Comme il s'agit d'une affection toujours inquiétante, il faut la traiter dès le début.

POUR FAIRE PASSER AUX POULES LEUR ENVIE DE COUVER, IL FAUT LES DISTRAIRE

La propension des poules à couvrir est toujours un obstacle à la production intensive des oeufs. Il est souvent utile de réagir.

Comment peut-on s'y opposer sans danger? L'un des procédés le plus commode consiste à changer les poules de milieu, à les retirer de leur poulailler ordinaire.



On purge légèrement la poule et on la place dans un endroit très passager, de manière que son attention soit constamment distraite et qu'elle soit préoccupée par le va-et-vient du personnel, des voitures, des animaux, etc. La cage qui contient la poule sera placée en pleine lumière, suspendue de préférence et dépourvue de toute litière qui permettrait à la recluse de satisfaire ses tendances. Au bout de

quatre à cinq jours la poule renonce à couvrir et la ponte reprend huit jours après.

LE SAVON NOIR EST-IL EFFICACE CONTRE LES PUCERONS

Le savon mou et noir est un savon à la potasse, beaucoup plus corrosif que ne l'est le savon blanc ordinaire, qui est, lui, un savon à la soude. Les pucerons ont un revêtement cireux protecteur qui les met hors d'atteinte des insecticides ordinaires. Très caustique, le savon noir dissout cette sorte d'armure et il la dissout mieux et plus vite si on lui ajoute du carbonate de potasse, qui a plus de mordant encore.

Une bonne mixture est celle qu'on obtient en dissolvant 20 grammes d'un mélange, à parties égales, de savon noir et de carbonate de potasse dans juste assez d'eau pour faire un litre.

COMMENT DONNER PLUS DE DUREE AUX LIMES

Lorsqu'on travaille à la lime les métaux tendres et particulièrement de l'aluminium, du laiton et du plomb, la lime se détériore rapidement parce qu'elle s'encrasse et elle ne produit plus d'actions utiles. On sait que l'on peut nettoyer la lime avec une carte, mais ceci a simplement pour effet de dégraisser la lime, de ne pas l'empêcher de s'encrasser aussi rapidement qu'avant.

On remédiera à cet inconvénient en frottant la lime avec de la craie, de façon à la recouvrir complètement ; cette craie se loge dans le fond des dents et elle empêche l'adhérence des parcelles de métal limé ; par suite, la lime ne peut plus s'encrasser, sans pour cela nuire au travail qu'elle doit exécuter.



UN ROMAN COMPLET

LA CLEF DU JARDIN DU ROI

Par J. DE CHEYLUS

PREMIERE PARTIE

I

Il pleuvait. Il avait plu la veille et vraisemblablement les jours suivants seraient tout pareils.

Debout dans le couloir de son wagon, Bertrand de Fontenès regarda d'un air distrait et ennuyé le paysage qui défilait devant ses yeux.

A la vérité, il était triste, ce paysage. Peut-être la pluie qui le rendait démoralisant; les collines, hérissées de ceps de vigne à la jeune verdure tendre et fraîche, se voilaient d'un brouillard humide. Dans la plaine, les branches de cerisiers, lourdes de fruits pourpres faits pour étinceler sous le soleil comme des rubis, pendaient tristement sous l'averse implacable. D'un côté de la voie, la rivière bordée d'aulnes et de peupliers roulait comme un torrent de flots jaunes et boueux; de l'autre, en parallèle, la route s'allongeait, et, sur cette route, de lourdes charrettes, pleines de corbeilles de cerises, creusaient des flaques d'où l'eau giclait.

Le jeune homme regarda sa montre: une demi-heure encore avant d'atteindre Auberive-le-Châtel! Avec un geste d'ennui nonchalant il prit, dans un étui d'or martelé, une cigarette et l'alluma. L'odeur de miel du tabac anglais se répandant dans le couloir étroit, fit tousser une petite fille. Aussitôt, avec un léger salut d'excuse d'une inimitable distinction, le fumeur baissa la grande glace et lança la cigarette au dehors, à la stupeur de trois collégiens qui faisaient les hommes et examinaient, sournoisement, le compagnon inconnu.

Bertrand se pencha; une bouffée d'air mouillé le frappa en plein visage; il songea: "Pas gai, ce pays!" Puis encore, et en achevant cette réflexion, l'expression de ses yeux devint infiniment triste: "Là où ailleurs, que m'importe! Ce sera toujours pareil!"

Les autres voyageurs le regardèrent sans qu'il y prît garde. Il devait avoir l'habitude d'être admiré ainsi, comme tous les êtres que leur naissance supérieure, leur situation élevée dans le monde, met en vue et rend un point de mire. Cependant, il paraissait très peu fat, de même qu'il était très viril, malgré cette grâce nonchalante, particulière aux créoles.

C'était un grand garçon très jeune, svelte, extrêmement joli et distingué; la perfection de ses manières, autant que la finesse de ses attaches, indiquaient clairement le grand seigneur, comme l'élégance raffinée des moindres détails de sa toilette montrait la fortune.

Il était de ces hommes dont les vieilles dames ne manquent pas de dire: "Il fera le mariage qu'il voudra!" Les gens de naturel envieux songeaient en le voyant: "Qu'il a de la chance! Je voudrais bien être à sa place!" Cependant un observateur aurait pu remarquer que l'arc parfait des lèvres pourpres, créées pour le sourire, se creusait parfois sous un imperceptible pli douloureux; de même que les yeux, d'admirables yeux couleur d'aventurine avaient une expression d'absolu désenchantement.

Derrière lui, une voix de femme jeune, haute, fortement teintée de l'accent trainant et mou, spécial à cette province, prononça soudain:

—Quelle chance, il ne pleut plus! Pourvu que le beau temps dure jusqu'à Auberive-le-Châtel. C'est si ennuyeux d'arriver par la pluie!

Malgré son indifférence, Bertrand se retourna; la voix partait justement du compartiment qu'il venait de quitter. Il regagna sa place, cherchant à deviner laquelle des voyageuses avait la même destination que lui.

Il y avait là un ménage de nouveaux riches de la dernière classe, fortunés peut-être, vulgaires à coup sûr; le mari, encore intimidé par ses récents millions, la femme, déjà assurée et vaniteuse.

se. De l'autre côté, en face de lui, trois dames étaient assises en rang d'oignons et tenaient les yeux obstinément fixés sur ses propres bagages. Le jeune homme eut l'impression très nette qu'elles cherchaient à déchiffrer les initiales, surmontées d'une couronne, de son nécessaire de toilette. Cette couronne! justement les nouveaux mariés riches la regardaient aussi, et le mari la trouvait trop discrète.

Cette découverte, secrètement, l'amusa. Il lut sur la plaque de la valise de la plus importante des trois dames ce nom, gravé en belle gothique: "Mme J. L. Broc", vocable qui lui parut, par sa sonorité brève et agressive, convenir parfaitement à la femme qui le portait.

Elle montrait soixante ans, ce devait être une veuve riche et autoritaire. M. J.-L. Broc n'avait pas dû s'amuser beaucoup en sa société. Les jeunes filles qui l'escortaient, qu'étaient-elles? S'il n'y en avait eu qu'une, immédiatement Bertrand l'eût cataloguée dame de compagnie, mais deux?

—Tante Anna, dit soudain la plus grande des deux, une jolie personne dont le visage exprimait cette douceur angélique un peu convenue, que les peintres de la Restauration prêtaient à leurs madones. Tante Anna, j'ai peur que vous n'ayez froid, je vais relever la glace, voulez-vous?

—Tante? pensa Bertrand, c'est bien ça! des nièces en instances d'héritage! Ce doit être un terrible travail.

Mme Anna n'attendait sans doute qu'un mot pour montrer son mauvais caractère. Elle se plaignit amèrement. Quelqu'un avait eu l'idée stupide d'ouvrir une glace dans le couloir; elle était en plein courant d'air, sûrement, elle aurait sa névralgie ce soir! Il y avait des personnes vraiment bien égoïstes... une femme de son âge méritait cependant quelques attentions... Mais, Dieu merci! elle n'était pas aveugle et saurait reconnaître la complaisance qu'on avait pour elle, et—coup d'oeil acéré—celle qu'on n'avait pas!

Aussitôt, d'un même air repentant, les deux jolies jeunes filles se jetèrent sur la portière.

—Voulez-vous me permettre, madame? demanda Bertrand avec sa courtoisie distante.

Il allait relever la glace quand Mme Broc l'arrêta en déclarant sèchement qu'elle avait besoin d'air! C'était de l'autre côté qu'il allait fermer.

Le nouveau riche, subjugué par les manières de Bertrand, tira avec empressément la porte à lui, malgré les coups d'oeils furibonds de sa femme. Il avait l'idée vague que, puisque ce jeune homme, qui était "de la haute"—il avait une couronne sur ses bagages—se dérangeait, il fallait en faire autant.

Ne pouvant plus se plaindre, la tante à héritage occupa ses nièces à chercher, dans ses valises, quel-

que chose d'introuvable, et profita de ce qu'on ne put jamais mettre la main sur l'objet réclamé pour répéter encore qu'elle n'était point aveugle et saurait reconnaître les égards qu'on aurait, ou non, pour elle. Ceux qu'on n'avait pas, surtout, devaient être extrêmement nombreux.

Les nièces laissèrent couler le flot avec une grande philosophie; elles devaient être accoutumées à ces gracieusetés, et le jeune homme inconnu, si élégant, si bien élevé leur paraissait beaucoup plus intéressant que les discours de leur parente.

La plus petite, qui était brune et semblait fort hardie, cherchait un moyen d'entendre de nouveau le son de voix de son vis-à-vis: «Tante Anna devrait bien lui parler», songait-elle. Mais Mme Broc, enfoncée dans son coin, examinait sévèrement un pauvre petit rayon de soleil, bien timide, bien hésitant, qui essayait de se poser sur la rivière. Un coin de ciel bleu se montra entre deux nuages couleur d'encre. Mme Broc annonça: «Il ne pleut plus, décidément», d'un accent si âcre qu'elle semblait le déplorer. Puis elle se plongea dans l'examen d'une liasse de notes d'hôtels, et trouva brusquement qu'il lui en avait coûté cher d'emmener ces deux petites sottes de Jeanne et Simone avec elle! Pour les services qu'elles lui avaient rendus, autant aurait valu ne pas les faire sortir de leur trou d'Auberive-le-Châtel! Une autre fois, elle les laisserait bien à la maison.

Sèchement, là-dessus, elle réclama son écharpe que, d'un même élan, la blonde Jeanne et la brune Simone s'empressèrent de lui arranger avec soin sur les épaules.

Bertrand commençait à s'énervier; cette grosse femme, laide et vulgaire, qui malmenait ces pauvres petites, évidemment gentilles et sans fortune, l'exaspérait.

—Nous allons bientôt arriver, annonça Simone. J'espère que papa aura été libre et pourra venir nous attendre.

Mme Broc, toujours aimable, répondit d'un air acide que M. Bourton pouvait, en effet, se déran-ger! Après le voyage qu'elle venait d'offrir à ses filles, c'était bien le moins!

—Oh! bien sûr! s'empressa Jeanne, déférente. Vous avez été si bonne pour nous, tante Anna. Quel beau voyage! Il n'y aura que nous, à Auberive, qui aurons fait la descente du Rhin, la Belgique et les champs de batailles. Aussi, toutes nos amies sèchent de jalousie. J'ai envoyé des cartes postales à Edith, à Renée, à Lili, à Yvonne, elles doivent être furieuses, vous pensez!

—Eh bien! se dit Bertrand, elle est encore gentille, cette petite!

—Les champs de batailles, dit sa soeur, ce n'est pas intéressant comme je le croyais. On ne voit rien : des tombes, et puis voilà !

—Voilà ! pensa encore Bertrand... Dessous, il y a les morts. Ça leur est plutôt égal.

Toute sa pitié s'envolait. Il fronça un peu les sourcils et détourna la tête ; sa curiosité amusée avait disparu, il reprit son habituelle expression lointaine et indifférente.

Mlles Bourton entreprirent une grande dissertation sur les mérites comparés des divers hôtels dans les pays étrangers qu'elles venaient de visiter ; elles risquèrent quelques descriptions des châteaux des bords du Rhin. En prononçant ces vocables germaniques avec le meilleur accent local, elles arrivaient à faire se demander si ces forteresses n'étaient pas plutôt construites sur les bords du Rhône. Mlle Jeanne, d'ailleurs, déclara préférer Auberive-le-Châtel à Paris. Paris est tellement immoral ! Ayant prononcé ce jugement d'un ton sans réplique, elle ajouta, sans transition, de l'accent le plus inquiet :

—Simone, as-tu écrit à papa qu'il fallait faire mettre des petites saucisses à dîner, ce soir, pour tante Anna ?

—Ah ! mon Dieu ! s'écria l'interpellée, je crois que j'ai oublié... J'ai bien pensé à la tarte aux fraises... mais les petites saucisses... Comme c'est ennuyeux ! je suis...

—Tu as toujours été stupide ! coupa la douce Jeanne avec violence. On ne peut te charger de rien. C'est trop bête, aussi ! Je te l'avais tellement recommandé, puisque tu écrivais à papa...

—Tu m'as interrompue pour me dire d'envoyer une carte de Wiesbaden à Renée, puisque justement elle avait envie d'y aller. Peut-être y ai-je pensé, mais je ne m'en souviens plus du tout.

—C'est bien de toi ! repartit Jeanne avec une aigreur croissante. Tu oublies tout. Figurez-vous, tante Anna, lorsqu'elle a écrit à Renée, de Verdun, je lui ai dit : « N'oublie pas de lui parler de la tranchée des baïonnettes, puisqu'elle nous envie tant de pouvoir y aller. » Simone ne lui parle que de la représentation du *Jongleur de Notre-Dame* ! Ça dut lui être bien égal, elle est allée souvent au théâtre, elle !

Puisqu'on se querellait, Mme Broc se sentit toute disposée à la conciliation. Elle dit qu'elle ne tenait pas plus à des petites saucisses qu'à autre chose. Elle mangerait ce qu'il y aurait, voilà tout !

Il y eut un instant de silence ; Mlles Bourton comptèrent leurs colis à main. Elles possédaient chacune un sac enveloppé d'une housse de toile grise, gansée de rouge, sur laquelle des initiales,

art nouveau, s'étaient parfaitement brodées ; plus un étui à parapluies, chiffré par le même procédé. Tout cela s'empara à côté des valises en cuir de crocodile de Mme J.-L. Broc, et d'une quantité d'autres paquets.

—Pourvu que nous trouvions toujours Auberive à la même place, dit Simone en riant, car elle se croyait très spirituelle.

—Nous n'y trouverons pas le chanoine Marvelle, dit l'aînée. Yvonne m'a écrit—je vous l'ai dit, je crois?—qu'il était mort d'une attaque le jour où nous étions à Strasbourg.

Mme Broc répliqua sur-le-champ qu'on ne lui disait jamais rien. Cependant elle s'était intéressée, le chanoine était de son âge...

—Oh ! non ! fit Simone, il avait au moins soixante-dix ans, et il en montrait plus. Et vous avez la tournure tellement jeune—la tante, qui avait l'élégance d'une barrique, sourit et s'humanisa. Enfin, il est mort. Il n'a rien laissé à ses cousins Marvelle, ni à personne à Auberive, seulement un souvenir à Mlle Albine Bermont, un bénitier qui était dans sa chambre, et qui est très beau. Yvonne, qui me l'a écrit, dit que c'était parce que Mlle Albine était la seule femme vraiment bonne et dévouée qu'il ait jamais vue.

—C'était un vieil original et joliment désagréable ! conclut Mme Broc, comme si cette remarque l'eût vexée.

—Qui hérite ? sais-tu ? Il devait y avoir une grande fortune chez ces Marvelle ; d'abord ce vieil hôtel et ce superbe parc ont une grosse valeur.

—Me Cabril, le notaire, a dit à papa que le testament surprendrait tout le monde. Il paraît que l'héritier est déjà affreusement riche.

Ici, une ombre de sourire passa dans les yeux de Bertrand, sourire qui s'éteignit bien vite lorsque l'omnipotente Mme Broc déclara :

—Il a de la chance ! Que voulez-vous ! l'eau va toujours à la rivière.

Le train s'arrêta une minute, puis repartit.

A l'autre bout du compartiment, la jeune femme demanda en bâillant, à son mari, où l'on était. Celui-ci répondit qu'on était tout près d'Auberive-le-Châtel ; il ajouta : deux mille cinq cents habitants, commerce de dentelles et de primeurs.

A leur profonde surprise, Mlles Bourton virent leur élégant compagnon se préparer à descendre. Elles admirèrent le petit peigne d'or ciselé avec lequel il lissa, devant la glace, ses cheveux châtains, épais, ondulés, qui, rejetés en arrière, découvraient un beau front sur lequel la courbe irréprochablement grecque des sourcils se détachait nette, comme tracée au pinceau. Il enfila un vêtement très chic, très anglais ; Simone le regarda

boucler le ceinturon avec un vif intérêt. Elle s'assura, avant qu'il ne remit ses gants, que l'annulaire gauche ne portait pas d'alliance, mais seulement un cachet armorié.

Elle remarqua, en outre, qu'il avait les doigts longs et fins comme ceux d'une femme, et des poignets très minces, bien que le geste qu'il avait eu pour sortir du filet la lourde valise de Mme Broc décelât une force peu commune.

Mlle Bourton pensèrent toutes deux que leurs cousines seraient bien contentes qu'un homme aussi bien élevé leur eût témoigné tant de politesse. Un instant, cela leur fit oublier leur beau voyage et le riche héritier du vieux chanoine qui venait de mourir. Elles suivirent des yeux la silhouette de Bertrand; il s'engageait dans le couloir. Qui pouvait-il bien être?

Peut-être un ami du jeune des Aulniers, le fils du maire d'Auberive? Un prétendant pour Mlle des Aulniers? Mais elle était si enfant, cette petite Nicolette. Non, non. C'était impossible.

Le train ralentit. Dans l'air mouillé, la sirène gémit lugubrement. Au tournant de la voie, une maisonnette de garde-barrière enguirlandée de roses thé, lourdes de pluie, apparut. Sur le seuil, la bonne femme tenait le drapeau comme un rouleau à pâtisserie, deux marmots barbouillés lâchèrent leurs tartines pour tirer la langue aux voyageurs.

Sous un hangar, envahi par des piles et des piles, des entassements de corbeilles de cerises ou de petits pois, des employés déambulaient, l'air morne et ennuyé, du même air morne, quelques vieux messieurs venus là, malgré la pluie, pour ne pas renoncer à la distraction quotidienne que représente pour eux le passage de l'express, regardaient des bonnes d'enfants courir après leurs jeunes maîtres toujours prêts à s'échapper. Des jeunes filles riaient et caquetaient. Elles firent de grands signes, auxquelles Mlles Bourton répondirent avec véhémence. C'étaient Mlles Broc, leurs cousines et rivales quant à l'héritage de tante Anna.

—Elles y sont toutes ! s'exclama Simone, enchantée d'un retour aussi triomphal. Je vois Renée, Dodo, Germaine... Edith n'y est pas... Voilà papa! il est avec M. Cabril. Et là-bas, regarde, n'est-ce pas Nicolas de M. le chanoine, avec le coupé?

—Oh! fit Jeanne, en agrandissant tant qu'elle put ses yeux bleus. M. Cabril et le coupé! on attend sans doute l'héritier. Il est peut-être dans ce wagon! Comme c'est drôle!

La cadette n'eut pas le temps de répondre, le train stoppa brusquement, la secousse la projeta

contre la poitrine de l'inconnu aux yeux d'aventurine; l'inconnu sourit légèrement, tandis que Simone reculait en rougissant jusqu'aux cheveux.

Les deux soeurs, d'un bond de chèvres, sautèrent sur le quai et se pendirent simultanément au cou d'un vieux monsieur à figure austère, leur père, évidemment.

Sa fille cadette lui cria dans les oreilles qu'elle s'était bien amusée, mais qu'elle était vannée; l'autre, qui paraissait d'un naturel pratique, s'informa si Véronique—ce devait être sa cuisinière—avait pensé aux petites saucisses de tante Anna.

Mme Broc aurait mauvaise grâce à se plaindre qu'on lui manquât d'égards.

M. Bourton parvint à se dégager, il indiqua le grand monsieur blond et maigre avec qui il causait, et qui semblait chercher quelqu'un. Tout en prenant la valise en cuir de crocodile de sa riche parente, il prononça avec respect:

—M. Cabril attend l'héritier de M. Marvelle.

Mme Broc promena un face-à-main fureteur sur tous les hommes présents pour tâcher de découvrir cet heureux mortel. A cet instant, M. Cabril s'approchant, chapeau bas, de leur compagnon de voyage, interrogea avec déférence:

—Je ne me trompe pas: M. le comte de Fontenès-Vallerande, n'est-ce pas?

—Oui, fit Bertrand.

Il se demanda qui pouvait bien être ce monsieur pas très sympathique, mais si poli. Il fut aussitôt renseigné; son interlocuteur se présenta:

—Me Cabril, le notaire de M. le chanoine Marvelle. Il ajouta:

—La voiture vous attend, Nicolas va prendre vos bagages, monsieur le comte.

—Ah! très bien, dit encore Bertrand. Il tendit la main d'un geste imperceptiblement condescendant. C'est très aimable à vous de vous être dérangé.

Puis, sans transition, avec cette bienveillance gracieuse qu'ont les gens très bien nés pour leurs inférieurs, reconnaissant le vieux cocher sanglé dans une livrée de deuil, très vieille, qui le serrait à éclater, il dit gentiment:

—Bonsoir, mon brave Nicolas. Cela me fait plaisir de vous retrouver ici. Vous n'avez pas vieilli d'un jour.

Nicolas, parce qu'il était ravi, prit un air digne. «M. le comte était trop bon.» Ce jeune maître si aimable lui inspira un orgueil incommensurable; il regarda la famille Bourton avec mépris. Il lui semblait grandir de vingt coudées en transportant la mallette timbrée d'une couronne, sous les regards curieux du chef de gare et des voyageurs.

Tandis que les familles Bourton et Broc s'accablaient de témoignages d'affection, que Mme Broc entamait une discussion, ressemblant fort à une querelle, avec l'homme d'équipe pliant sous le poids de ses sacs à mains, on vit Me Cabril ouvrir la portière du coupé de M. le chanoine, et s'effaçant devant le jeune homme inconnu, l'inviter à y monter.

—C'est l'héritier! fit Jeanne confondue.

—C'est l'héritier, se dirent les uns aux autres les curieux qui aiment à voir passer les trains. Qui est-ce?

—Paraît que c'est un comte! expliqua Lanterneux, l'homme d'équipe.

Peut-être parce que Mme Broc venait de lui refuser un franc, après l'avoir chargé comme un mulet, il ajouta:

—Je lui ai porté son sac. Il m'a donné cent sous!

—C'est un dépensier, décréta Mme J.-L. Broc. Je ne te souhaite pas un mari pareil, Simone!

Simone ne dit pas le contraire, mais cela ne l'empêcha pas de le penser.

II

Sans qu'il en eût l'ordre, Nicolas prit, pour se rendre à l'hôtel, le chemin le plus long. Depuis le temps qu'il n'attelait plus qu'une fois par mois pour conduire M. le chanoine lorsqu'il allait officier, pour les *saluts* solennels, au couvent des Carmélites, il se sentait bien aise de faire admirer aux Auberivois la bonne tenue de l'équipage. Bichon, le grand bai brun fantasque, qui éprouvait une aversion insurmontable pour les petites charrettes à bras, et les tonneliers dans l'exercice de leurs fonctions, Bichon avait le poil luisant comme du satin, sur son harnais de gala, les plaques d'argent étincelaient. Le coupé avait été si consciencieusement lavé qu'il semblait émaillé, et Nicolas, sur son siège, se tenait raide, comme s'il eût ramené de la gare, toutes les cloches sonnantes, Son Em. le cardinal archevêque.

Dans l'intérieur de la voiture, Me Cabril, assis à côté de M. de Fontenès, se tenait non moins raide que Nicolas. Il écoutait dévotement les moindres paroles de son riche client, il pensait que le chanoine Marvelle avait admirablement choisi son héritier. Après un beau testament, il pourrait bien y avoir un superbe contrat. Quelle gloire et quel bénéfice dans ce cas, pour l'étude Cabril?

La voiture tourna devant une grande bâtisse ornée de plaques de faïence et de petits balcons. Mmes Broc s'y engouffraient, après un dernier regard inquisiteur sur le coupé qui passait au grand trot.

Mmes Bourton habitaient exactement en face, une villa semblable, en beaucoup plus grand, aux immeubles exigus habités par les gardes-barrières.

Il y avait, dans le jardin, un hamac accroché à deux platanes et une grosse boule de verre dans un massif de géraniums. Cette boule fit horreur à Bertrand. Il tourna la tête de l'autre côté, pendant que le notaire fournissait les détails les plus circonstanciés sur les familles Bourton et Broc, l'âge, les talents des héritières et la fortune de leur riche parente.

Ici, une violente secousse le jeta sur Bertrand. Bichon, apercevant un homme en tablier de cuir, occupé à défoncer un tonneau, fit un brusque écart et fonça, tête baissée, droit devant lui. Les passants se garèrent avec effroi, Nicolas jubilait, les lubies de Bichon n'allaient jamais bien loin, et cela lui permettait de paraître mener une bête difficile. Cette fois encore, le capricieux animal, revenu à son allure sage et décente de cheval de chanoine, trotta correctement sur la route, entre l'immense mur gris du jardin de l'hôtel et la rangée de peupliers bordant la rivière.

Le coupé tourna magistralement pour franchir la gigantesque grille de fer forgé aux armes de Vallerand. Il enfila l'allée des marronniers, longue de près d'un kilomètre bordée d'arbres combien de fois centenaires? qui, rejoignant leurs sombres rameaux, formaient comme une voute de verdure allant de l'hôtel, sis au cœur de la ville, jusqu'à la rivière.

—C'est vraiment royal, cette allée! dit Bertrand.

—Aussi, dit Me Cabril, appelle-t-on votre parc: *Le jardin du roy*, Monsieur le comte. Cette propriété a une grande valeur; si votre intention n'est pas de l'habiter, je m'empresse de vous dire que j'aurais acquéreur.

—Je n'ai nullement l'intention de vendre une terre de famille, répliqua assez sèchement le comte de Fontenès.

Il était venu une seule fois ici, petit garçon, et retrouvait, charmé, ses souvenirs pourtant lointains.

Avec un réel plaisir, il constata que rien n'était changé; dans les quatre grands bassins, placés à des distances régulières entre les marronniers, les statues étaient intactes. Toujours là, sveltes et souriantes, la nymphe à la guirlande, les amours joufflus jouant avec les chèvres, la *Diane à la biche*. Les buis, hauts comme une maison, abritaient toujours le banc de marbre sur lequel il avait dévoré tant de livres d'aventures. Le parterre à la française devant la maison était éblouissant de fleurs de Hollande; tulipes, jonquilles jacinthes aux colo-

ris merveilleux. Un paon faisait la roue sur l'escalier.

Tout était dans l'ordre où le petit Bertrand de dix ans avait vu chaque chose; mais la vieille tante qui lui donnait des bonbons dans une boîte à miniature n'était plus là depuis longtemps, le chanoine était mort; et lui, Bertrand, pouvait dire après le poète de son pays: "Amère fin de tout rêve humain!..." Que d'événements peuvent se passer en quelques années...

Sur le jardin, la façade majestueuse, quoique de décoration très simple, dans le goût du XVII^e siècle, portait, comme ornement, dans un médaillon sculpté, le portrait de Philippe d'Orléans, le Régent, dont le rapide passage à Auberive-le-Châtel était encore l'orgueil du lieu.

Un vestibule haut et large, pavé de mosaïques italiennes, meublé de curieux laques chinoises, permettait le passage immédiat du jardin, qui était en pleine campagne, dans la cour intérieure entourée de bâtiments des quatre côtés, qui ouvrait sa porte cochère sur la grande rue, au cœur de la cité.

Les arcades, ciselées comme des bijoux, de la cour évoquaient l'image d'un vieux cloître, et le calme presque conventuel de la petite ville, où, du matin au soir, les cloches sonnent annonçant les offices, achevait l'illusion. Bertrand se souvenait d'avoir admiré, enfant, sous l'arcade principale servant d'entrée aux cuisines, un puits à margelle sculptée avec une gaucherie délicate. Le ciseau fruste de l'artiste inconnu avait reproduit dans la pierre la tentation de notre mère Eve; cette mère du genre humain, en juste moyen âge et coiffée d'un escoffion, le serpent, à figure chafouine et grimaçante, le pommier et son échelle étaient d'une naïveté exquise et attendrissante.

Lorsque Bertrand descendit de voiture, il trouva, dans le vestibule, tous ses gens qui l'attendaient. En tête, une vieille femme à tournure de puritaine, grande, maigre, raide, des bandeaux gris si bien aplatis qu'on aurait pu les croire encaustiqués, l'air parfaitement digne, se tenait un pas en avant des autres. C'était Anthelmine, la cuisinière de Nicolas; elle exerçait une direction autoritaire sur lui, le ménage des concierges, l'aide-jardinier, sans parler du menu fretin employé sur les terres de M. le chanoine.

Bertrand se dit que, décidément, tout était figé dans l'immuable à Auberive-le-Châtel. Il sourit:

—Me reconnaissez-vous, ma bonne Anthelmine? Savez-vous ce qui me fait plaisir en revenant ici, c'est de vous y retrouver, vous et Nicolas, comme autrefois!

Anthelmine fit une sorte de révérence qui était chez elle le comble du respect. Cette fois, il s'y

joignait de l'admiration; jamais elle n'aurait cru que le "petit monsieur" pourrait devenir un si beau jeune homme. Et si poli! si aimable! Il s'en fallait que les autres messieurs d'Auberive lui ressemblaient. Non, non, même M. Francis des Aulniers, le fils du maire, ou MM. Bermont, les neveux de cette sainte Mlle Albine, ne pouvaient lui être comparés. Comme Nicolas, elle répondit que M. le comte avait bien de la bonté.

—Vous allez m'ouvrir la maison, n'est-ce pas? continua Bertrand sans se rendre compte de l'enthousiasme qu'il inspirait. Quelle chambre m'avez-vous préparée?

—J'ai pensé que monsieur n'aimerait peut-être pas la chambre de M. le chanoine. Nous avons ouvert l'appartement de madame...

Elle hésita, sa troisième personne lui échappait. Nicolas termina, heureux de prendre la parole!

—De madame la grand'tante de monsieur le comte.

Il aimait les titres nobiliaires, et les répandait avec volupté sur la tête de leurs possesseurs. Cela l'ennoblissait lui-même.

—De monsieur le comte, répéta sa soeur aussitôt. M. Cabril nous a dit d'ouvrir toute la maison, quand on a su que monsieur viendrait. J'espère que monsieur le comte sera satisfait.

Avec une véritable dignité, elle continua:

—Et qu'il voudra bien continuer à nous donner ses ordres.

Avec sa bonne grâce habituelle, Bertrand l'assura qu'il connaissait leur fidélité et leur dévouement à tous, et passa dans le salon en invitant M. Cabril à le suivre.

La conférence qui suivit plongea Me Cabril dans l'ahurissement. Jamais il n'avait vu un héritier aussi insoucieux de son héritage. Bertrand de Fontenès écouta, d'un air de politesse ennuyée, toutes les explications que lui fournissait son notaire. Tant de bois? Tant de fermes? Tant de vignes? Tant de ceci? Tant de cela? Eh bien! c'était à lui, inutile d'en parler davantage. Il acheva d'ébahir Me Cabril en s'informant des pauvres de la ville, et en signant, sur l'heure, deux énormes chèques: un pour le pauvre couvent du Carmel, l'autre, pour l'orphelinat.

—Quel original! pensait le notaire. Il n'est pas sérieux, ce jeune homme, pas sérieux du tout!

Il aurait eu l'occasion de se dire qu'en outre, M. de Fontenès avait le caractère particulièrement irritable. Lorsqu'il eut remis les clefs au nouveau propriétaire, Me Cabril crut pouvoir lui exprimer le désir de le voir—puisqu'il ne voulait point vendre sa maison, et pourtant! quel bel acte de vente! —de le voir se fixer à Auberive-le-Châtel. Il fit va-

loir l'excellence du climat, les agréments que procurent le voisinage d'une grande ville, la société fort agréable qui s'augmentait, durant la belle saison, des familles de grands industriels lyonnais y ayant des maisons de campagne, l'entraîn et la gaieté ne manquaient pas dans cette petite ville, si pittoresque, si...

L'air froid de Bertrand abrégé la tirade descriptive dans laquelle Me Cabril allait se lancer. Suivant toujours sa secrète pensée, il se hâta d'arriver à la conclusion, c'était qu'il souhaitait voir M. de Fontenès faire, parmi toutes ces jeunes héritières, un choix qui l'attachât définitivement à Auberive-le-Châtel. Comme péroraison, c'était très bien. Il ne restait qu'à dire : *Amen*. Ce mot ne fut pas prononcé. Bertrand de Fontenès attendait, un bras appuyé sur la table, que Me Cabril voulut bien se taire et s'en aller; il se redressa soudain, ses yeux mordorés devinrent noirs, tout son visage se durcit, il répondit d'un ton glacial :

— Je vous remercie, mais je n'ai pas l'intention de me marier.

Un temps. Avec une politesse hautaine, il ajouta :

— Je ne voudrais pas, monsieur, vous retenir plus longtemps.

C'était un congé, princièrement donné. Me Cabril aussitôt se retira. Resté seul, Bertrand rêva un instant à la décision qu'il fallait prendre. Décidément il se fixerait ici. Là, il serait à l'abri contre les indiscretions ou la malveillance d'autrui.

A Auberive, nul ne connaissait la catastrophe qui avait bouleversé sa vie; personne ne le questionnerait, personne ne le poursuivrait d'un intérêt curieux, plus pénible à sa détresse morale que le blâme de certains.

La malencontreuse phrase de Me Cabril lui revint en mémoire; il fronça les sourcils, le charme de douceur disparue de son visage, faisant place à une expression résolue, implacable: son air des mauvais jours. Il attira rapidement à lui une vieille écritoire de laque, et griffonna debout, penché sur la table, un télégramme pour faire venir, à Auberive, son valet de chambre laissé à Paris.

Il sonna pour faire partir la dépêche sur-le-champ. En traversant la pièce, une exclamation étouffée lui échappa!

— Oh! mon Dieu! elle ici!

Il se détournait, ne voulant plus voir cette image d'une femme morte depuis des siècles et qui semblait vivante, comme si une autre, vivante, avait posé à sa place.

Il fit le geste de déchirer son télégramme, puis, brusquement, revint sur ses pas, pour mieux voir, écarta tous les rideaux des hautes fenêtres. Ouf, rien n'avait été changé dans le salon de la grand-tante.

Au-dessus de la console, qui supportait la boîte à ouvrage en forme de pagode et les précieux flambeaux en fleurs de porcelaine de Saxe, qu'on lui défendait, autrefois, de toucher; là, en face de lui, était suspendu le portrait de l'aïeule, peint par Clouet; le portrait qui avait jadis tant enchanté et séduit le petit garçon.

C'était une toile pas très grande, où souriait un exquis visage féminin, à la fois gracieux et un peu fermé. Les yeux étaient sérieux et spirituels; la bouche gaie, tendre et fière. Bertrand voyait la robe... la bague, l'émeraude peinte à la manière du temps: un trait noir indiquant fidèlement les facettes. L'image d'autrefois... et celle d'aujourd'hui.

Bertrand la regardait fixement, ardemment, les yeux brillants, les lèvres tremblantes.

Si, par hasard, un étranger était entré, aurait-il pu encore souhaiter être à sa place?

Le jeune homme s'arracha à sa contemplation en entendant marcher près de la porte. Il haussa les épaules comme s'il se raillait lui-même.

— Toujours le même! se dit-il. Je m'étais juré d'oublier pourtant. Rien ne vaut la peine! rien? Je ne dois pas oublier la devise: — *Fierté de Fontenès*. — M'user dans de stériles regrets serait lâche.

— Que voulez-vous? dit-il, très raide à Anthelmine qui entrait.

— Monsieur le comte n'avait-il pas sonné? répondit la vieille femme avec surprise. Combien le jeune maître avait changé depuis une heure! Bertrand fit un effort pour revenir à la réalité.

— Ah! oui. C'est vrai.

Il réfléchit encore, puis, se décidant :

— Faites porter ceci au télégraphe, immédiatement. Et puis... Il faudra, dès demain, enlever ce portrait; celui-là, voyez-vous? Cette femme en bleu.

— Bien, monsieur. Où faudra-t-il le mettre?

Avec emportement le jeune homme allait répondre de le jeter au feu, il hésita, puis soudain :

— Dans ma chambre, dit-il.

Et il descendit au jardin.

III

Installé dans son canot à l'ombre d'une saulaie, Bertrand de Fontenès faisait une aquarelle. Il avait suffi de ce grand magicien, le soleil, pour rendre délicieusement jolie et attirante, la campagne démoralisante des jours de pluie.

La rivière, ce matin, était merveilleuse; un long ruban d'argent semé de turquoises, enserrant, dans ses boucles capricieuses, la plaine, aux arbres ruiselants de fruits mûrs les vignes, à la verdure d'un vert si tendre qu'il semblait presque rose, les maisons de pêcheurs, dont les jardinets baignent dans

l'eau, et, tout au fond de l'anse, un petit village placé là comme pour achever la décoration.

Bertrand avait un peu plus qu'un talent d' amateur, et bien que sa manière, colorée et chaude, ne fût pas celle qu'il aurait fallu pour ce paysage charmant, mais un peu convenu et mou, il ajoutait aux paysages provençaux ou syriens dont son album était rempli, une série d'études d'Auberive-le-Châtel.

Curieuse petite ville, en vérité, cet Auberive, serrée autour de son *Châtel*, comme pour demander protection à ces tours machicoulées, à ces murailles formidables, percées d'archères et de meurtrières, et flanquées d'échauguettes. Tout cet appareil de défense, maintenant, abritait, hélas ! toute sa gloire d'antan envolée ! La mairie et l'école : les cartons verts du secrétaire remplaçant les tapisseries de haute lice, et les tableaux noirs des écoliers succédant aux pennons des chevaliers bannerets.

Toutes les ruelles autour du vieux château avaient gardé leur air antique et vénérable, sur beaucoup de façades on avait laissé les statues de la Vierge, qui, de leurs niches creusées à même le mur, semblaient bénir les passants. Toutes ces rues étroites se croisaient, s'entre-croisaient, s'em mêlaient si bien, les unes dans les autres, que, la nuit tombant, on aurait fort bien pu se perdre dans ce bourg de deux mille âmes.

Le quartier pittoresque commençait à être délaissé de la bourgeoisie qui habitait, en général, l'espace sis entre l'église et la gare, les murs gris, hérissés de tessons de verre par peur des malfaiteurs, qui renfermaient jalousement leurs jardins, remplaçaient les anciens remparts.

Bertrand continuait sa suite d'études, par ce coude de la rivière qui était devenu son lieu d'élection. Il travaillait vite, un peu nerveusement, on aurait pu dire : la peinture c'est l'homme. Car, sa façon de peindre était tout lui-même.

Bertrand était extrêmement artiste, impulsif, enthousiaste, prompt à l'extrême exaltation et, par contre-coup, à l'abattement le plus complet, nerveux et sensible à l'excès. Qualités qui peuvent facilement dégénérer en défauts, si l'on n'y joint pas une volonté ferme et un équilibre absolu.

L'étude venait bien. Le jeune homme se renversa, cligna un peu les yeux pour juger de l'ensemble, il posa une petite touche de chrome sur un gazon, qu'aussitôt un rayon de soleil sembla caresser ; une touche de vermillon encore, et un pot de géranium empourpra, au premier plan, la terrasse d'une maisonnette de pêcheur.

— Ça y est ! murmura-t-il, paresseux ; il s'étira sur le banc, alluma une cigarette et trempa ses mains dans l'eau verdie par le reflet des saules. Il

rêvait, les yeux fixés vaguement dans le lointain ; l'eau courait vers le sud, vers le soleil, vite, vite. Une barque légère, élégante, qui ne devait pas appartenir à un pêcheur, descendait le courant ; un jeune homme, bien vêtu, nu-tête sous le soleil, ramait. Bertrand essaya de voir son visage, il lui semblait avoir vu cette silhouette-là quelque part. Il était trop jeune pour ne pas se laisser distraire de ses préoccupations par les objets ou les personnes qui l'entouraient ; déjà la grâce, la douceur du paysage agissaient sur lui. Après l'horreur de la guerre, après les dernières années mouvementées de sa vie, cette tranquillité de petite ville calmait ses nerfs malades.

Le chanoine Marvelle, en le choisissant pour héritier de préférence à ses autres cousins, simplement parce qu'il jugeait que l'hôtel de Vallerande, sorti de cette famille par le mariage de l'héritière, devait revenir au descendant du chef de la famille, ce René de Vallerande, dont Bertrand était l'arrière-petit-fils, le chanoine Marvelle ne se doutait pas de ce que ce choix devait amener. Et, naturellement, n'ayant pas la faculté refusée aux hommes, de lire dans l'avenir, Bertrand n'en voyait pas davantage.

Seulement, lui qui partageait son existence entre les voyages qu'il prolongeait tant qu'il pouvait, et quelques courts séjours à Fontenès, chez son père, était, dans le fond, ravi d'avoir, à lui, une vieille maison de famille, dans un petit trou ignoré et paisible, où il pouvait venir se reposer lorsqu'il serait las de cette vie errante ; ou venir se terrer quand, à son humeur assombrie, la vue du monde serait par trop insupportable.

Le château de Fontenès, d'abord, n'était pas à lui, ensuite, ce n'était pas la détente, le repos complet. Il fallait mener l'existence assez mondaine, et, surtout, largement hospitalière, à la belle mode française d'autrefois qu'aimaient les siens. Puis, si Bertrand avait une affection profonde pour sa belle-soeur, une femme exquise, qui s'était toujours montrée d'une bonté maternelle à son endroit, le marquis de Fontenès, son demi-frère très aîné, ne lui inspirait guère que le respect dû au chef de la maison, après lui avoir inspiré une crainte folle.

Ceci d'ailleurs était absolument injustifié, car l'aîné avait fait tout ce que sa nature très froide lui permettait, pour montrer de l'affection à son cadet. Mais ce petit frère presque inconnu, sensible comme une fille, déconcertait le jeune homme ; il ne savait comment s'y prendre avec lui. Il aurait suffi, que, tout de suite, Bertrand se fût décidé à lui avouer qu'il lui faisait peur, et que Raymond l'eût pris sur ses genoux et rassuré, pour rompre la glace ; mais jamais une idée semblable ne serait venue à l'esprit de Raymond, de même que

le petit Bertrand se raidissait tant qu'il pouvait, pour ne pas fondre en larmes à la moindre semonce de son frère.

Personne n'avait jamais compris comment le marquis de Fontenès avait, après de longues années de veuvage, pu faire la folie d'épouser une enfant de dix-huit ans, la ravissante Marguerite de Vallerande, créole martiniquaise follement riche, mais légère et superficielle comme un oiseau des Iles. Ni pourquoi cette délicieuse poupée, qui, ayant été la beauté de la saison, avait une nuée de prétendants à ses pieds, avait choisi, de préférence à tout autre, cet homme infiniment plus âgé qu'elle, ayant, en outre, un fils de seize ans.

Passionnément éprise de son mari, ne cherchant qu'à lui plaire, elle ne demandait pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec son beau-fils. Elle ne tenait certes pas à remplir le rôle de belle-mère; que Raymond voulût bien la traiter en soeur aînée, et même en soeur cadette, c'était tout ce qu'elle ambitionnait. Mais, naturellement, le jeune homme se cabra; dès qu'il lui fût possible, il quitta le vieux château où la créole tenait la place de sa mère, il n'y revint que lorsque la mort, presque subite du marquis, le rendit maître à son tour.

La jolie petite marquise ne survécut que quelques années au mari qu'elle pleurait sans pouvoir se consoler. A Raymond, rappelé en hâte, elle confia son fils, en le suppliant de ne plus lui en vouloir, elle lui demanda d'aimer son petit frère, et Bertrand se souvenait qu'à ce moment-là, il était blotti contre sa mère étendue, si pâle dans ses coussins, et que, très vite, son frère l'avait emporté dans ses bras jusque dans sa chambre. Puis, le lendemain il l'avait embrassé en l'appelant «mon petit garçon». C'était la plus grande marque de tendresse du peu démonstratif marquis de Fontenès.

Tous ceux qui le connaissaient bien, comprirent qu'il était sérieusement ému.

Seulement son naturel n'était pas expansif; il croyait témoigner largement de ses bonnes intentions à l'égard de l'enfant, en ne le punissant presque jamais, et en le grondant le moins possible. En ceci, il avait du mérite, car, outre qu'il avait été élevé rigide selon l'usage de sa famille et qu'il était peu patient, le caractère fantasque que Bertrand tenait de son atavisme créole, et le rendait tout à tour charmant ou insupportable, mettait le marquis hors de lui.

Pourtant, il croyait bien faire en supportant ces sautes d'humeur constantes et ne se fâchait pas, se bornant à marquer son mécontentement par une froideur distante, qui éloignait son jeune frère de lui plus que ne l'aurait fait le plus sévère châtiement.

De la sorte, le mur de glace s'épaissit insensiblement, et le jour où Bertrand aurait eu besoin de s'appuyer sur son aîné, il n'osa pas venir à lui; et maintenant, l'irréparable accompli, il se sentait seul, absolument désespéré.

Comme il rêvait à toutes ces choses et que ses yeux s'assombrissaient, il vit la barque virer de bord, remonter le courant à force de rames, puis prendre la direction de la pointe où lui-même avait amarré. La barque rasa de si près son propre canot qu'il faillit y avoir un choc. Bertrand allait prier vivement le rameur de faire un peu attention à ses mouvements, quand il s'exclama soudain:

—Ah! par exemple! c'est un peu fort! Est-ce bien toi, Bermont? ou si je rêve?

L'autre, encore plus surpris, resta d'abord la bouche ouverte, puis riposta de même:

—Fontenès! mon vieux, si je m'attendais à te trouver là! que diable fais-tu dans cette capitale d'Auberive-le-Châtel?

—Rien. C'est très simple. Ça va?

—Comme ça. Merci. Ne me fais pas chavirer, s'il te plaît, et ne me démanche pas le poignet en me le serrant. Je me le suis un peu cassé récemment; je viens achever de me refaire une beauté chez tante Albine. Et toi? qu'as-tu cassé pour être ici?

Le visage de Bertrand se crispa de telle sorte, que le brave garçon reprit très vite:

—Oh! pardon! je ne veux pas être indiscret... chacun a ses soucis. mais, si je pouvais t'être bon à quelque chose?

—Tu es bien gentil, merci... Sérieusement, tu t'es encore démolé quelques membres?

—Oh! presque rien, une cheville, un bras, quelques côtes, on m'a tout arrangé avec bien du talent. Ça ne vaut pas la peine d'en parler. C'est pourquoi je n'en ai rien dit à ma famille; mes parents pousseraient des cris, on me conjurerait de renoncer à voler, ma tante Anaïs voudrait me marier, mon oncle Joseph me déshériterait, ça ferait beaucoup de tuiles pour un seul aviateur. Alors, je suis venu chercher asile dans les jupes de tante Albine, comme au temps où je volais les groseilles de ton cousin le chanoine Marvelle; mais comme tu m'aidais à le piller, et que tu étais de la maison, la faute était moins grande, n'est-ce pas?

Louis Bermont enjamba le bord de son canot, et sauta dans celui de son camarade.

Ils offraient, ainsi rapprochés, un contraste frappant. Bertrand, grand, mince, l'allure nonchalante, les manières un peu froides, l'air lointain. Louis de taille moyenne, ramassé, solide, taillé pour la lutte, le visage intelligent, énergique mais pas particulièrement beau. Il était gai, amusant, re-

muant; c'était un être tout d'action, dont les préoccupations intellectuelles ne devaient pas être bien grandes.

Pendant la guerre, son nom revenait souvent, dans les journaux, à la rubrique: Citations. C'était ce qu'on appelait un "as", il cuéillait avec un égal entrain les rubans et les croix, parce qu'il avait un courage et une audace incroyables, et les réprimandes de ses chefs, une fois le danger passé, parce que sa légèreté aventureuse l'entraînait parfois fort loin.

Durant la guerre, sa famille fière de lui l'admirait et s'en paraît. M. Bermont, homme solennel et paisible s'il en fut jamais, et Mme Bermont dont le caractère était purement négatif, n'en revenaient pas d'avoir donné le jour à un homme célèbre. Raoul, l'aîné, était si différent. Une fois la gloire passée, M. et Mme Bermont ne cessèrent de gémir sur ce fou de Louis, ce propre à rien, cet aventurier qui finirait pas se casser le cou et ne ferait jamais fortune. Ils essayèrent par tous les moyens, de dissuader leur fils de continuer à voler, et l'engagèrent à se mettre "dans les affaires". Louis se montra irréductible; on fut bien surpris de voir sa tante, la douce, paisible et bonne Albine, le soutenir dans cette occasion, elle que les dangers courus par le plus chéri de ses neveux désespérait. Elle remontra vivement à son frère qu'il ne faut jamais contrarier les vocations; puisque Louis avait celle de l'aviation, il n'y avait qu'à le laisser suivre cette carrière; on ne réussit que dans ce pourquoi on est doué.

Mme Bermont était trop molle pour résister longtemps, quant à M. Bermont, il reporta ses espoirs sur Raoul, qui avait, disait-on, une tête remarquable pour les affaires.

Louis Bermont et Bertrand de Fontenès avaient donc fait connaissance jadis, en pillant le verger du chanoine, ensuite, ils s'étaient retrouvés sur le front; mais, ainsi qu'il arrive souvent, en ne s'oubliant pas, ils ne s'écrivaient jamais, et ne pensaient pas avoir l'occasion de se revoir, leurs existences étant absolument différentes.

Bermont, sitôt assis, tira sa pipe.

—Tu fumes des *Three Castles*! dit-il. Snob! à moins que ce ne soit par galanterie en souvenir de lady Brent? Je l'ai revue cet hiver, lady Brent; j'étais allé prendre ses commissions pour Varsovie. Elle est toujours aussi épatante qu'au temps où elle était infirmière-major, et que les obus claquaient près d'elle sans seulement la faire ciller! Ah! conclut l'aviateur avec enthousiasme, ça c'est une femme!

—Ton type? interrogea Bertrand diverti.

—Mon type, pour lui garder une reconnaissance éternelle, oui, car elle m'a tiré d'un mauvais pas,

sans elle je crois bien que Raoul serait fils unique à cette heure! Mon type, pour épouser une femme comme elle, non. Elle est trop chic pour moi d'abord; avec son petit bonnet, elle n'avait l'air de rien, pas plus que les autres, je veux dire, mais j'ai vu son portrait en costume de gala, manteau de cour, le voile, les trois plumes, ça m'a refroidi. Elle a beau être veuve, je ne me mettrais pas sur les rangs. Mon rêve est plus simple.

—Ah! Ah! fit Bertrand. Je suppose qu'il a une forme tangible, ce rêve?

L'aviateur devint cramoisi. Il bafouilla, dit oui, puis non, et finalement, comme son camarade qui le connaissait n'insistait pas, il lâcha:

—Eh! bien, oui, j'en ai un! Oh! et puis, c'est naturel de désirer se marier à vingt-neuf ans. Toi, tu es jeune, tu as le temps. Moi, je crois que je suis prêt à faire un homme sérieux. J'ai bien réfléchi, je veux rendre ma femme heureuse; autrefois, je n'aurais pas su. J'en ai tant vu de ces pauvres gamins de vingt ans qu'on a mariés après la guerre, ou qui se sont mariés tout seuls, se croyant tout à fait des hommes parce qu'ils s'étaient battus. Ça fait souvent de tristes ménages.

—Oui, dit Bertrand.

Il se voila le visage dans un nuage de fumée bleue.

—Moi, reprit Bermont, tu sais, je suis un brave garçon tout simple, je ne cherche pas des histoires folles, mais je crois que, malgré tous mes défauts, je ferais un bon mari. Seulement il n'y a pas que moi en cause, n'est-ce pas? Je ne sais pas si je plairai, étant donné que je ne suis pas très joli, ni très chic, ni rien de superlatif, en un mot. Je n'ai pas du tout le type à la mode, ni au physique ni au moral. Ce type-là, vois-tu, je l'ai en horreur; je déteste ces jeunes gens, nombreux maintenant, qui, sitôt la guerre finie, l'uniforme quitté, n'ont eu qu'une idée: gagner de l'argent! et vite, vite. "Dépêchons-nous, au galop, passons sur les autres, empilons, emplissons nos poches, la fortune et vivement! S'il n'y a pas moyen d'en accrocher autrement, fonçons sur la grosse dot; depuis que tant de pauvres diables ont été tués, les restants ont pris de la valeur, piquons droit sur les orphelines, c'est moins embêtant et plus net. Si elles sont laides, malades ou bêtes, tant pis! leur dot aura de beaux yeux!" Ça j'ai le regret de te le dire, c'est le système Raoul. Ça me dégoûte d'avoir un frère pareil. Les gens comme lui, les esprits d'un modernisme large et éclairé, ça fait un effet mirobolant quand on l'imprime dans les grands journaux. Mais dans la vie de famille, ah! là! là! Il faut voir ce que ça donne!

"C'est pourquoi, au risque de me rompre le cou, je quitte tant que je peux cette vilaine terre pour

me griser de plein air. Ah! c'est rudement plus chic de lutter contre le vent, le froid, les obstacles, la fatigue, d'être éreinté parfois à en pleurer! au moins c'est propre. Je ne le dirais pas à un autre qu'à toi, on se ficherait de moi et de mes belles tirades. Tu te souviens, pendant la guerre, quelle belle presse nous avions, toi, moi, les combattants? on recueillait précieusement nos moindres propos, on nous célébrait, on aurait, soi-disant, baisé la terre sous nos bottes. Les sauveurs! les héros! que sais-je? Maintenant, je ne sais pas ce que tu es chez toi, mais je sais l'opinion flatteuse que ma famille a de mon aimable individu. Je la désole, ma famille, voilà ce que je fais!

—Et tu me fais honte de moi! dit Bertrand.

—En voilà une sottise! Tout le monde ne peut pas faire mon métier. Il ne faut pas craindre le vertige, d'abord!

—Ce qui m'étonne, c'est que tu ne sois pas resté dans l'armée?

—Oh! ça non! Vois-tu, mon vieux, l'armée, c'est très beau, mais il y a la discipline. C'est justement parce qu'il y a la discipline que c'est si beau. A présent, obéir à un colonel qui m'empêcherait de faire des frasques, ça me paraîtrait dur. Ah! soupira Bermont, car il n'y a pas à dire, en fait de folies, je m'en suis offert!

—Plutôt? la brigade de Châlons en était gênée! dit Bertrand amusé au souvenir du vieux temps.

—Puis, reprit son camarade, j'étais militaire par occasion, mais toi qui es d'une race de soldats, ça m'étonne que tu ne le sois pas resté?

—Crois bien que je le regrette, dit Bertrand d'un ton bref.

—Que peut-il bien avoir? se dit Bermont très étonné. Il a dû lui arriver quelque chose; il a l'air étrange, ce pauvre Fontenès.

Dans l'espoir de lui changer les idées, il reprit:

—Moi, je ne suis pas comme Raoul, je ne cherche pas l'héritière. Mon rêve, c'est une gentille petite que je connais: musicienne, gaie, sportive, pas flirt ni affolée du monde; qui aimera son intérieur et, aussi, un peu son mari. Et si elle veut bien de moi, je l'aimerai bien aussi. Ah! sapristi! ce que je l'aimerai! conclut l'aviateur dont la voix s'enroua. N'est-ce pas, ce serait le bonheur parfait?... Ah! mais, Fontenès, qu'est-ce que tu as? tu es vert! es-tu malade?

—Je ne suis pas malade, répondit Bertrand, je suis affreusement malheureux, voilà tout.

Bermont fut tellement surpris qu'il crut avoir mal entendu, et répéta, incrédule:

—Malheureux, toi? tu veux rire!

Il observa son camarade, vit la contraction douloureuse des traits, la lueur de détresse du regard.

—Pardon! fit-il confus. Je suis désolé...

Il appuya la main sur le bras du comte.

—...Je ne pouvais pas me douter...

—...Que je serais si faible, n'est-ce pas? acheva Bertrand, la voix rauque des larmes qu'il s'efforçait, en vain, de retenir. Tu m'avais vu du courage autrefois, que veux-tu! je pouvais tout supporter, mais pas cela!... Ah! continua-t-il sourdement, si tu savais quel supplice c'est d'avoir tenu le bonheur et puis de l'avoir vu s'écrouler pierre à pierre... non pas tout d'un coup, brutalement, d'une de ces secousses qui vous jettent par terre, mais petit à petit, chaque jour...

—Mon pauvre vieux! mon pauvre vieux! répétait Bermont consterné. Ne pourrais-je rien faire?

—Personne ne peut m'aider, c'est fini pour moi, maintenant... J'aime mieux tout te dire: jure-moi que personne ici n'en saura rien. On me blâmerait—ce serait juste!—on me plaindrait peut-être, et cela... ça m'est atroce.

...Il ne fut pas très long le récit des quatre dernières années de sa vie, et chaque mot qu'il prononçait tordait le cœur de ce beau comte de Fontenès-Vallerande qu'on envoyait tant. Il éveillait en parlant un monde de souvenirs cruels et, cependant, c'était une sorte de soulagement de révéler ces tristes choses à un ami fidèle.

Louis avait l'explication, à cette minute, d'un caractère qu'il ne connaissait point. Les souvenirs d'enfance se bornaient à peu de choses: jeux en communs, faits insignifiants, en somme. Ses souvenirs du front lui montraient un sous-lieutenant de Fontenès brave jusqu'à la témérité pendant l'action, insouciant et léger, le danger passé; un autre lui-même sur bien des points.

Il reconnaissait à son ami d'immenses qualités de bravoure, de bonté, de droiture, mais le véritable "moi" de Bertrand lui était inconnu. Il voyait son cœur à nu, cette fois; il le découvrait très tendre, mais cachant jalousement ses sentiments à tous les yeux, puis, montrant soudain sa sensibilité blessée, sa vie gâchée, son bonheur perdu, sans accuser personne que lui-même.

L'aviateur restait là, immobile et muet, sachant que les mots sont vains devant une douleur trop grande.

Comme s'il eût rougi de ce mouvement d'expansion, Bertrand, après un silence, reprit son accent léger et musical et un peu indifférent, il conclut avec un petit rire bref:

—Et j'ai vingt-cinq ans! Ça va être joyeux l'existence!

L'aviateur désolé et confondu leva vers lui ses bons yeux compatissants.

— Mon pauvre ami! dit-il, mon pauvre cher ! Moi qui ai pensé quelquefois que j'aimerais bien être à ta place! Comme j'ai dû te peiner tout à l'heure en te racontant mes petites affaires... Ah! non, tout de même! tu n'as pas eu de veine, avec tout ce qu'il fallait pour en avoir!

— En effet... ma veine... multiplie zéro par zéro, tu auras le total, dit Bertrand en s'efforçant de rire.

— C'est idiot la vie, soupira l'aviateur les yeux fixés sur la rivière. C'est affreux de se dire qu'on ne sait rien, qu'on a les yeux bandés sur la route qui peut vous mener droit au précipice.

— Oui, dit Bertrand très grave, nous marchons les yeux bandés, mais comme il faut reconnaître que, très souvent, il serait plutôt injuste de s'en prendre à Dieu et aux hommes.

— Tu es résigné! admira Bermont.

— J'essaye de l'être, et tu sais, il y a des moments où c'est très dur, répliqua le jeune homme, un pli creusé entre ses beaux sourcils. Plus que tout ce que j'ai eu à supporter de dur dans ma vie.

— A ta place, commença Louis en hésitant un peu, moi j'aurais plutôt essayé...

— Quoi? Crois-tu que je n'ai pas voulu lutter? Je n'ai pas été le plus fort. On est rarement le plus fort contre un ennemi qu'on sait être faible et désarmé, quand on a un peu de vieux sang dans les veines... les Français, dit-on, on les prend tous par là!

Ils ne dirent plus rien pendant quelques instants, puis Bermont demanda:

— Et maintenant, que vas-tu faire?

— Je n'en sais rien du tout! Peut-être resterai-je quelque temps ici. Je déteste Paris, il faudrait recommencer à mener cette vie stupide de poupée de salons, où ma famille, mes amis m'entraîneraient forcément; être gai, aimable, avoir de l'esprit, user mon temps dans des riens, ne rien faire d'utile; je sais où cela mène. D'autre part, je commence à être las des voyages, j'ai passé une partie de l'hiver en Norvège pour faire du ski, sans doute essaierai-je d'un séjour à Auberive-le-Châtel.

— Tu as aussi de la famille en Provence, n'est-ce pas?

— Mon frère, oui. Mais je n'ai jamais eu beaucoup d'intimité avec lui; nous avons une telle différence d'âge! Ses fils aînés ne sont pas en somme tellement plus jeunes que moi; Robert a seize ans et Guy quatorze.

— Si tu les faisais venir ici? suggéra l'aviateur. Ils doivent être gentils. Moi, je n'ai point de neveux, et j'aimerais beaucoup ça; nous en prendrions chacun un.

— Il faudrait d'abord que leur père consentit à me les confier, ce dont je doute. Raymond ignore le principe de la main de fer dans le gant de velours, il les tient avec un gantelet de mailles. Quand je vois un de mes neveux appelé chez lui, je retrouve mes impressions d'autrefois. J'en avais tellement peur que, maintenant, j'ai envie d'aller essuyer l'orage à la place de Robert, car, c'est surtout de lui qu'on exige le plus; à la moindre faute, on le remet dans le droit chemin et rudement! D'ailleurs je ne blâme pas Raymond, s'il avait agi de même avec moi, cela aurait probablement beaucoup mieux valu.

Bermont, l'aventurier, était vite attendri. Il s'apitoya aussitôt sur ce jeune Robert.

— Raison de plus, invitons-les donc; ici, ils seront heureux comme des poissons dans l'eau, je m'occuperai de lui.

— Je ne voudrais pas te froisser, dit Bertrand avec un sourire, mais comme mentor, j'aimerais mieux un autre. Il est vrai que si je les demande, et qu'on veuille bien me les prêter, on les enverra avec leur précepteur, ils travailleront toute la journée, alors...

Louis Bermont, qui avait toujours été la désolation de ses professeurs, leva les bras au ciel:

— Travailler toute la journée! les tenir sur des livres! que c'est bête! C'est avec ça qu'on nous fera une France? Sors-les de là, voyons! à ta place, je serais un père pour eux!

— Ils en ont déjà un, remarqua Bertrand amusé.

— Parles-en! il doit être agréable pour ce jeune... comment l'appelles-tu, déjà: Renaud? Richard?

— Robert. Mais il n'est pas du tout à plaindre, je t'assure.

— Je plaindrai toujours, affirma Bermont, un garçon jeune et bien découplé, qu'on tiendra penché sur des versions grecques ou des équations. Alors, c'est entendu, tu les fais venir? Moi, je prendrai Robert, et toi, l'autre, le cadet qui est moins martyr. Le précepteur? Tu pourrais le charger de classer les papiers du chanoine; il a dû en laisser un tas; il passait sa vie à écrire, ça l'occupera.

« Là-dessus, je file. Midi sonne au beffroi, ma tante va me croire noyé. Pourrai-je lui annoncer ta visite? elle a très grande envie de te revoir.

— Naturellement, j'irai présenter mes hommages à Mlle Bermont, répondit le jeune comte. J'aurais déjà dû le faire, mais je me souviens qu'elle était très bonne, j'espère qu'elle me pardonnera?

—Et puis, écoute, Louis... tout ce que je t'ai confié : entre nous, n'est-ce pas ? Il m'est tellement pénible de parler...

—Je comprends ça, mon pauvre vieux, sois tranquille, personne ne saura rien, sur mon honneur !

IV

La maison Bermont, construite depuis plusieurs siècles sur l'emplacement de l'enceinte fortifiée détruite depuis longtemps, était un curieux logis ; tout en coins et en recoins, en passages voûtés, sombres comme des chapelles ; pour un oui, pour un non, il fallait monter, descendre, tourner à travers un labyrinthe de cabinets mystérieux, remplis d'armoires géantes et de coffres effrayants dans lesquels l'Ogre aurait pu se cacher.

Cependant, ces meubles honnêtes ne renfermaient, en général, que des couvertures de soie, confectionnées avec les amples jupes des arrière-grands-mères, et les coffres n'avaient jamais recelé, en fait d'êtres humains, que le chat chéri de Mlle Albine, lorsque ses vauriens de neveux l'y renfermaient.

Toutes ces petites chambres ouvraient leurs grandes fenêtres rondes sur un minuscule jardinet qu'un arbre de Judée, quelques lilas et un cerisier qui faisait de vains efforts pour porter des cerises, suffisaient à ombrager.

Louis, ce jour-là, se balançait dans un fauteuil en regardant par la fenêtre sa tante disposer, sur la table de la salle à manger, un service à thé, bleu Sèvres à médaillons blancs semés de fleurs des champs.

—Pour qui sortez-vous vos belles tasses, tante Albine ? demanda-t-il, élevant soudain la voix.

—Tu m'as fait peur ! dit-elle, puis, gaiement : Viens à 4 heures, tu le sauras.

Louis fit une moue qui le rajeunissait de quinze ans.

—Je vous adore, tante Albine, s'il n'y avait que vous, je vous aiderais bien à boire votre thé, mais toutes ces aimables pies qui jacassent pendant des heures sur les sujets les plus oiseux !...

—Louis ! voyons, reprocha doucement Mlle Albine. Ce n'est pas gentil de parler comme cela de mes amies.

—Vos amies ? Vous n'allez pas me persuader que vous les aimez... Oui, oui, je sais, vous allez me défilier leurs mérites ! Ça ne vous ennuie pas, dites, de ne jamais penser du mal des gens ?

—Mais non. C'est très ennuyeux de penser du mal de n'importe qui, répondit, avec simplicité, la bonne Albine.

—Vous avez un cœur d'or ! s'écria Louis en bondissant par la fenêtre.

Il vint retomber à une ligne de la table, et embrassa sa frêle tante avec fougue.

—Quelle idée, mon pauvre petit ! je suis comme tout le monde. Lâche-moi donc, et fais attention de ne rien casser.

Comme tout le monde était charmant. Si tout le monde eût ressemblé à Mlle Albine, il n'y eût jamais eu ni brouille, ni querelle, ni racontars fâcheux, et la paix eût régné sur l'univers.

Mlle Bermont avait été, toute sa jeunesse, frêle et malade, sa mauvaise santé l'empêchant de songer au bonheur l'avait aussi privée d'une foule de petites joies, sans qu'elle se fût jamais plainte de son sort. Puis, une fois plus forte, elle avait soigné et perdu d'abord son père charmant qu'elle aimait, et dont la mort lui fut un grand vide, ensuite, soigné et perdu une mère dont l'humeur n'était pas agréable, tant s'en fallait.

Restée seule, elle avait marié son frère, soigné —encore !— sa belle-soeur, son neveu Louis, son chéri, son préféré, l'enfant de son cœur. Un enfant terrible, par exemple, qui se cassait sans cesse bras et jambes, et avait manqué plusieurs fois, dans sa prime jeunesse, de faire périr ses proches par le feu ou le poison, car il avait eu, vers ses quatorze ans, la passion des expériences chimiques, et ce qu'il avait commis de sottises et de dégâts était incalculable !

Mlle Bermont supportait tout avec patience, et, comme on le fait presque toujours, toute sa famille en abusait. Qu'elle ait eu un cœur, des nerfs, des chagrins personnels, ou même de simples soucis, les siens ne s'en étaient jamais préoccupés. On disait : « Albine est si bonne ! elle est toujours contente de tout, elle a un caractère si facile. Il y a des natures comme cela ! » Pour un peu, on l'eût enviée !

Le chanoine Marvelle, un ancien officier de zouaves pontificaux qui, touché par la grâce, était entré dans les Ordres sur le tard, était le seul ayant jamais compris ce qu'était Mlle Bermont. C'est pourquoi il lui avait légué son bénitier, une merveille, ciselée par un élève de Benvenuto Cellini. Un bénitier, c'est peu de chose, mais, en voyant qu'elle avait été appréciée, Mlle Albine avait eu les larmes aux yeux. Comme elle n'aurait eu garde de rien recevoir sans rendre au centuple, elle courut faire dire des messes pour remercier le donateur du mot affectueux qu'il avait eu pour elle.

Cependant, s'il abusait un peu de sa bonté, Louis aimait passionnément sa tante ; autrefois, petit garçon, il l'appelait « sa tante des jours de pluie », car c'était vraiment l'amie des mauvais jours, la consolatrice perpétuelle. Elle comprenait

tous les chagrins, tous les malheurs et toutes les sottises, même celles qu'on n'osait pas lui avouer. Elle consolait les affligés, et sermonnait si bien les coupables que le pécheur sortait de ses mains l'oreille basse, comprenant d'autant mieux sa faute qu'on ne la lui reprochait pas. Cette douceur rendait le mécréant beaucoup plus confus que ne l'aurait fait une bordée d'injures.

Louis mit ses mains dans ses poches, pour ne pas succomber à la tentation de fourrager dans le couvert et de briser quelque chose, et dit :

—Vous attendez beaucoup de monde?

Mlle Albine sourit. Beaucoup de monde à Auberive! C'était un peu ambitieux. Elle nomma Mme Broc et ses filles, Mlles Bourton et leur cousine Anna, deux ou trois autres personnes.

D'un air déçu, Louis remarqua :

—Et c'est tout?

Mlle Albine sourit encore, cette fois avec un peu de malice.

—Peut-être Nicolette des Aulniers viendra-t-elle. Je lui ai demandé un patron de béguin pour mon oeuvre des layettes; elle a promis de me l'apporter.

—Ah! fit Louis intéressé soudain. Vous attendez Nicolette—il se reprit—Mlle des Aulniers... Elle va joliment s'ennuyer au milieu de ce tas de harpies! Ce n'est pas très gratin, votre réunion, ma tante!

—Si tu as peur qu'elle ne s'ennuie, reste avec nous, dit encore Mlle Bermont.

L'aviateur rougit jusqu'aux oreilles.

—Vous vous moquez de moi, dit-il.

—Mais non, mon petit, mais non! Nicolette s'intéresse beaucoup à l'aviation, tu lui en parleras.

Louis se mit à tourner autour de la table pour cacher son embarras.

Mlle Bermont le regardait, amusée; elle observa, en arrangeant ses petits fours :

—Sais-tu? il m'est venu une bonne idée.

—Au sujet de? interrogea le jeune homme.

—De Nicolette. Oui, je pense qu'elle ferait une charmante petite comtesse de Fontenès. N'est-ce pas ton avis?

Louis passa par toutes les couleurs du prisme :

—Vous croyez? articula-t-il d'une voix tremblante.

La bonne demoiselle se mit à rire.

—Mais non, mon grand! je ne le crois pas du tout. Tu sais bien que mon plus cher désir est de te voir marié ici. Or, à Auberive, je ne sais pas trop entre quelles mains tu pourrais laisser ton coeur.

De nouveau, Louis Bermont planta un baiser chaleureux sur la joue fanée de la vieille demoiselle. Il redit encore :

—Je vous adore.

Puis, soudain, inquiet :

—Mais... elle? Pensez-vous que je pourrai lui plaire? Il y a tant d'hommes plus séduisants...

—Ton ami Bertrand, par exemple? coupa encore la tante.

—Oh! écoutez, tante Albine, répliqua vivement l'aviateur très sérieux. Il faut que je vous demande une chose : ne parlez jamais, jamais de mariage à Bertrand.

—Pourquoi donc ? interrogea Mlle Bermont, surprise. Toutes les jeunes Auberivoises en rêvent. Il ferait un mari parfait.

—Parfait, répéta Louis d'un ton contraint. Mais, je vous en prie, ne lui dites rien—il insista—pour me faire plaisir. Il ne...

Un coup de sonnette le fit tressauter, il coula un regard discret dans la rue. La silhouette majestueuse qu'il aperçut, flanquée de six autres plus jeunes et minces, pareillement vêtues, lui fit de nouveau vivement enjamber l'appui de la fenêtre.

—Mme Broc! je me sauve!

—Laquelle? interrogea sa tante.

—La dame aux neuf filles. Quand l'ennemi a une telle supériorité de nombre, il n'y a pas trop de honte à fuir.

Il plongea dans les lilas en avertissant :

—Quand Nicolette sera là, je reviendrai!

Sans manquer à la charité chrétienne, on aurait pu, en effet, comme le disait pittoresquement Louis, qualifier les visiteuses de Mlle Bermont de «vieilles pies», bien que la plupart fussent jeunes.

Probablement parce qu'on savait M. de Fontenès lié avec le neveu de la maîtresse du logis, celle-ci dut subir une véritable interview sur le jeune propriétaire du Jardin du roi.

La mère de Mlles Broc—qui étaient neuf—s'enquit, avant toutes choses, «s'il était marié?» Et son aimable belle-soeur entrée peu après, le nez au vent, l'air furibond, comme poussée par les Erinnyes, s'informa sans délais du chiffre de sa fortune et du nombre de ses frères et soeurs.

—Il n'est pas marié, répondit Mlle Albine, j'ignore le chiffre de sa fortune, je ne connais pas du tout sa famille. Je sais seulement qu'il a un frère.

Mme Anna, décidément curieuse, voulut immédiatement savoir si ce frère avait aussi des droits sur l'hôtel de Vallerande, et s'il était plus jeune ou plus âgé que le comte Bertrand.

Mlles Bourton prirent un air indifférent, leurs cousines les imitèrent.

—Il faut que ce jeune homme soit extrêmement riche pour conserver cette propriété qui ne rapporte rien, observa la mère de Mlles Broc. C'est très beau, ce Jardin du roi.

—Pourquoi l'appelle-t-on ainsi? interrogea avec brusquerie, Mme Anna. A-t-il appartenu à un roi, ce parc?

—Du tout, répliqua Mlle Bermont, documentée à fond sur l'histoire locale; c'est, tout simplement, une déformation populaire. Mon père me racontait, lorsque j'étais une petite fille, l'histoire qu'il tenait, lui, de ses arrière-grands-parents, morts très vieux. Ils avaient vu, eux ou leurs parents, le fameux duc d'Orléans, le Régent, s'arrêter à Auberive en revenant d'un voyage en Italie. Le prince était descendu à l'hôtel de Vallerande, où on lui donna une fête superbe dans les jardins. C'est pourquoi le peuple continuait à dire: «le jardin du prince» et, maintenant, par altération: «le Jardin du roi».

—C'est bête! déclara énergiquement l'aimable Mme J.-L. Broc.

—Quel joli nom! s'écria Yvonne, l'aînée de ses nièces. C'est romantique tout à fait. Simone devrait faire des vers là-dessus, elle qui est poète.

Simone rougit un peu, et répondit que c'était difficile. Pour décrire en vers ou en prose ce parc enchanté, il faudrait pouvoir y pénétrer, et le chanoine admettait chez lui seulement ses intimes.

—Mais tu l'as bien vu tous les ans à la Fête-Dieu? fit encore Yvonne. Ce jour-là, le chanoine laissait entrer chez lui pour la bénédiction de la rivière. Cette année, fera-t-on encore le reposoir chez M. de Fontenès?

Mlle Bermont allait répondre lorsqu'une jeune fille apparut sur le seuil. Une délicieuse apparition, en vérité, que cette petite personne toute rose sous un grand chapeau transparent.

Son visage de fleur évoquait toujours la classique comparaison des pommiers en avril, et ses yeux noisettes avaient une expression d'un charme infini.

—Nicolette! petite chérie, vous arrivez bien tard, reprocha aimablement la maîtresse de maison en embrassant sa visiteuse.

—Je suis confuse... commença la jeune fille en serrant des mains autour d'elle. Francis a eu besoin de moi au moment où j'allais partir... les frères, vous savez!...

Elle s'assit, dit un mot gentil à Mlles Bourton, fit un sourire aux autres personnes. Celles-ci la traitaient, malgré sa jeunesse, avec une grande considération; les des Aulniers tenaient le haut du pavé dans la ville depuis qu'il n'y avait plus de Vallerande. Puis, M. des Aulniers était maire d'Auberive-le-Châtel, et chacun le respectait.

On n'avait pas encore repris la conversation quand, brusquement, la porte se rouvrit, et Louis Bermont se montra.

Sa tante vit, secrètement amusée, qu'il avait refait sa toilette avec soin, et s'était même parfumé!

Nicolette sourit en tendant la main à son ami d'enfance, qui osait à peine toucher ses doigts menus. Ce que voyant, elle rit tout à fait en disant:

—Me prendriez-vous pour une relique?

Mlles Broc et Bourton s'arrachèrent presque la thière et le sucrier pour servir de thé le neveu de céans. Seule, Nicolette ne bougea pas; Louis la trouva adorable.

Il eût été encore plus content si toutes ces dames avaient bien voulu abréger leur visite. Il pensait:

—Elles ont bu; elles ont mangé; elles ont sûrement dit du mal des gens! leur travail d'aujourd'hui est fini. Qu'attendent-elles?

—Louis, dit sa tante désireuse de l'arracher à une contemplation que tout le monde remarquait, ton ami intrigue beaucoup toutes ces dames.

—Par exemple! fit Mme Anna Broc, comme si on l'insultait.

—Mon ami? répéta Louis comme s'il ne comprenait pas. Brisquette le pêcheur, qui s'est pendu la nuit dernière à notre portail et m'a obligé, l'animal! à le dépendre et à le faire boire? Je vous prévins que nous sommes brouillés, de ce coup-là!

—Mais, Louis, fit Nicolette, en éclatant d'un joli rire. Vous savez bien que nous parlons de l'héritier du chanoine. Je suis très curieuse, moi; je voudrais bien le connaître.

—Ah! très bien. Que voulez-vous savoir sur son compte?

—Dame! le plus de choses possible!

—Voilà tout ce que je sais (il récita très vite): «De Fontenès-Vallerande (Bertrand), chevalier de la Légion d'honneur, quatre citations. Fils de Jacques-Aimery, marquis de Fontenès, et de Marguerite de Vallerande, décédés. Age: vingt-cinq ans. Fortune: incalculable. Physique: très attirant.

—Voyons, Louis, fit Mlle Albine, tu vas dire des bêtises!

—Comment? j'ai tâché d'éviter des détails oiseux et de fournir le plus de renseignements possible en peu de mots. J'ajoute qu'il a un frère aîné, une belle-soeur, trois neveux et une nièce. Probablement quelques oncles, tantes et cousins.

—S'ils viennent tous à Auberive ce sera très amusant, s'écria Simone Bourton, les yeux brillants. Puisqu'il y a une dame, il donnera peut-être des fêtes, ce monsieur; ce serait mortellement triste cette immense maison pour une seule personne.

—Je ne comprends pas qu'il la garde, plaça joliment sa soeur. Papa dit qu'en le morce-

lant, ça se vendrait comme du pain! On y trouverait au moins vingt jardins maraîchers.

—Morceler cette merveille! s'écria Nicolette suffoquée. Vous n'y pensez pas!

—Ce serait un meurtre, ajouta Louis Bermond.

—Oh! moi, vous savez, je n'aime pas les vieilles choses. Si j'avais le Jardin du roi je le vendrais; j'en garderais seulement un morceau pour faire bâtir une belle villa moderne, avec le chauffage central, une salle de bains, comme chez tante Anna, et une cuisine avec des carreaux de faïence bleue et blanche.

Mme Broc la regarda avec complaisance. Voilà un idéal qui lui plaisait.

—Il doit falloir une quantité de domestiques pour entretenir tout cela, dit sa belle-soeur d'un air attristé.

—A-t-il un chauffeur, votre ami? s'informa aussitôt sa fille aînée.

Depuis que son père avait un chauffeur insolent et anarchiste, elle méprisait profondément les êtres assez malheureux pour n'en point avoir.

Louis, qui s'amusait beaucoup, fournit aussitôt le renseignement désiré.

M. de Fontenès avait fait venir ici son auto, son chauffeur, ses chevaux et son valet de chambre, le brave Nicolas étant totalement incapable de l'habiller ou de le déshabiller.

Nicolas était cependant habile dans toutes sortes de branches, il était cocher et horticulteur distingué. Son goût pour les beaux-arts lui faisait, en outre, entreprendre, à ses moments perdus, des travaux considérables. Il avait orné la porte de l'écurie d'une tête de cheval peint en blanc sur fond vert, d'une telle vérité que Bichon était fou de terreur quand il voyait les naseaux fumants de ce confrère. Il avait fallu effacer ce chef-d'oeuvre; Nicolas, morfondu, avait remplacé cela par un buste de Bacchus, en plâtre, fixé au-dessus du cellier. Un *Bacchus* si effrayant qu'il aurait dû dégouter les vigneron de l'ivrognerie.

Nicolas, également doué pour la musique allait, à la brume, jouer du violon dans la cabane aux outils de la vigne. Il parvenait à exécuter, sans se tromper, le *Gloria* de la messe des anges. C'était, en vérité, un homme universel, mais incapable d'aider son maître à sa toilette.

Le valet de chambre plongeait Yvonne dans le respect le plus profond.

Il fallait que M. de Fontenès fût bien riche pour être si indolent.

Simone Bourton pensa que si elle pouvait devenir la comtesse de Fontenès, ses cousines ne seraient rien auprès d'elle, et cette idée l'enchantait (à vrai dire, Yvonne et Renée Broc avaient exactement la même); déjà, des vers chantaient dans

l'esprit de la jeune poétesse. M. de Fontenès était grand, il avait l'air hautain et triste, des yeux mordorés, on pouvait en faire quelque chose de bien joli.

Elle commençait en elle-même:

Mon cœur s'en va vers un jardin...

—Oui, mais comment y pénétrer dans ce jardin?

V

Tandis qu'on s'occupait ainsi de sa personne, Bertrand de Fontenès discutait avec le fidèle Nicolas de l'emplacement d'une serre à orchidées; ce projet enthousiasmait le vieux serviteur. Il avait répondu respectueusement:

—Monsieur le comte a bien raison. Une serre, ça nous manque! Il n'y en a qu'une ici, c'est celle de M. Broc, et monsieur le comte pense comme c'est désagréable de se laisser enfoncer par des gens de rien!

Bertrand sourit:

—Eh bien! dit-il, je m'en rapporte à vous. Choisissez du côté du potager l'endroit qui vous paraîtra convenir le mieux, et puis faites commencer les travaux tout de suite. Je veux que ce soit vite fait.

Il allait s'éloigner lorsque l'homme universel, qui était aussi un peu organisateur des fêtes, outre ses nombreuses occupations, l'arrêta.

Nicolas, depuis quelques jours, était très préoccupé. Tous les ans, la Fête-Dieu à Auberive attire de sombres étrangers par la magnificence de ses processions; la seconde avait lieu, à l'ordinaire, dans le Jardin du roi; on dressait un gigantesque reposoir sous la grande grille et, de là, M. le chanoine Varnier, curé-archiprêtre d'Auberive-le-Châtel, bénissait la rivière et les barques de pêcheurs amarrées en grand nombre sur la berge. Cette année, le chanoine Marvellé étant remplacé par M. de Fontenès, il fallait savoir s'il voudrait bien permettre que l'on suivit les usages locaux, et s'il consentait à ce qu'on fit le reposoir chez lui.

Nicolas le désirait d'autant plus que son rival, Hilarion, le jardinier des Broc, se faisait fort de construire chez sa patronne un reposoir plus beau que celui de l'hôtel de Vallerande; et qu'à force de présents de fruits et de légumes distribués au sacristain, à la cuisinière du presbytère, à toutes les personnalités influentes d'Auberive, il espérait attirer le bon Dieu dans son jardin, au détriment du Jardin du roi, et Nicolas, à cette idée, était sûr d'en attraper la jaunisse.

Il faudrait donc, cette année, couper ces intrigues surnoisées dans leur racine, en préparant une

décoration triomphale qui écrasât définitivement Hilarion et ses maîtres et leur montrât un peu ce que c'était qu'un comte de Fontenès-Vallerande.

Nicolas, en demandant l'autorisation de son maître, n'accomplissait, il en était sûr, qu'une formalité. M. le comte n'avait pas manqué, depuis qu'il était ici, d'assister à la grand'messe, le dimanche, dans le banc de Vallerande, et tout le monde savait, malgré l'horreur qu'avait le jeune homme de voir connus ses faits et gestes, qu'il répandait l'argent à pleines mains sur les oeuvres de la paroisse.

Certainement, cette année encore, le bon Dieu n'irait pas chez les Broc, et son passage ici porterait bonheur à la maison. Nicolas était certain que, d'ici peu, il ferait des bouquets pour une mariée.

Au premier mot qu'il dit, Bertrand devint très rouge, puis entièrement pâle. Ses yeux pailletés d'or devinrent noirs comme du jais. Le vieux cocher prit cela pour un symptôme de mécontentement, ce qui le plongea dans une véritable consternation.

—Ah! dit enfin le jeune maître en reprenant son expression habituelle; on fait la procession ici?

—Oui, s'empressa de répondre le brave homme, mais ces MM. Broc voudraient bien l'avoir chez eux. Il ne faut pas les laisser faire. Ces gens-là, ça vous mettrait le pied sur la figure comme sur un limaçon!

A sa vive satisfaction, le comte finit par répondre qu'il n'y avait pas de raisons pour changer ce qu'on faisait d'ordinaire, et Nicolas regarda s'éloigner son maître en se disant qu'il allait voir de quoi, lui, Nicolas, était capable en fait de décoration florale et d'organisation des fêtes.

Bertrand pensait qu'il n'avait qu'une chose à faire: partir avant la Fête-Dieu, accepter l'invitation pressante que lui faisait, ce matin encore, dans une lettre pleine d'affection, sa charmante belle-soeur.

Il ne pouvait pas rester ici pour la procession, il ne pouvait pas être là quand «le bon Dieu viendrait», comme disait le vieux cocher dans sa simplicité fervente. Voilà où il en était, lui, Bertrand de Fontenès-Vallerande, le neveu d'un archevêque, le descendant des Croisés; lui qui aurait donné, comme ses ancêtres, sa vie pour le trône et l'autel. Il pensait humblement comme le Centurion de l'Evangile:

—Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.

Cependant, il ne voulait rien dire, il laisserait s'accomplir les rites. Il partirait, voilà tout! Il n'y avait qu'à prévenir Louis Bermont; aussitôt

décidé, il s'en fut sonner à la maison de la rue du Rempart.

Son apparition troubla tellement toutes ces dames, qu'à l'exception de Nicolette des Aulniers, elles se levèrent d'un même élan.

Bertrand ne fut pas surpris autant qu'il aurait dû l'être, car il crut, de bonne foi, que les amies de Mlle Bermont prenaient congé. En les voyant se rasseoir, il comprit qu'on le traitait en prince du sang, et cette idée faillit le faire sourire.

La conversation devint encore plus hésitante, on parlait de lui, on ne pouvait continuer en sa présence. Louis sauva la situation en contant drôlement l'équipée du pêcheur Brisquette, ivrogne de profession, qui, pris de remords, voulait mettre fin à ses nombreux péchés d'intempérance par le moyen le plus radical: la pendaison.

Il s'était pendu, cette nuit même, au portail du jardin Bermont, et Louis, éveillé en sursaut par les clameurs de la famille Brisquette, hurlant à la vue de son chef déjà violet, était descendu précipitamment; tandis qu'à l'arrière-garde Mlle Albine le suivait, portant une lampe à abat-jour de soie rose, la cuisinière et la femme de chambre escortant leur maîtresse, l'une armée des pincettes, l'autre d'un balai.

Il racontait son aventure avec tant d'humour et de gaîté que Bertrand, malgré ses préoccupations, se mit à rire à l'idée de ce tableau.

—Tu aurais bien dû m'envoyer chercher! dit-il. Je n'ai jamais dépendu personne, je t'aurais aidé avec joie.

Mlles Bourton et leurs amies échangèrent un regard admiratif. Comme ce jeune homme était simple! C'était une sorte de merveille de voir un être si riche vouloir dépendre Brisquette le pêcheur!

—Tu te figures que c'était amusant de ramener ce vieux sacripant à la vie? Enfin, cette fois le motif était assez honorable et même, en quelque sorte, touchant. C'était un mot blessant de Mme Brisquette qui l'avait réduit au désespoir. Je l'ai remonté avec le vieux rhum de ma tante; il voulait trinquer avec moi, j'ai refusé. Trinquer avec un pendu!

—Je ne vois pas, dit encore Bertrand, pourquoi tu les méprises; Villon les a chantés.

Simone sourit, les poètes c'était sa partie. Les autres dames n'ayant jamais entendu prononcer le nom du Chantre des pendus, la laissèrent parler toute seule. Bertrand l'écouta avec politesse et la jugea poseuse. Lui, qui ordinairement passait pour un charmeur, se sentit glacé; il essaya de se tourner vers Mlle des Aulniers, mais Nicolette, très timide, sentant tous les yeux braqués sur elle, y

compris ceux de Louis Bermont,—et il était inquiet, le regard de l'aviateur!—n'allongea pas la conversation. Voyant que, décidément, il congelait ces dames, Bertrand exprima bien vite à Mlle Bermont, son espoir qu'elle voudrait bien se charger de veiller à ce que les habitudes chrétiennes des Auberivois ne fussent pas changées à cause de lui; il mettait à sa disposition, toutes les ressources de sa maison et de son jardin, pour qu'on pût, comme à l'ordinaire, donner la bénédiction à la rivière en entrant chez lui.

—Vous ne serez donc pas ici? interrogea Mlle Bermont, très surprise.

—Mais non, justement, je suis obligé de partir, ma belle-soeur me réclame. Je venais aussi prier Louis de se considérer chez moi comme chez lui, et d'empêcher mes chevaux de se rouiller.

—Merci, fit Bermont, volontiers, ça manque, ici, les bêtes de selle. Mais pourquoi ne prolongerais-tu pas ton séjour? C'est assez pittoresque cette fête, dans cette drôle de petite ville. Pour un peintre comme toi ce peut être intéressant.

—C'est impossible, dit brièvement Bertrand. Il faut que je parte. Ces derniers mots, ou, peut-être, le ton avec lequel ils furent articulés, incitèrent Mme Broc au départ, elle rassembla ses filles et prit congé de la maîtresse de maison. Ce que voyant Mme Anna se leva, comme mue par un ressort, en déclarant d'un ton désagréable, «qu'elle était restée trop longtemps». On ne sut pas si elle entendait par là s'excuser d'avoir abusé des instants de son hôtesse, ou si elle lui marquait combien elle s'était peu amusée en si bonne compagnie.

Mlle des Aulniers partit peu après, malgré les regards suppliants que Louis jetait à sa tante, pour l'inviter à retenir sa petite amie.

Alors, Bertrand, resté seul avec Mlle Albine, se montra charmant, évoquant ses souvenirs d'enfance, au temps où, pour imiter Louis, il l'appelait «tante Albine» que la bonne demoiselle en fut tout attendrie. Avec cette intuition des êtres excellents, elle devinait, chez ce grand seigneur, si admiré, si envié, ayant tout pour être heureux, une peine secrète, profonde. Elle aurait donné beaucoup pour qu'il fût réellement son neveu, afin de pouvoir lui venir en aide.

Louis avait escorté Nicolette jusqu'à la porte d'entrée, il rentra avec un visage si épanoui que Bertrand n'eut plus aucun doute. Le rêve de l'aviateur se nommait Nicolette des Aulniers. Délicieuse, cette petite! Bermont avait bien choisi. Lorsqu'il s'en fut à son tour, et que Louis, en l'accompagnant, s'efforçait de parler de choses et d'autres, en cherchant comment il pourrait bien

arriver à prononcer le nom de Nicolette, Bertrand dit:

—Qui est la jeune fille en costume blanc? Cette jeune personne aux yeux noisette; je n'ai pas compris son nom lorsque tu m'as présenté.

—Mlle des Aulniers, répondit promptement Louis Bermont. La fille du maire.

—Ah! Ah! Eh bien! il a une charmante fille, le maire!... Distinguée, jolie... elle a un charme extrêmement attirant.

—Tu trouves? fit Louis avec bonheur.

—Oui! je trouve aussi—Bertrand sourit—que tu as très bien choisi! C'est celle-là, n'est-ce pas?

—Bien sûr! s'écria Louis d'un ton qui signifiait: «Serait-il possible que ce ne fût pas celle-là!»

Et il serra la main de son camarade pour le remercier de sa pénétration, puis, tout à coup, soupira:

—C'est celle-là! seulement, voilà! Je ne sais pas si la réciproque y est! Je n'ai rien de particulièrement attirant, moi. Je l'aime bien, mais m'aime-t-elle? qui pourra me le dire...

—Savoir, fit Bertrand soudain rêveur, savoir si une jeune fille vous aime vraiment, peut-on le dire, en vérité?

—Tu n'as rien remarqué? interrogea avidement l'aviateur.

—Moi?—Bertrand sourit amèrement.—Tu sais que je n'ai pas beaucoup de clairvoyance en si délicate matière.

Il s'en fut. L'aviateur, très ennuyé, se dit à lui-même, les paroles les plus désobligeantes.

VI

—Mon petit Bertrand, enfin! Quel plaisir vous me faites!

La marquise de Fontenès entra vivement, l'air heureuse, les deux mains tendues, dans le boudoir qui précédait sa chambre, où l'on venait tout juste d'introduire Bertrand.

Elle attira le jeune homme à elle, lui passa, d'un geste maternel, ses bras autour de ses épaules, et l'embrassa aussi tendrement que s'il eût été un de ses fils.

—Ma chère Marie! murmura Bertrand tout remué par cet accueil, comme vous êtes bonne. Savez-vous? chaque fois qu'après une longue absence, je vous retrouve, il me semble revenir au jour de votre mariage, lorsque je n'étais qu'un petit garçon affreusement intimidé, qu'on amenait dans votre chambre, pur porter la traîne de votre manteau. Toutes ces femmes qui vous entourent me donnaient envie de fuir, mais dès que vous m'avez embrassé, je me suis senti adopté pour toujours. Vous avez été tout pour moi; à la fois

ma grande soeur, mon amie, presque ma mère aussi.

—N'était-ce pas naturel? Je vous aime tant, moi aussi, j'aurais tant voulu vous empêcher de vous sentir orphelin. Si j'y suis un peu parvenu, rien ne peut me donner plus de joie. Non, laissez mes mains. Embrassez-moi comme un bon frère que vous êtes. Vous arrivez tout juste? Vous n'avez encore vu personne? Bon! Je vous garde. Il faut que vous me permettiez d'achever mes mains, ici, voyez, j'ai interrompu ma toilette pour vous, n'est-ce pas une preuve extraordinaire d'amitié?

Elle rit, montrant ses petites dents nacrées, un rire qui lui donnait l'air incroyablement jeune.

—Puisque vous êtes déjà habillé, restez ici, je ne veux pas vous perdre tout de suite, et j'ai encore—elle regarda sur le petit bureau la pendulette de vermeil incrustée de turquoises—Oui, encore une demi-heure avant dîner.

—Je ne vous dérange pas? demanda Bertrand, en s'asseyant sur le tabouret, brodé au petit point, de la chaise longue.

—Du tout. Sonnez, s'il vous plaît, deux coups pour Maria.

La femme de chambre ayant pris les ordres, apporta l'onglier d'écaille et d'or.

—Merci, Maria, posez sur la table.

La marquise choisit un polissoir parmi les menus instruments, et se mit à frotter ses ongles roses et bombés, déjà brillants comme des agates.

—Eh bien? reprit-elle, voyant que Bertrand se taisait.

—Eh bien? répéta celui-ci lentement. Eh bien!... rien de plus... ni de moins. Je pense que je traverse une crise. Vous savez... non, vous ne savez pas, vous ne m'aviez pas revu depuis... depuis... Enfin, les tout premiers temps j'ai voulu crâner. J'ai cherché à m'étourdir, j'ai mené une vie aussi idiote, aussi niaise que possible. Maintenant, je suis écrasé, vidé, anéanti; j'essaye bien de travailler, de peindre... Je ne peux plus. Il me semble que je suis anesthésié comme après mes blessures pendant la guerre; j'entends, je vois, je marche, mais comme c'est dans un rêve... et la nuit, quand, par hasard, je dors, je rêve que je tombe dans un trou.—Il rit un peu faux.—C'est pénible!

—Mon pauvre cher!

La marquise posa sa main tendre sur la sienne.

—Et ne rien pouvoir pour vous! Oh! Bertrand, ditte-moi que je peux encore faire quelque chose, je vous en prie... J'ai trop de peine à vous voir ainsi.

—Tout ce qu'on pouvait tenter, vous l'avez essayé, là où vous n'avez pas réussi, personne ne pouvait réussir. Il n'y a qu'à ne plus y penser, c'est à quoi je tâche. Seulement, vous comprenez, c'est

difficile de rayer, comme cela, trois années de sa vie. Trois années qui auraient dû être les meilleures... Dites-moi... Raymond m'en veut-il toujours autant?

—Je vous en prie ne pensez plus à cela! s'écria Mme de Fontenès. Raymond sait bien que vous êtes malheureux, et je... j'ai peur que...

—Que? interrogea Bertrand voyant qu'elle hésitait.

—Qu'il n'y ait eu un peu de sa faute... S'il s'y était pris autrement avec vous...

—S'il n'avait pas fermé les yeux sur toutes mes sottises, et voulu ignorer mes folies d'adolescent? C'est cela que vous vouliez dire? Oh! ne protestez pas? je commence à trouver qu'il fait bien d'être sévère pour ses fils. S'il m'avait élevé comme eux, en m'imposant, comme à eux, une volonté ferme, une discipline très dure...

—S'il vous avait montré, surtout, un peu de tendresse, mon pauvre petit!... Bertrand, qu'avez-vous?

—Rien.

Il se leva et marcha vers la fenêtre.

—Ne me parlez plus, Marie, voulez-vous? C'est ridicule de ma part, mais... vous venez de mettre le doigt sur ce qui a amené le malheur de ma vie... Et je ne puis pas vous expliquer, parce que, même quand on est bouleversé,—il se retourna, sa voix redevint railleuse—le protocole est là, et vous rappelle à l'ordre. C'est ce qui nous sauve du ridicule, nous, les gens du "grand monde"! Heureux ou malheureux, nous devons toujours, quoi qu'il arrive, suivre le cérémonial de chaque jour.

«Voyez, vous avez les larmes aux yeux; s'en doutera-t-on, tout à l'heure dans le salon? et moi, avec le cœur en cendres, je vais être aimable, aimable pour la voisine de table que vous me donnerez. Et tout à l'heure, quand je verrai Raymond, il... ah! le voici.

Le marquis de Fontenès entra. C'était un homme splendide; il avait tellement de race, qu'en le voyant, on songeait qu'il ferait un beau roi. La pratique continue des sports l'ayant gardé mince et très souple, il paraissait beaucoup plus jeune que ses quarante-deux ans.

Il inclina sa haute taille et son profil altier devant sa femme qui lui donnait sa main à baiser.

—On m'a averti que mon frère était chez vous.

Et, aussitôt, tendant la main au jeune homme avec un air inimitable d'affabilité royale:

—Ah! pardon, Bertrand, je ne vous avais pas vu? Comment allez-vous, mon cher?

Bertrand pensa à l'accueil sincèrement affectueux de sa belle-soeur. Il devint un peu pâle, et se raidit.

—Je suis confus de tomber chez vous comme cela, Raymond, commença-t-il.

—Vous savez que vous êtes toujours le bienvenu ici, dit le marquis avec politesse.

—C'est mille fois aimable à vous, répondit le jeune homme congelé.

La marquise passa dans son cabinet de toilette, les laissant seuls. Il chercha quelque chose à dire, ne trouvant rien qui ne fût banal, il articula :

—Je verrai mes neveux à dîner, n'est-ce pas ?

—Mais non, répondit Raymond de Fontenès. Guy ne dîne pas ; il n'est pas très bien depuis quelques jours.

—J'espère, dit aussitôt Bertrand, que Marie n'est pas inquiète ?

—Oh ! du tout ! Ce n'est rien. Un peu d'anémie causée par la chaleur et la croissance, mais le docteur le tient au repos. Jean, naturellement, ne fait pas encore ses débuts dans le monde, et Lili, non plus, bien qu'elle soit en train de devenir une beauté !

Le marquis de Fontenès adorait sa fille. Bertrand se dit que sa nièce pourrait bien faire tout ce qu'elle voudrait, son père ne tenterait pas un mot de blâme, tandis que les garçons !

Justement, comme il s'informait du dauphin, M. de Fontenès répondit sèchement qu'il était aux arrêts.

—Allons, bon ! pensa Bertrand. Ça n'a pas changé ; le pauvre Bob ! il doit la trouver délicieuse, l'éducation dans la famille !

Puisque rien n'était changé dans les habitudes familiales, il jugea inutile de pousser plus loin ses questions, et descendit, sans plus parler, aux côtés de son frère, derrière la jeune femme dont la robe de taffetas bruissait doucement sur les tapis.

Devant la marquise, un valet de pied ouvrit la porte du salon de musique, celui qu'on habitait ordinairement lorsqu'il n'y avait pas d'invités. Ce soir-là, justement, il n'y avait que les hôtes habituels du château. Marie avait prévenu son beau-frère : il allait se retrouver tout à fait en famille, ce dont il avait affirmé être enchanté.

Cette simplicité familiale faisait, qu'au lieu d'être en grand décolleté, la marquise était en robe ouverte, un seul rang de perles entourait son cou, et tous les hommes présents portaient le smoking au lieu de l'habit.

A l'entrée de Mme de Fontenès, les personnes assemblées entre les deux pianos, l'orgue et le clavier se levèrent ; c'était la maison, les habitués commensaux, protégés, parents appauvris par la guerre, pour lesquels le marquis, aussi bien que sa femme, se montraient d'une délicatesse infinie.

Au passage, Bertrand serra la main du chevalier qui causait avec le précepteur des fils de la mai-

son ; il s'inclina devant deux vieilles dames, vrais types de chanoinesses d'antan, pareillement vêtues de soie grise, des croix d'or émaillé au cou ; il les appela : « ma cousine » et leur baisa la main en s'inclinant très bas. Puis on le présenta à une jeune femme peu jolie, triste et distinguée dans sa sévère robe noire ; la veuve d'un officier russe, échappée par miracle aux prisons bolcheviques. La marquise l'appelait « ma chère Sonia ». Elle remplissait, à Fontenès, plutôt le rôle de dame d'honneur et d'amie que celui de lectrice.

Il y avait encore le secrétaire du marquis, un pauvre garçon pris par les gaz pendant la guerre, pour qui M. de Fontenès montrait infiniment plus d'amabilité et d'attentions que pour son propre frère ; puis, un vieil original vaguement allié à la famille de Raymond. Celui-ci, venu au château, soi-disant pour huit jours, faisait toujours, — soi-disant, — des recherches dans la bibliothèque, à l'effet de produire un grand travail sur l'architecture féodale en Provence, travail dont, depuis quelque trente ans, on entendait parler, sans que personne en ait jamais vu une ligne. Les huit jours de recherches du savant cousin se prolongeaient depuis trois mois, on se trouvait bien à Fontenès.

Bertrand retrouva, avec un vif plaisir, son vieil ami, le docteur Le Viguier, autre original encore, mais de la bonne espèce, celui-là ; ne soignant que les pauvres et les gens qui lui plaisaient, il s'occupait activement de numismatique et de littérature provençale. Il avait beaucoup d'esprit, très mauvais caractère, un cœur excellent et se querrellait sans cesse avec le marquis sans qu'ils pussent se passer l'un de l'autre. La marquise avait une confiance aveugle en son talent ; il venait de voir le jeune Guy, et l'avait mis au repos complet, après avoir attrapé successivement, le précepteur qui le faisait trop travailler, et le père qui, du reste, était responsable. Immédiatement à la suite, il avait aussi bousculé son malade en disant : « Quel bébé ! » C'était sa manière, personne ne s'en formalisait.

Cet homme grincheux soutenait une discussion serrée sur la *Vénus d'Arles*, avec un jeune sculpteur pauvre et merveilleusement doué, que les Fontenès avaient envoyé à Paris finir ses études, car ils protégeaient les arts à la manière de leurs ancêtres. Le sculpteur avait obtenu des séances de pose de la marquise, pour un buste qui promettait d'être un chef-d'œuvre. Raymond et Marie de Fontenès faisaient tous les deux, un noble emploi de leur fortune, de leurs influences et de la suprématie de leur rang. Ils savaient donner, à l'inverse des parvenus, qui n'ont jamais le geste qu'il faut au moment qu'il faut. Ils savaient, de

même, protéger qui avait besoin d'eux, personne ne frappait en vain à la porte du château.

Dans les quelques minutes qui précédèrent l'annonce du dîner, Mme de Fontenès trouva le moyen de dire un mot gentil à chacun. Elle demanda à la jeune veuve des nouvelles de ses enfants et lui offrit de l'emmener, le lendemain à Avignon pour les voir. Les deux petites filles et le garçonnet, émigrés de Russie, faisaient leurs études dans la ville des Papes, et là encore, se retrouvait la main généreuse de Raymond de Fontenès.

Elle remercia les deux cousines de rester quelques jours encore; quelques jours qui, se prolongeant insensiblement, feraient bientôt toute une année. Le secrétaire et le soi-disant écrivain passionné d'architecture féodale, crurent de bonne foi que la jeune femme s'intéressait à leurs savants travaux, tant elle s'en enquit avec grâce. Elle n'oubliait personne. Bertrand la contemplait avec admiration dans son rôle de fée bienfaisante.

On annonça le dîner, la marquise prit le bras de son jeune beau-frère, et le cortège se dirigea vers la salle à manger.

Bien que ce ne fût pas un dîner d'apparat, le couvert était dressé avec un luxe somptueux. Sous les bougies dont les grands candélabres ciselés par Gouthière étaient chargés, les assiettes plates aux armes de Fontenès étincelaient, leurs disques se détachaient sur la blancheur satinée de la nappe, sur laquelle les petites corbeilles emplies de roses de France mettaient une note gaie.

Sur les panneaux, peints dans le goût italien par un artiste inconnu, les neuf Muses semblaient vivre et s'animer. Ces images alternant avec d'autres panneaux de glace, les personnages mythologiques, par réflexion, se multipliaient, peuplant la salle immense de leurs formes irréelles, comme si d'autres convives fussent derrière les vivants, prêts à venir s'asseoir au milieu d'eux. Les valets en livrée bleu et argent, circulaient d'un pas discret autour de la table.

Malgré l'étiquette, le repas était animé; on causait allègrement de mille choses, avec cette vivacité, cette tournure d'esprit imagée et piquante, propre aux Méridionaux.

Le marquis de Fontenès avait un tel raffinement de courtoisie, la marquise une grâce si charmante et prenante, que même ceux qui leur étaient socialement inférieurs se sentaient ici chez et point gênés.

On servait l'entremets; dans un instant de silence, la voix du maître de maison s'éleva, ample, résonnante, musicale, avec une petite, oh! très petite pointe impérative:

—Vous ne m'avez pas dit, Bertrand, de quelle partie du monde vous débarquez?

—Je croyais, dit Bertrand—inconsciemment il reprit l'accent de respect d'autrefois—je croyais que vous le saviez. Mais, il est vrai, c'est peu probable que vous connaissiez le nom d'un petit trou, pas très loin d'ici en somme: Auberive-le-Châtel?

—Mais si. Vous y aviez des parents, je crois? laissa tomber le marquis condescendant. Il haïssait tout ce qui, de près ou de loin, était Vallérande.

—Oui. J'ai justement hérité de ce parent, et j'habite Auberive.

Ces mots retombèrent dans un nouveau silence. Il parut étonnant à la plus grande partie des assistants que le marquis fût si peu au courant de la vie de son frère, au point d'ignorer qu'il venait de perdre un parent et de faire un héritage.

—Il y a toujours eu manque complet d'intimité dans cette famille! maugréa d'un ton bourru le docteur à l'oreille du chapelain. Celui-ci leva un peu les mains, d'un geste qui signifiait: «A qui le dites-vous!»

Bertrand y vit une nouvelle preuve de l'indifférence de Raymond à son endroit, Mme de Fontenès, voyant ses cils battre comme lorsqu'il était ému, se cachant derrière son éventail, lui serra la main.

Les valets impassibles passaient maintenant les fruits; après la marquise se leva; le maître d'hôtel, debout derrière elle, prit sa chaise, la rangea contre le mur, puis il ouvrit la porte et, de nouveau, on rentra au salon.

Le docteur aussitôt s'approcha de Bertrand.

—Je suis heureux de vous revoir, commença le jeune homme.

—Pas moi! répliqua l'autre sans barguiner. Que diable êtes-vous venu faire ici? Voilà qui va vous remonter le moral, n'est-ce pas? Ce n'est pas un frère que vous avez, c'est un iceberg!

—Dites-le-lui donc! fit Bertrand, malgré lui amusé.

—Je le lui dirai à la première occasion. Croyez-vous qu'il m'impressionne, malgré ses airs Louis XIV? il n'y a personne au monde de meilleur que lui; il n'est pas expansif, je le reconnais...

—Plutôt pas, en effet, dit le jeune homme.

—Mais si vous ne vous étiez pas braqués tous les deux, lorsque vous...

—Oh! assez! de grâce! coupa Bertrand les dents serrées, vous ne pouvez savoir combien il a été froissant. Il m'a meurtri jusqu'au fond de l'âme.

—Sapristi de sapristi! Je suis bête! s'écria l'excellent homme consterné. A mon âge cependant on devrait être guéri de parler inconsidérément.

Il s'interrompit pour dire impérativement :

—Ne prenez pas de café! vous êtes déjà assez énervé comme cela, ce soir. Depuis que vous êtes entré je vous observe, et, vous savez, je ne me trompe pas, il y a assez longtemps que je vous connais, mon petit. Vous êtes au bout de vos forces nerveuses, si vous n'enrayez pas, vous allez tomber. Vous ne dormez pas, hein? et vous fumez comme une cheminée? Oui. Parfait, et dire que c'est un homme intelligent! Vous allez cesser tout de suite, vous m'entendez!

—Vous êtes terrible! dit Bertrand en s'efforçant de rire.

—C'est possible. Pour commencer, ne restez pas au salon; ce pauvre petit Vincent, qui est à moitié claqué, le malheureux! va jouer du violon, la petite Russe chantera ses chansons slaves, je ne sais à quel point c'est bon pour eux, mais pour vous, dans l'état où vous êtes, ça vous achèvera...

«Allez donc plutôt voir vos neveux, voilà des garçons bien équilibrés. J'ai rencontré Robert; il sortait de chez son père avec huit jours d'arrêts sur la figure, ça ne le troublait pas. Imitiez-le donc.

—Vous m'excuserez? dit Bertrand touché de la sollicitude que son vieil ami cachait sous ses façons bourruës.

—Oui, oui, allez donc.

Le jeune comte sortit tandis que le secrétaire et Mme Sonia cherchaient leur musique. Il monta deux étages, tourna dans l'aile réservée aux enfants, et ouvrit la porte de la salle d'études.

Sur le divan de cuir brun, balafré de coups d'éperons, une silhouette blanche était allongée. Au bruit, vivement, Robert de Fontenès se remit debout, en joignant les talons.

C'était un adolescent encore un peu trop mince, mais très grand et bien fait; le portrait de son père dont il avait la distinction hautaine, l'air dominateur, les yeux noirs brillants comme des diamants, les mains exquises et les pieds bien cambrés d'Arabe. Il attendit, figé dans une raideur militaire. Alors Bertrand se mit à rire:

—Ce n'est que moi, tu peux rompre!

—Oncle Bertrand! s'écria Robert. C'est bien vous? Quelle surprise! Je croyais que c'était mon père.

—Tu es déçu? interrogea l'oncle gâfement.

—Oh! mais non! d'abord, ça me fait tellement plaisir de vous voir!

Il parlait d'un ton très calme, mais sa main à terre d'acier, étreignit vigoureusement, chaleureusement celle de son oncle.

—Et puis, les visites de papa, vous savez! (il fit la grimace). Il sait que vous êtes ici, papa?

—Ici, chez lui? naturellement, il m'a offert à dîner comme tu peux le penser.

—Ne blaguez pas! je veux dire: on vous a autorisé à venir me voir?

—Le docteur, oui, ton père, non. Pourquoi?

—Oh! fit Robert philosophe, pour rien, pour savoir. Parce que ce n'est pas très réglementaire de recevoir des visites, alors si papa l'apprend, très probablement il doublera. Mais tant pis! asseyez-vous donc, acheva-t-il avec politesse.

—Jamais de la vie! protesta Bertrand, je ne veux pas risquer de te faire punir davantage.

—Puisque je vous dis que ça m'est égal! Une cigarette, mon oncle?

—Le docteur vient de me l'interdire.

—Vous êtes malade? C'est vrai, vous avez une figure de papier mâché, remarqua Robert avec candeur. Il réfléchit un peu, puis, brusquement:

—Mon oncle... je ne sais pas très bien comment vous dire... mais je vous aime bien, vous savez! et Guy aussi!

—Merci, fit Bertrand sincèrement touché. Dis-moi, reprit-il après un petit silence. Que t'est-il donc arrivé?

—A moi? Mais rien. Ah! mes huit jours, vous voulez dire? Ah! ça, je suis bien forcé de reconnaître que je ne les ai pas volés! même je suis encore surpris de n'en avoir pas attrapé davantage.

—Mâtin! fit Bertrand. C'est déjà gentil!

Robert expliqua avec calme, en allumant sa cigarette exactement avec le geste familier au marquis, qu'une semaine plus tôt ses cousins l'avaient engagé à venir avec eux à Avignon, ils devaient aller au théâtre.

—Et ton père a refusé sa permission? demanda Bertrand.

—Je ne la lui ai pas demandée, avoua Robert. Il ne l'aurait peut-être pas refusée si mes notes avaient été bonnes, mais cette semaine-là avait été... mettons plutôt faible; j'étais sûr de la réponse; alors, comme les autres se seraient moqués de moi, et que c'était tout de même tentant... M. Didier était absent pour vingt-quatre heures, papa et maman dinaient chez des amis, ma foi! j'ai filé par la fenêtre de ma chambre, au moyen d'une corde à noeuds.

—Mais, observa Bertrand, c'est très haut tu aurais pu te tuer.

—Oh! la corde était solide et je ne craignais pas le vertige. Guy était aux cent coups! vous n'imaginez pas ce qu'il est poule mouillée, cet être-là! Mais gentil, par exemple; figurez-vous, quand il a vu qu'il ne pourrait pas m'empêcher de faire ce que je voulais, il m'a promis de ne pas

se coucher pour retirer la corde si je ne rentrais pas.

—Et tu n'es pas rentré?

—Si, mais ça n'a pas très bien marché, le retour, je me suis un peu luxé le bras, et comme le lendemain était mardi, il a fallu que je monte, ça a été dur!

—Ah! fit le jeune oncle, c'est toujours le mardi, la «reprise». Mais tu aurais pu te faire dispenser.

—Comment voulez-vous? Je ne pouvais pas prétendre m'être foulé le bras dans mon lit.

—Tu es resté au manège pendant deux heures? Mes compliments! tu as de la force de résistance.

—Mais non, dit simplement Robert, pas assez; je n'ai pas pu tenir jusqu'au bout, je me suis évanoui, raide. On m'a rapporté à la maison. Tout le monde était affolé, on a couru chercher un médecin à Avignon. C'est ce qui m'a perdu, conclut-il tristement. Celui-ci m'avait vu la veille au théâtre, il l'a lâché devant papa. Vous voyez la tête de papa! Tant que mon bras n'a pas été guéri, il ne m'a rien dit, puis aujourd'hui, à cinq heures, en guise de thé, il m'a envoyé chercher; vous devinez la suite?

—Je voudrais bien te plaindre, dit le jeune homme, mais franchement tu l'avais bien cherché.

—C'est tout de même embêtant, soupira son neveu, que papa ait tellement changé depuis vous! Il me punit pour un rien, il me traite comme un gosse, pourtant j'ai eu seize ans le mois dernier. Il ne vous aurait pas bouclé pour ça, vous, je suis sûr! vous avez eu de la chance de tomber sur sa première manière!

—Je ne trouve pas, dit Bertrand très sérieux. Mais enfin—il sourit—je comprends que pour toi ce serait infiniment désagréable. Veux-tu que je fasse tes huit jours à ta place? Moi, tu sais, ça m'est tellement égal de ne pas sortir...

—Vous êtes rudement chic, oncle Bertrand! dit Robert avec admiration. Ce ne sont pas mes autres oncles qui me diraient ça! Je sais bien que ce n'est pas possible, mais...

—Tu es touché? acheva Bertrand. Moi, je regrette d'autant plus que tu aies sauté le mur que je comptais vous emmener tous les deux, Guy et toi, chez moi à Auberive.

—Chez vous? s'écria Robert avec autant d'enthousiasme que ses manières correctes lui en permettaient. Chez vous! Oh! oncle Bertrand, faites ça! on s'amusera joliment, seuls avec vous. Mais voilà, qui sait si papa voudra? Dites donc! je ne voudrais pas être impoli et inhospitalier, mais je crois bien qu'on ne fait plus de musique en bas. Si M. Didier entre et vous trouve là, je suis frit! Passez donc par chez Guy, il doit dormir, mais

ça ne fait rien, sa conversation n'a rien de tellement attrayant.

Bertrand se leva. La salle d'études n'avait pas subi de grands changements depuis le temps où lui-même occupait le pupitre de Robert. Cela le reporta à quelques années en arrière.

—Il est gentil, M. Didier? demanda-t-il.

—Peuh! comme ça. Avec lui on s'arrangerait encore, mais il est bien obligé de faire ce que mon père veut, n'est-ce pas?...

«Monterez-vous à cheval demain? oui? alors, s'il vous plaît, prenez donc *Perséphone*. Elle est horriblement sur l'oeil, si on ne la sort pas, elle sera comme folle quand je la reprendrai, il n'y aura plus moyen de la tenir. C'est toujours moi qui la monte au manège, parce qu'elle est trop dure pour Guy et les petits Jouvets.

—Qui ça, les petits Jouvets.

—Les fils de l'intendant, ils montent avec nous. Elle est épatante, *Perséphone*. C'est papa qui l'a dressée; elle est «mise»! seulement elle tire! vous m'en direz des nouvelles.

Une fois son oncle sorti, Robert, au lieu de se recoucher sur le divan, se mit à tracer des cercles bleus et rouges sur un papier. Occupation machinale qui aidait probablement à la réflexion.

—Ce pauvre oncle Bertrand! il a une tête de l'autre monde, c'est pourtant triste d'avoir une vie saccagée comme cela... papa a peut-être raison, après tout, de ne rien nous passer... lui, il n'a jamais suivi que ses caprices, et ça l'a mené droit au...

Le précepteur entra, promenant autour de lui un regard soupçonneux.

—A quoi pensez-vous de veiller, Robert! demain vous ne pourrez plus vous lever. Allez vous mettre au lit.

Robert était si préoccupé de son oncle qu'il ne songea pas à se révolter d'être traité en petit garçon, il regagna docilement sa chambre, tandis que Bertrand marchait nerveusement de long en large dans la sienne, sans pouvoir se décider à se coucher.

VII

Il fallait que le pouvoir persuasif de Marie de Fontenès fût bien grand pour que Bertrand, venu au château pour huit jours, s'y trouvât au bout de trois semaines. Et ces trois semaines s'étaient écoulées en somme paisiblement, sans heurts entre les deux frères; la force de la bonne éducation arrivait à leur faire avoir des rapports suffisamment naturels en public, pour que personne ne pût se douter que quelque chose s'était produit, creusant le fossé entre eux.

Du manque d'intimité, de familiarité, plutôt, Bertrand d'ailleurs ne s'étonnait pas, cette façon de vivre était celle de la plus grande partie des gens de leur monde. Ses neveux avaient, avec leurs parents, à peu de chose près, ses manières à lui, ils vivaient comme lui-même adolescent avait vécu, passant leurs journées avec leurs professeurs, s'adonnant à tous les sports dans leurs heures de liberté, recevant leurs camarades dans une pièce réservée à cet usage. Ils étaient à la fois très tendus et très libres, le marquis laissait toute latitude au précepteur en ce qui concernait les études, se réservant les sanctions, seulement dans les cas de manquement à la discipline. C'était un éducateur exigeant, mais point tyrannique, il ne voulait pas étouffer, chez deux êtres faits pour commander, l'esprit de décision et d'initiative.

Maintenant que ses fils étaient en vacances, il s'en occupait davantage, les faisait sortir à cheval tous les jours avec lui, et causait avec eux pour bien comprendre leurs caractères. Guy, extrêmement timide, n'osait pas se livrer; mais Robert, plus âgé, plus hardi, en admiration devant son père, se montrait sans hésiter tel qu'il était. Dans ces moments-là, le marquis lui parlait comme à un homme; c'était le meilleur moyen pour gagner la confiance du jeune garçon.

Il avait essayé d'agir de même, jadis, avec Bertrand, et avait très rarement usé de rigueur à son endroit, mais entre un fils et un frère, il y a un abîme. Robert, lors même qu'il sortait furieux, la révolte au cœur, du cabinet de son père, savait que, si dur qu'il fût, ce père l'aimait; Bertrand, pour beaucoup moins, s'était dit: «Raymond me déteste», et cette impression enfantine était ineffaçable. Il était obligé de se faire violence pour affecter, avec lui, une aisance qu'il n'avait pas, de même que Raymond avait beau vouloir être aimable, sa cordialité factice cachait mal une raideur qui glaçait Bertrand.

La marquise s'en désolait. Elle suppliait son mari d'être meilleur, de se rappeler combien le jeune homme devait souffrir du bouleversement de sa vie, mais cette pensée, justement, ravivait la colère du chef de famille.

Un soir, Marie, navrée de son attitude sèche et distante, dit:

—Je suis vraiment inquiète de Bertrand. Il est si changé! si cela continue ce pauvre petit tombera malade. Le docteur Le Vignier est de mon avis.

—Vous exagérez un peu, ma chère amie, répondit M. de Fontenès avec une brusquerie qu'il n'avait jamais devant sa femme. «Ce pauvre petit!...» est un homme et vous paraissez l'oublier.

Il a bien cherché ce qui lui est arrivé. Je l'avais prévenu, je lui ai montré quelle vie l'attendait. Il est assez intelligent et réfléchi pour comprendre qu'après une pareille décision, c'était inévitable. C'est uniquement pour vous que je n'ai pas rompu avec lui; je tâche de ne pas lui faire sentir mon mécontentement, sachez-m'en gré, je vous en prie, suffisamment, pour ne pas m'en demander davantage.

—Comment voulez-vous, dit la jeune femme d'une voix altérée, que je ne m'inquiète pas de votre frère. C'est comme un fils pour moi; ne seriez-vous pas désolé de voir Robert, par exemple, dans cette situation? Quoi que nous ayons pu faire, vous et moi, rappelez-vous qu'il n'avait ni père, ni mère, et rien ne peut les remplacer. Il était si bon, si attachant, ce pauvre Bertrand. Oh! Raymond, pourquoi n'avez-vous pas été patient avec lui!

—Vous trouvez que je ne l'ai pas été? en vérité, ma chère, vous m'étonnez beaucoup. Je lui ai montré, il me semble, plus de patience qu'à mes propres enfants, et autant d'affection.

—Vous n'en faites jamais les gestes, remarqua doucement la marquise, comment voulez-vous qu'il l'ait sentie? Vous êtes toujours si froid, si distant; il n'a jamais osé s'appuyer sur vous.

—Je ne l'ai pas empêché d'avoir recours à moi, pourquoi ne m'a-t-il pas averti quand il l'aurait fallu! j'aurais peut-être pu l'aider, le soutenir. Il a pris toutes les décisions, même les plus importantes, sans me demander conseil, qu'il en subisse maintenant les conséquences!

Il se mit à marcher nerveusement à travers le salon. Sa femme ne disait plus rien, son expression, habituellement enjouée était devenue infiniment triste. Le marquis s'arrêta devant elle, lui prit la main:

—Voyons, Marie, rassurez-vous. Je suis fâché de vous contrarier, mais vous vous alarmez bien vite. Bertrand traverse une crise de *cafard*, comme nous disions au front, cela lui passera. Ses impressions sont peu durables, il est si fantasque.

—Ah! dit la marquise, comme vous le comprenez peu.

—Ma chère, je vous le répète, perdez donc l'habitude de le regarder comme un enfant qu'on embrasse et qu'on plaint. Il a grandi!

—Vous ne l'avez jamais beaucoup plaint, ni beaucoup embrassé, Raymond. Promettez-moi d'être meilleur, moins raide, ne le glacez pas. Je suis sûr qu'il voudrait avoir confiance en vous, et n'ose pas. Je comprends que vous ayez été profondément irrité, mais c'est votre frère; pardonnez-lui réellement, sincèrement; voyez comme il

changé, quelle vie sérieuse il mène! soutenez-le au lieu de le décourager.

Elle pria tant et tant que le marquis finit par promettre de ne plus montrer son ressentiment.

Bertrand se laissait peu à peu reprendre par l'engrenage de la vie d'autrefois. Cette existence aurait plongé dans la stupeur les Auberivois, eux qui trouvaient la façon de vivre de M. de Fontenès-Vallerande étonnante, fastueuse, bien qu'au jeune comte elle parût le comble du sans-façon et de la simplicité.

Fontenès était comme une cour en miniature où toute la haute société de la Provence et du Comtat se réunissait. Les jeunes filles rêvaient des mois à l'avance au premier bal auquel on les inviterait, les nouvelles mariées considéraient leur première visite à la marquise comme une sorte de présentation à la reine, qui les consacrerait définitivement dans leur nouvelle situation.

Le jeune homme aurait pu se croire revenu à dix ans en arrière, tant les habitudes des siens avaient peu changé. A la même heure, toujours, les deux garçons descendaient rejoindre leur mère, presque aussitôt le marquis entraînait, saluait les femmes présentes et faisait demander les enfants. Une fois les deux benjamins descendus, par exemple, c'était chez lui un changement complet; qui l'eût vu avec le petit Jean, un adorable bébé tout blond, tout rose, tout frisé, dans les bras ou sur les genoux, sa fille dont on pouvait dire en effet qu'elle serait une beauté, ne l'aurait pas reconnu, tant il leur témoignait de douceur et de tendresse.

L'oncle Bertrand était aussi le grand favori, parce qu'il comblait ses jeunes neveux de jouets et de bonbons. Comme beaucoup d'hommes, il aimait les bébés, et reportait sur ceux de son frère toute sa tendresse inemployée. Aussi, pour lui faire plaisir, la marquise les redemandait-elle à l'heure du thé, au moment où Robert et Guy venaient la rejoindre; qui aurait vu cette assemblée élégante, gaie, aimable et brillante, n'aurait jamais pu penser que cette apparence de bonheur tranquille et familial cachait une épine cruelle.

Un de ces soirs-là, comme le marquis s'était montré plus paternel que de coutume, Bertrand commença, avec ce sourire qui le rendait extrêmement séduisant:

—Ne voudriez-vous pas, Raymond, vous imaginer que c'est ma fête et m'accorder quelque chose dont j'ai très grande envie?

Il le regardait avec confiance, une gaieté devenue rare, au fond de ses prunelles veloutées.

—Mais, très volontiers, mon cher, répondit son frère, aimable. Je serais curieux, par exemple, de savoir de quoi vous pouvez avoir tant envie!...

—J'aurais un très grand plaisir, puisque je vous quitte après-demain, à emmener Robert et Guy chez moi. Me les prêtez-vous?

—Ah! veine! s'écria Robert, on va partir!

Le marquis le regarda avec une froideur soudaine.

—Il faudrait d'abord que je vous le permette, fit-il sèchement.

—Mais vous permettez, n'est-ce pas? interrogea le jeune oncle.

La marquise leva un regard inquiet vers son mari: «Mon Dieu! qu'allait-il répondre?»

—C'est très aimable à vous de vouloir vous escombrer de vos neveux, répliqua évasivement Raymond, qui voulait mettre le plus de politesse possible autour de son refus.

Bertrand songea au retour dans cet immense hôtel de Vallerande où il serait seul de nouveau, seul... en face du portrait. Il en pâlit, malgré sa réserve habituelle, il insista.

—Dites oui. Je vous ai si rarement demandé quelque chose!

Le marquis fronça les sourcils, il allait prononcer un mot qui couperait court au débat; mais ce mot, il le savait, éloignerait Bertrand pour toujours; il dit:

—Je regrette que vous me demandiez justement cela maintenant, je comptais envoyer Robert en Allemagne pendant les vacances...

A l'énoncé de ce projet dont il n'avait jamais eu connaissance, Robert ouvrit les yeux tout grands, mais ne dit rien, sentant qu'à ce moment-ci il valait mieux ne pas prendre la parole sans être interrogé.

—Est-ce vrai, Bertrand, vous voulez déjà repartir? interrogea la marquise.

—Déjà est aimable, ma chère amie. Voilà près d'un mois que je vous impose ma présence.

—Imposer n'est pas gentil! retirez ce vilain mot. Nous avons tant de plaisir à vous voir ici comme avant... (elle se rattrapa très vite) comme avant la guerre. N'est-ce pas, Raymond?

Elle adressa à son mari un regard suppliant que, malheureusement, le jeune homme surprit au passage.

—Certainement, répliqua le maître de maison avec un manque évident de sincérité:

Il fit encore un effort pour ajouter poliment:

—Vous êtes ici chez vous.

«Oui? Joliment! pensa rageusement le docteur, spectateur muet mais attentif. Quel homme implacable. Ah! c'est bien un Fontenès dur comme un rocher. S'il continue ainsi avec Bertrand, il le tuera. Mais j'y mettrai bon ordre.»

L'entrée des enfants interrompit la conversation. Contrairement à son habitude, Bertrand ne s'occupa point d'eux et quitta le salon dès qu'il le put.

« Il faut que j'arrange ça, se répétait le docteur en écoutant d'une oreille distraite ce qui se disait autour de lui; il le faut absolument. Si Raymond le laisse repartir, et repartir seul... Dieu sait ce qui arrivera! La solitude ne fortifie que les forts, il n'est pas assez fort actuellement pour résister. »

Personne ne sut jamais ce qui s'était passé, ce soir-là, entre les deux amis. Lorsque Guy monta dans sa chambre avant le dîner, il entendit une conversation qui ressemblait quelque peu à une querelle. Puis la porte de la bibliothèque s'ouvrit, poussée par une main rageuse, et la voix de fausset du petit docteur, sa voix des jours de colère, cria à un interlocuteur invisible :

— Si vous voulez tuer votre frère vous n'avez qu'à continuer! Maintenant je vous ai averti, ma responsabilité est déchargée. Je m'en lave les mains!

Guy, effrayé, craignant d'être surpris, grimpa l'escalier en courant et fit part de sa découverte à Robert. Celui-ci procédait à sa toilette du soir. Il resta songeur, considérant son smoking étalé devant lui. Puis il conclut :

— Papa est en colère, tâchons de ne pas nous faire remarquer.

— Tu sais bien, rétorqua son cadet, que papa ne nous gronde jamais sans raison.

— Oui, oui, je sais; mais il ne faut qu'une raison toute petite. Depuis le jour où je me suis envolé par ma fenêtre, mon père m'a prévenu qu'il me serrerait la vis. Or, il ne lui en fallait déjà pas beaucoup pour la serrer!... C'est égal, moi qui comptais bien m'amuser chez oncle Bertrand, je crois que je peux dire adieu à ce projet.

— C'est dommage, soupira Guy. On aurait été tranquille chez lui.

— Oui, il est très chic. Quand j'ai attrapé mes huit « crans », le jour de son arrivée, tu sais ? il m'a proposé de les faire à ma place.

— Oh! fit le cadet admiratif. Il n'y en a pas un autre oncle comme cela! Mais il le disait peut-être parce qu'il était sûr de ne pas pouvoir?

— Oh! non; évidemment papa aurait cru à une très mauvaise plaisanterie si on était venu lui proposer cette substitution de personne, mais... oh! plus que dix minutes, va vite t'habiller. Tu vas être en retard et moi aussi, je n'ai pas envie de me faire boucler de nouveau.

Malgré leur hâte, les deux garçons entrèrent au salon quelques instants après l'annonce du dîner.

Le marquis les regarda avec une dureté qui mit tout le monde mal à l'aise; l'orage était prêt à éclater. Il se borna cependant, par exception, à une observation coupante qui fit rougir Robert jusqu'aux cheveux et trembler l'impressionnable Guy.

La marquise, très ennuyée, ne dit rien; elle n'essayait pas d'intervenir dans l'éducation de ses fils, son mari entendait en avoir seul la charge. Après une semonce trop vive, elle s'arrangeait pour faire venir Guy chez elle et lui remontait le moral. Quant à Robert, il ne fallait même pas tenter une parole consolante. Il haïssait tout ce qu'il appelait « des attendrissements ». Raymond de Fontenès l'avait façonné à son image.

Lorsque ses fils prirent congé, à l'heure réglementaire, le marquis déclara d'un ton toujours sec :

— Robert, vous remplacerez Guy demain. Soyez prêt à cinq heures, je ne veux pas attendre.

— Très bien, mon père, répondit le petit comte.

En lui-même, il pensait :

— Me lever encore à quatre heures et demie, c'est joyeux! Ah! la vie est embêtante!

— Ne pourriez-vous retarder un peu votre promenade, Raymond? hasarda Mme de Fontenès. Cinq heures, c'est bien tôt.

— Vous voulez sortir demain matin? interrogea Raymond contrarié. Naturellement, si vous le désirez, je...

— Mais non, pas du tout. Seulement, je trouve que vous faites lever Robert de bien bonne heure.

— Oh! ma chère, ceci n'a point d'importance. C'est une habitude à prendre, il la prendra, voilà tout. Je permets à Guy de se lever tard, puisque le docteur le prescrit. Robert, c'est différent.

Le dauphin se le tint pour dit. Le lendemain matin, cinq minutes avant l'heure fixée, il attendait son père devant le perron.

Tout dormait encore dans le château lorsque les deux cavaliers s'engagèrent sous les chênes géants de l'avenue.

A peu près tous les jours le marquis sortait ainsi inspectant ses propriétés immenses. Il visitait tantôt l'une, tantôt l'autre de ses fermes, restant en selle pendant plusieurs heures, infatigable comme à vingt ans.

Le soleil commençait à être brûlant lorsqu'ils prirent le chemin du retour. Robert faisait des efforts désespérés pour tenir les yeux ouverts. Il n'aspirait qu'à une chose : dormir. Oh! se jeter sur son lit, même tout botté, et dormir, dormir!

Son père l'observait sans parler. Tout d'un coup il dit :

—Vous partirez demain pour Auberive avec Guy.

—Comment? fit le jeune garçon si abasourdi qu'il tira sur les rênes.

—Faites donc attention, voyons! s'écria le marquis mécontent. Vous lui sciez la bouche!

—Excusez-moi, dit Robert, je... j'étais...

—Oui, vous dormez, je le vois. Je vous aurais cru plus d'endurance. Redressez-vous donc!

«Si je n'attrape pas une mauvaise note, j'aurai de la veine, pensa Robert en rougissant. Heureusement, je pars demain.»

Ils quittèrent la grande route sillonnée d'automobiles qui faisaient pointer l'indocile *Perséphone*, et prirent un chemin de traverse. Le marquis mit son cheval au pas et, après un nouveau silence, il reprit:

—Votre oncle vous emmène chez lui; vous y passerez quelques semaines.

—Je vous remercie de l'avoir permis, mon père, répondit le jeune garçon complètement éveillé cette fois.

—Vous aurez du plaisir à être chez votre oncle? interrogea M. de Fontenès, après une hésitation. Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas?

—Beaucoup, affirma Robert sincère. Il est très gentil pour nous.

—Oui. Mais..., écoutez-moi.

Son regard s'adoucit, sa voix perdit ses inflexions autoritaires.

—Aimez-le, en ne l'imitant pas en tout.

—L'imiter! se récria l'adolescent avec surprise. Mais... je ne vous ressemble donc pas, mon père?

Son accent inquiet fit sourire le marquis; il poursuivit:

—Vous savez dans quelle situation s'est mis votre oncle. Je n'ai rien pu empêcher, mais je ne peux pas non plus en prendre mon parti; et je crois que, maintenant, lui regrette ce qu'il a fait.

—Il n'a pas l'air heureux, en effet, remarqua Robert.

—Comment voudriez-vous qu'il le fût?... Enfin, si vous vous apercevez...—il hésita, cherchant ses mots—que ma présence chez lui pourrait lui porter secours... vous me comprenez?... Eh bien!... vous me préviendrez, n'est-ce pas?

—Oui, mon père, répondit gravement l'enfant.

A la même heure, Guy venait dire bonjour à sa mère, selon sa coutume. La marquise était encore au lit, elle fit sortir les femmes de chambre, et attira son fils vers elle.

—Vous allez partir avec Robert et votre oncle, murmura-t-elle avec douceur. Soyez très gentil pour lui, n'est-ce pas? Vous savez comme il est malheureux; j'ai tant de peine de ne pas pouvoir diminuer son chagrin. Ne soyez pas timide; vous

l'aimez bien, montrez-le lui. Et si vous vous apercevez qu'il souffre trop, vous m'avertirez, n'est-ce pas, mon chéri?

Elle l'embrassa. Guy, qui n'avait pas la froideur stoïque de son aîné, se sauva aussi vite qu'il lui fût possible.

Dans la salle d'études, il se heurta à Robert qui rentrait exténué et poudreux.

—Tu ne sais pas!! commencèrent-ils en même temps. Nous partons demain avec mon oncle!

Ils se mirent à rire.

—Tiens, tu le sais?

—Oui, maman vient de me le dire.

—Moi, c'est papa.

Ils se regardèrent.

—C'est extraordinaire, hein? après ce qui s'est passé hier.

Un silence.

—Maman m'a dit... d'être très gentil pour lui, dit Guy un peu gêné.

—Papa m'a conseillé à peu près la même chose, continua Robert.

—Papa? Eh bien! il faut que ce soit sérieux.

—Oui, dit Robert pensif, je crois que c'est sérieux.

VIII

A peine Louis Bermont et Robert de Fontenès eurent-ils été mis en présence, une sympathie si vive s'établit entre eux, que Bermont oubliant la différence d'âge, se montra tout à fait camarade avec le neveu de son ami, et l'éleva à la dignité de confident.

Louis Bermont était fiancé. Il considérait comme un miracle de la Fête-Dieu que Mlle des Aulniers ait bien voulu consentir à aimer un garçon comme lui, «qui valait si peu de chose et avait si peu de chic», ainsi qu'il le disait dans son humilité vraiment touchante.

De son côté, Nicolette ne comprenait pas comment Louis avait pu la choisir au milieu de tant d'autres femmes plus brillantes, plus élégantes et mieux dotées qu'elle. Ils avaient tous les deux, agenouillés l'un près de l'autre, prié ardemment, au moment où, majestueux sous sa chape d'or, M. le chanoine Varnier, du seuil du Jardin du roi, bénissait les pêcheurs et la rivière; lui, l'aviateur risque-tout qui avait conservé la foi de son enfance; elle, la jolie Nicolette qui tremblait pour ce bien-aimé toujours en plein ciel parmi le vent et la tempête.

Leur prière avait sans doute plu au bon Dieu, car le lendemain, dans le Jardin du roi, sur le banc de marbre où Angélique-Sophie de Vallerande et le beau colonel Marvelle, aide de camp du roi Murat, avaient, plus d'un siècle avant, échan-

gé leurs serments, Nicolette des Aulniers et Louis Bermont s'étaient engagés.

Par délicatesse, l'excellent garçon ne voulait pas parler de son grand bonheur à Bertrand de Fontenès, Robert, au contraire, écoutait de toutes ses oreilles ce joli roman qui le ravissait et l'attendrissait aussi un peu, lui qui ne s'attendrissait jamais.

Louis était dans la joie de son âme; il laissa Guy aux bons soins de son oncle, et entraîna aussitôt Robert chez les des Aulniers, pour le plus vif plaisir du jeune Francis qui, privé de distractions à Auberive, fut ravi de voir arriver ce grand garçon élégant, solide, bon compagnon, avec lequel il fut bientôt inséparable.

Robert et Guy passèrent chacun de leur côté. L'aîné profita sans scrupules de ce que son oncle, oubliant soigneusement les instructions formelles qu'il avait reçues du marquis, n'exerçait sur lui aucune espèce de surveillance.

Il ferma ses livres et ses cahiers, et passa ses journées à courir avec ses amis.

Il faisait des armes avec Bermont, et donnait des leçons d'équitation à Francis enchanté. A vrai dire, le jeune garçon, déjà excellent cavalier, était non moins ravi de jouer le rôle d'instructeur. Bertrand s'amusait beaucoup de le voir faire et de l'entendre crier, exactement avec les intonations du marquis de Fontenès: «Résistez donc ! vous êtes en l'air !»

Par exemple, le jour où son neveu, voulant faire admirer ses talents à Bermont et Francis terrifiés, imagina de forcer son cheval à grimper l'escalier du premier étage, et de se promener ainsi sur la galerie couverte qui desservait les appartements, Bertrand oublia son indolence habituelle pour tancer l'imprudent de telle sorte que Robert ne recommença plus ses prouesses équestres.

Depuis ce jour-là, Anthelmine considéra comme une sorte de démon ce comte Robert, toujours courant et galopant, lancé comme un fou sur des bêtes à moitié sauvages; pour un rien, elle se fût signée à sa vue. Par contre, cet exploit fit grand bruit dans la ville, les gendarmes en parlèrent entre eux avec admiration.

Guy, beaucoup plus calme, moins robuste aussi, employait sa liberté d'une façon tout autre, mais non moins charmante pour lui. Il dévorait toute la bibliothèque et dessinait lorsqu'il ne lisait pas.

Dans le fond de son cœur, Bertrand le préférait de beaucoup à Robert, peut-être parce que Guy ressemblait à sa mère, cette exquise Marie si parfaitement bonne, peut-être aussi parce qu'il était son filleul. Puis leurs goûts étaient plus semblables, Guy était mieux doué que son aîné pour les arts. Il aimait passionnément la musique, comme

son oncle, et tous deux oubliaient l'heure, en compagnie de Bach, de Beethoven et de Schumann, cet exercice ayant, du reste, une influence désastreuse sur les nerfs du jeune homme.

Bertrand reconnaissait les qualités de Robert; il le savait très droit, courageux, loyal; il était fier de le voir si bien réussi, de penser que la famille aurait un chef digne des précédents; mais il le croyait assez indifférent, pas égoïste, non, mais incapable d'affection bien vive.

Là, il se trompait du tout au tout. Robert, à cet instant même, parce qu'il venait de goûter chez son ami et de voir la charmante Nicolette et Louis Bermont si heureux l'un près de l'autre, pensait à son oncle avec désolation.

«Pourvu, se disait le jeune garçon, qu'oncle Bertrand ne les voie pas ensemble! C'est qu'elle est très jolie, cette petite Nicolette très jolie! et si gentille. Il est heureux, ce Bermont! Pauvre oncle Bertrand! il doit me croire très insensible, pourtant, je l'aime bien et je ferais n'importe quoi pour lui! Mais aller le lui dire, c'est le diable!»

Robert n'était pas un sentimental et s'égarait rarement dans des rêveries de ce genre. Il était de ceux qui agissent ferme et pensent droit. La nature impressionnable et tendre de Bertrand le déconcertait, autant qu'elle avait déconcerté son père. Bertrand était Vallerande et créole par sa mère, Robert était un véritable Fontenès, dur à lui-même comme aux autres. Cependant, la vue du bonheur de Bermont, la vue de Nicolette, souriante et accueillante, semblable dans ses jupes de mouseline, le faisait réfléchir à une foule de choses auxquelles, jusqu'à ce jour, il n'avait jamais accordé beaucoup de pensées. Seulement, il avait beau considérer son jeune oncle plutôt comme un grand frère, qui n'aurait pas exigé beaucoup de respect, se souvenir du temps où ils n'étaient que deux écoliers—Bertrand tenu, selon la coutume de sa famille, sous la dépendance de son précepteur jusqu'à dix-sept ans, n'avait pas encore quitté la salle d'études quand son neveu y était entré à son tour—malgré l'espèce de camaraderie qui existait de ce fait entre eux, il y avait un sujet que Robert n'osait aborder avec lui.

Les deux jeunes neveux du comte de Fontenès-Vallerande occupaient beaucoup la ville. Le premier dimanche où on les vit à la messe, bien des yeux féminins se tinrent obstinément braqués sur eux.

La haute silhouette fière de Robert attira particulièrement l'attention.

Lorsqu'il sortit, à la fin de l'office, effleurant d'un regard froidement distant, le groupe fulgurant que formaient les robes orange, vert, jade et rose, corail des neuf demoiselles Broc—elles s'ha-

billaient semblablement par trois, pour éviter de ressembler à un pensionnat en promenade, la cadette, Renée, ressentit un choc; s'appeler Mme de Fontenès serait charmant. Elle balança un instant: comtesse Bertrand? comtesse Robert? lequel était le plus harmonieux?

Robert passa tout près d'elle. Elle vit son visage régulier, un peu froid, l'éclat des brillants yeux noirs. Son choix faillit être fixé.

Mais Bertrand parut aussi. Ah! ses prunelles de velours, si tendres, si tristes!... décidément, c'était celui-là. D'ailleurs, l'autre devait être trop jeune. Quel âge pouvait-il avoir?

Elle ne put se tenir de signaler à une amie ces trois jeunes gens en costumes blancs, qui étaient devant elles à l'église.

L'amie admira l'élégance des trois jeunes gens susdits, et demanda aussitôt:

—Comment s'appellent-ils?

—Le grand brun: Robert. L'autre, je ne sais pas.

Robert entendit fort bien qu'on s'occupait de lui; comme il avait compris qu'on l'admirait, et, mon Dieu!... mon Dieu!... dire qu'il était au-dessus de ça, non! Il n'aurait probablement pas eu un regard pour Mlles Bourton et Mlles Broc, s'il les avait croisées au sortir d'une église avignonnaise, mais à Auberive-le-Châtel, elles lui paraissaient intéressantes. Il était naturellement d'humeur sociable, et regrettait bien que son oncle ne se décidât pas à faire des visites à d'autres personnes qu'à Mlle Bermont. Mlle Bermont était excellente, c'est entendu, mais enfin elle était vieille!

Pendant que les Broc s'installaient à grand fracas dans leur limousine toute neuve, Robert chercha, à travers les groupes qui stationnaient sous le porche, son ami Francis qu'il ne voyait pas; qu'avait-il bien pu devenir ce Francis? où avait-il bien pu passer?

Comme il fallait peu de chose aux Auberivois pour qu'ils fussent intrigués, on regarda encore plus Robert, en chuchotant sur son passage. Il entendit des bouts de phrases:

—Quel est ce jeune homme? Le neveu de M. de Fontenès? Ah! il est très bien.

—Moi, j'aime mieux l'autre, le blond. Il a l'air Anglais.

—Pas moi.

Robert sourit. Décidément, Auberive était une délicieuse petite ville, dont les habitants avaient un très bon esprit.

—Robert! appela au même instant la voix de Louis Bermont. Ecoutez donc, mon vieux!

—Où est Francis? interrogea aussitôt l'interpellé.

—Francis!—la figure de Bermont s'allongea—il est parti ce matin pour Lyon avec sa sœur.

—Ah! fit Robert en le regardant avec sympathie.

—Dites donc, reprit l'aviateur, avez-vous un projet pour cet après-midi?

—Ma foi! non, dit le jeune Fontenès rageusement. Je comptais aller faire un tour en auto avec Francis; je ne sais pas ce qu'a oncle Bertrand, il est comme un crin! Il m'a secoué parce que je lui insinuais qu'on pourrait bien recevoir quelques personnes pour jouer au tennis. Mlle Bermont n'aurait pas refusé de faire la maîtresse de maison, n'est-ce pas? Eh bien! il a été aimable! Quand il prend son air raide, il n'y a pas à l'approcher. Vous pensez si je m'amuse. Si vous vous ennuyez aussi, voulez-vous sortir avec moi?

—J'ai mieux que cela à vous offrir, mon cher! Un thé musical chez des gens fort accueillants, qui meurent d'envie de connaître Bertrand et vous. Je vous présente, hein?

—Moi, si vous voulez; mais, oncle Bertrand, c'est inutile, il ne voudra pas y aller... au moins aujourd'hui! Ils sont jeunes, vos gens aimables?

—Oh! pas très frais! mais bien gentils quand même. Allons, venez, mon petit, je vais vous "introduire" à Mme Dubois-Frangueil qui a été une beauté, et regrette bien de ne plus l'être, et à M. Dubois-Frangueil qui ressemble à un joli petit bonhomme en sucre filé. Vous verrez comme ils sont gracieux!

IX

M. et Mme Dubois-Frangueil chez qui, toutes les semaines, il y avait un peu de musique, étaient un ménage d'originaux. Comptant cent trente ans au moins à eux deux, ils faisaient songer à Philémon et Baucis. Mais Philémon, avant de venir finir paisiblement ses jours à Auberive-le-Châtel, avait mené une vie assez étrange et fort aventureuse.

Il avait débuté sagement par être le secrétaire particulier de son père, préfet d'un département du Massif Central. Ceci se passait sous la présidence du maréchal Mac-Mahon.

La beauté régulière et brune, la voix superbe de Mlle Clary, la maîtresse de piano de ses sœurs, l'impressionna au point, qu'entre deux sonates, ils se fiancèrent.

Lorsque M. le préfet apprit à quoi menait la musique, il entra dans une auguste colère, et les éclats de cette colère envoyèrent M. Luc Dubois-Frangueil dans un consulat lointain.

Mlle Clary continuait à enseigner le piano et à être irréprochable.

M. Luc Dubois-Frangueil l'était peut-être un peu moins, car il coûtait cher à M. le préfet. Fatigué des consulats et des pays sauvages, il revint en France; un oncle eut la bonne idée de mourir en lui laissant toute sa fortune. Par malheur, l'oncle n'ayant pas assez économisé, le neveu se vit très vite au bout de ses biens. Il épousa une riche veuve, la perdit, perdit aussi sa fortune—il perdait tout, ce pauvre Luc! Finalement, il lui échut un autre héritage, et épousa Mlle Clary qui l'attendait toujours fidèlement. Elle fut tout heureuse de reprendre le roman au point où l'auguste colère de M. le préfet l'avait tranché, et fit graver sur son alliance ces simples mots: *Tout arrive.*

Ils étaient tous deux, en effet, fort aimables et hospitaliers. Le bonheur de Mme Clary était de réunir des jeunes filles, de les distraire, de les amuser; quand elle pouvait les marier, elle était ravie. Les après-midi de musique des Dubois-Frangueil étaient une grande ressource pour la jeunesse auberivoise. Depuis que l'héritier du chanoine Marvelle était arrivé, Mme Dubois-Frangueil cherchait le moyen d'attirer une telle recrue dans son salon. Elle fut donc enchantée, lorsque Berimont lui présenta Robert.

Il était encore un peu jeune, mais par lui, elle espérait avoir son oncle, et—parce qu'elle était très bonne, et aurait souhaité faire le bonheur de ses amis—elle engagea discrètement Mlles Bourton à soigner leur toilette ce jour-là.

Le dimanche où Robert de Fontenès devait prendre contact avec la "société" auberivoise, c'était un thé musical en cérémonie. Le goûter était servi dans la salle à manger; sur la table fleurie, le service rouge semé d'étoiles d'or, reste des splendeurs préfectorales, entourait des assiettes d'éclairs au café et de bonbons au chocolat. Au centre, trônait une "Pentecôte", espèce de meringue mousseuse et trompeuse, que Louis Berimont qualifiait de "gâteau de haute considération".

Toute cette considération était en l'honneur d'une jeune veuve rencontrée, l'été précédent, sur une plage, par les Dubois-Frangueil, et qui récemment installée dans sa famille, au château de Saint-Donat, venait, pour la première fois, de sortir de sa retraite en rendant visite au vieux ménage.

En pénétrant dans le salon, Jeanne et Simone Bourton fixèrent un oeil inquisiteur sur cette jeune femme dont elles avaient tant entendu parler; aussitôt, la maîtresse de maison se précipita:

—Voici justement, chère madame, mes petites amies que j'aime beaucoup—elle présenta— Mlle Jeanne Bourton, Mlle Simone, Mme du Chol.

Mme du Chol sourit gracieusement, et dit qu'elle se promettait un grand plaisir d'entendre

ces demoiselles. Ces demoiselles la trouvèrent beaucoup trop jolie.

Elle était en effet très jolie, mais ce qui frappait avant tout, était son extrême distinction. L'ovale délicat de son visage était d'un blanc nacré qu'éclairaient des yeux immenses, intelligents, spirituels, d'un bleu profond et limpide à la fois. Elle avait une toute petite bouche, des cils et des sourcils foncés, alors que les cheveux moussants sous un grand chapeau de tulle noir criblé de jais, étaient de ce blond argent si rare chez les Françaises.

Sa robe de foulard blanc à ramages noirs légers sortait évidemment des mains d'un des plus grands couturiers de Paris. Tout en elle était d'une élégance extrême, raffinée, depuis les petits souliers de daim, les bas de soie blanche à broderie noire, les gants, le sac en mailles d'or, le rang de perles qu'elle portait au cou, et les malines des dessous aperçus dans l'échancrure du sorsage.

Chacun en la voyant pensait: "Mon Dieu! qu'elle est distinguée! et qu'elle doit être charmante!" Lorsqu'elle causait, sur une simple réflexion prononcée de cette voix au timbre délicieusement clair, aux intonations patriciennes qui étaient un charme irrésistible, on ajoutait: "Et qu'elle est intelligente, comme il doit faire bon de vivre dans son intimité."

Elle était très réservée, et cependant elle attirait. Le rappel du deuil encore récent qu'indiquait la couleur de ses vêtements, faisait dire: "Pauvre petite, si jeune! enfin, elle se remariera!"

Mme Dubois-Frangueil, jubilante, prononça encore devant deux autres dames, évidemment la mère et la fille: Mlles Bourton, Mme et Mlle d'Auzun.

Comment la délicieuse Mme du Chol pouvait-elle bien avoir une tante comme Mme d'Auzun, et une cousine comme Jeanne d'Auzun? C'est un de ces mystères qui déroutent les chercheurs!

Mme d'Auzun était froide, raide, toute sa personne était anguleuse. Son visage avait une expression à la fois méfiante, attristée et agressive.

Sa fille n'offrait aucune particularité; c'était l'insignifiance même.

Le reste des invités arriva en masse, puis Mlle Berimont survint, toujours effacée, toujours prête à se fourrer dans un petit coin. A sa suite, marchait son neveu Raoul, le magnifique, l'admirable Raoul qui avait une si bonne tête pour les affaires, et serait millionnaire avant peu de temps; tandis que ce fou de Louis mourrait sur la paille, à moins qu'il ne se tuât.

Raoul qui désirait beaucoup, en effet, devenir archi-millionnaire, était venu voir s'il ne trouve-

rait rien dans la bourse de sa tantte. Il voulait tenter un coup superbe et avait besoin de fonds; Mlle Albine, croyant cette visite due à des motifs purement amicaux, était toute attendrie.

L'arrivée de Raoul fit une certaine impression. Il venait rarement à Auberive, les musiciennes furent flattées de sa présence.

Il y eut un peu de brouhaha dans le salon, puis, selon le rite, on accorda les instruments, et un des plus ravissants quatuors de Haydn s'éleva dans le silence.

Quoique les exécutants ne fussent que des amateurs, l'ensemble était fort bien. Mme d'Auzun, qui n'aimait pas la musique, admira sa fille pendant toute la première partie, cela l'occupa fort agréablement, et sa fille se divertit à regarder le chapeau de sa cousine en pensant qu'elle tâcherait de s'en faire donner un pareil.

L'andanté débuta en mineur. La phrase que l'alto chantait était comme ces histoires très tristes qu'on se raconte doucement dans le crépuscule, les yeux fixés sur la flamme mourante du foyer.

Mme du Chol écoutait, immobile, les paupières baissées, ses cils très longs battant sur les joues. On eût dit que les instruments disaient et pleuraient sa propre histoire.

Puis, dans un enchaînement savant, le thème délicieux reprit, cette fois en majeur, comme si, les larmes séchées, on racontait l'histoire d'autrefois pour jouir davantage du bonheur présent.

Le quatuor finit au milieu des applaudissements. Mme d'Auzun, qui aurait été bien en peine de dire ce qu'on venait de jouer, accabla littéralement d'éloges M. Dubois-Frangueil, à tel point qu'il ne savait plus où se mettre. Elle fit signe à sa fille de dire aussi quelque chose d'aimable; Mlle Jeanne d'Auzun rougit, et articula: «Ah! oui, c'est très joli», et se tut, convaincue qu'on n'oublierait jamais sa bonne grâce.

D'un mouvement de spontanéité charmante, la jeune veuve se leva, tendant ses deux mains à M. Dubois-Frangueil: «Merci, dit-elle, pour tout le plaisir que vous m'avez fait!» Le geste était joli, Simone Bourton se promit bien de le répéter à la première occasion.

Mme du Chol était encore debout, sa robe claire et ses cheveux lumineux se détachant contre la verdure sombre d'un araucaria, lorsque la porte s'ouvrit tout près d'elle, et, derrière Louis Bermont, Robert de Fontenès entra. En le voyant, Mme du Chol devint toute pâle, elle recula dans les branches de l'arbuste comme si elle avait désiré se cacher.

Robert resta d'abord cloué au sol, mais, très vite, il se ressaisit, et passant devant la jeune femme, s'inclina sans la regarder.

Louis Bermont vit bien qu'il y avait quelque chose d'insolite, mais ce n'était ni le lieu, ni le moment de demander une explication.

Déjà, Mme Dubois-Frangueil, rayonnante d'avoir une si brillante réunion, s'emparait des nouveaux venus et les nommaient les uns aux autres.

—Chère madame, permettez que je vous présente M. Louis Bermont, un de nos plus célèbres aviateurs...

—Oh! madame! essaya d'interrompre Louis, confus.

—Si! si! C'est un héros comme votre pauvre mari, hélas! Mais il a eu plus de bonheur.

Ce souvenir accordé à M. du Chol, elle continua:

—Et son ami, le comte Robert de Fontenès; madame du Chol.

L'aviateur se coupa en deux. Robert articula, d'un accent net et glacé:

—Je vous présente mes hommages, madame.

—M. du Chol a été un héros de la guerre! expliqua confidentiellement Mme Dubois-Frangueil. Un véritable héros!

—Oui, dit Robert, il s'était très bien conduit.

Mme du Chol lui jeta un regard effaré. Mme Dubois-Frangueil étonnée, reprit:

—Je ne savais pas que vous vous connaissiez. Mais c'est charmant! Voyez comme le monde est petit! Je vous laisse en pays de connaissance, chère madame. Monsieur de Fontenès, prenez donc cette banquette, vous serez bien là, Mlle Renée Broc va chanter.

Elle s'éloigna pour accueillir deux invités retardataires.

—Voudriez-vous, commença Mme du Chol d'un accent un peu tremblant, répondre à une question?

Robert accentua sa correction froide pour répondre qu'il était à sa disposition.

—Dites-moi... votre oncle sait-il... que je suis ici?

—Non, fit Robert, je ne le savais pas moi-même.

Ils parlaient sans presque remuer les lèvres, comme les courtisans devant le roi. Personne ne faisait plus attention à eux. Au piano, l'accompagnatrice préludait.

—Robert!

Au son de cette voix douce, il tressaillit.

—Ne dites rien, n'est-ce pas? ici, je suis veuve.

—Mais parfaitement, madame, je sais; votre mari s'est très bravement conduit pendant la

guerre, et puis, vous l'avez perdu. C'est très triste, surtout quand on a été un héros... et qu'on n'est pas pleuré! acheva-t-il entre ses dents.

Pendant que, debout devant le piano, Renée Broc lançait ses plus belles notes, Louis pensait à la drôle de tête que faisait son petit ami en saluant Mme du Chol. Et maintenant il avait tout à fait l'air de lui faire sa cour. Un gamin de seize ans, voyez-vous ça!

A ce moment, la musique cessa sur une note qui résonna avec une force extraordinaire. On rendit la politesse à l'artiste en l'applaudissant avec une véritable fureur, il ne fallait pas se laisser distancer.

Comme Louis Bermont se disposait, sans grand enthousiasme du reste, à féliciter la jeune fille, une main lui toucha le bras. En se retournant il vit Robert devant lui, mais un Robert tel qu'il ne le connaissait pas; tout pâle, les yeux extraordinairement brillants, en un mot, une tête de désastre.

—Bermont, vous seriez bien gentil de venir une minute au jardin avec moi.

Puis aussitôt:

—Vous savez, mon vieux, je suis ennuyé! C'est la tuile!

—Quoi? mais qu'avez-vous? interrogea l'aviateur vaguement inquiet.

—J'ai... que je viens d'être présenté à ma tante Claude!

—Votre tante Claude? répéta Bermont ahuri. Mme du Chol est la femme de Bertrand?

—Ah! vous saviez qu'il est marié?

—Et divorcé; oui, il me l'a dit. Pauvre garçon! fit le brave Louis consterné. C'est qu'elle est ravissante.

—Ah! vous pouvez le plaindre, allez! dit Robert très sombre. Si vous saviez comme il est malheureux. Je n'étais qu'un mioche quand ils sont venus à Fontenès, au retour de leur voyage de noces, et ce qu'il était heureux à ce moment-là.

—Mais s'il était heureux, pourquoi a-t-il demandé le divorce? Jamais je n'aurais cru ça de lui.

—Je ne sais pas très bien, avoua Robert. J'étais trop petit, on ne parlait pas devant moi. Mon père a été furieux contre lui, mais maman disait qu'il y avait beaucoup de la faute de ma tante. Elle n'aurait pas dû partir. Oui, au bout d'un an à peine, elle est rentrée dans sa famille, je ne sais pas pourquoi.

A travers la porte-fenêtre, Bermont regarda furtivement le petit profil délicat, la silhouette gracieuse de la jeune femme.

—Elle ressemble,... dit-il machinalement...

—Elle ressemble au portrait de Clouet, dit Robert. La dame en bleu.

—C'est ça. J'étais sûr aussi d'avoir vu, cette figure quelque part. Il était autrefois dans le salon du chanoine Marvelle, ce portrait.

—Oui, mais mon oncle l'a fait enlever, à présent il est dans sa chambre. Vous allez me trouver idiot, c'est seulement lorsque je l'ai vu là que j'ai compris qu'il ne l'avait pas oubliée. Mais je n'ose jamais lui en parler. C'est un sujet qu'il ne faut pas aborder avec lui. C'est égal, s'il la rencontre dans la rue, ça va lui faire un effet! Pensez-vous qu'il faudrait le prévenir?

—Ma foi... je n'en sais rien... suivez votre inspiration du moment. A la vérité, ce n'est jamais la peine de se préparer à l'avance; la phrase apprise par cœur nous échappe toujours quand on en a besoin... Que faites-vous? Vous partez? Ah! mais non! mais non! Avec tous ces yeux qui vous surveillent et vous espionnent, c'est impossible. Si vous ne restez pas pour le thé on s'apercevra qu'il y a quelque chose de bizarre. Je vais vous lancer entre les griffes de ces demoiselles, pendant qu'elles se vous arracheront, Mme Dubois-Frangeuil ne pensera pas à vous faire asseoir auprès de votre tante.

—Tiens, Raoul! que fait-il ici?

Par manière d'explication, il ajouta:

—C'est mon frère. Nous ne nous ressemblons pas, hein? Il est très sérieux, Raoul. Il a une tête remarquable pour les affaires.

—Il est très bien, dit Robert poli.

—Non. Il est rasant!

Les deux Bermont échangèrent une poignée de main assez molle.

L'aîné expliqua que Mme Dubois-Frangeuil les faisait prévenir qu'elle allait chanter.

—Venez, Robert, dit Louis. Vous allez ouïr quelque chose de pas ordinaire. Une ex-cantatrice qui, ne pouvant plus guère filer un son se rattrape sur les nuances. Ce serait triste, si on pouvait s'empêcher de se rouler; moi, j'ai beaucoup de peine à ne pas faire de scandale.

Mme Dubois-Frangeuil s'accompagnait elle-même; elle fit d'abord quelques petites façons, à la mode de sa jeunesse, où il était de fort bon goût de se faire prier. A la grande surprise de son auditoire, elle renonça aux airs de bravoure qui lui avaient valu tant de succès, hélas! oubliés, et commença, avec une douceur, un sentiment exquis suppléant à la jeunesse envolée, cette vieille romance:

*Vous aviez mon coeur,
Moi, j'avais le vôtre.
Un coeur pour un coeur,
Bonheur pour bonheur!*

*Le vôtre est rendu,
.....Je n'en ai plus d'autre!
Le vôtre est rendu.
Le mien est perdu!*

Personne n'avait envie de rire. Aux premiers mots, une lueur désespérée avait passé dans les yeux bleus de la jolie Mme du Chol.

Robert n'osa pas regarder Louis Bermont; celui-ci mordant sa moustache, s'efforçait de se rappeler que Nicolette rentrerait ce soir, oui, ce soir! et qu'il trouverait bien le moyen d'aller chez elle.

Avec une science parfaite, une sincérité émouvante, la vieille femme, qui avait été une fiancée délaissée, continua:

*Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde..*

—Nicolette va revenir, se disait Louis Bermont, elle va revenir... Oh! mais, a-t-on idée de chanter des machins à *cafard* comme celui-là!

Lorsque la chanteuse eut fini sa romance, Claude du Chol avait l'air bouleversé.

—Pauvre jeune femme! pensaient les vieux messieurs. Pauvre enfant! se disaient les mères. Ah! que c'est triste, à son âge, avoir tout perdu...

Assemblées dans un coin du salon, les jeunes fille chuchotaient:

—Il paraît qu'il était très bien, M. du Chol.

—C'était un officier?—Ah! je ne sais pas. C'est probable.—Oui, oui, il était dans le même régiment que le comte de Fontenès. Le comte Robert est resté prêt d'elle tout à l'heure, c'est parce que son oncle était très lié avec M. du Chol.—Elle est triste.—Oh! elle se remariera, voyez, elle a déjà une robe blanche.—Bien sûr! en été! et puis, ça a un chic, ce foulard blanc.—Ma chère, avez-vous remarqué ses perles et son sac? J'aimerais bien avoir un sac comme cela. C'est étonnant, elle ne porte pas d'alliance!—C'est peut-être parce qu'elle est veuve? remarqua naïvement la plus jeune de la bande.

Les autres commençaient à se moquer d'elle, lorsque le séillant maître de maison vint, avec force sourires et compliments, les prier de vouloir bien servir le goûter. Toute la bande papillonna bientôt autour des deux Bermont et de Robert de Fontenès que, suivant la prédiction de l'aviateur, les jeunes Auberivoises s'arrachèrent.

Raoul Bermont fut promptement accaparé par la mère de Jeanne, très désireuse de le questionner sur ses placements. Elle aimait passionnément l'argent, elle aussi, et en avait fort peu. Mais avec une habileté extraordinaire, parvenait à faire croire que sa fille aurait une belle dot.

Raoul avait d'abord songé que Mme du Chol, qui paraissait fort riche, ne serait peut-être pas opposée à un second mariage; il jugea que sa cousine, pour être moins jolie, ferait tout aussi bien son bonheur. Il renseigna abondamment Mme d'Auzun sur les valeurs les plus diverses. Ils ne parlèrent que de parts et d'actions, de livres et de fonds d'Etat. Tous deux passèrent un excellent après-midi.

Mme du Chol, par contre, semblait soucieuse; elle entraîna sa tante et sa cousine avant la seconde partie du concert, et Jeanne Bourton, très observatrice, remarqua, à sa grande surprise, qu'au départ la jeune veuve évitait de donner sa main à baiser au petit comte de Fontenès.

X

En rentrant, la première chose que fit Robert fut de courir à la recherche de son frère. Il avait, pour lui, une affection légèrement protectrice, un peu méprisante, de garçon actif, fort et hardi, à l'endroit d'un cadet moins audacieux et plus frêle. Cependant, tout en le bousculant, il avait de la considération pour son jugement, et ne faisait rien sans lui parler de ses projets.

Guy, qui était étonnamment bien doué pour le dessin, portaitrait tous les gens consentant à poser devant lui. Il avait conquis le cœur revêché d'Anthelmine en reproduisant sa longue et maigre personne, en robe du dimanche et bandeaux bien lissés, sous l'arceau du puits. Tout le personnel avait été si émerveillé que Guy s'était senti fier de son œuvre. Chaque fois que la vieille fille admirait son image, soigneusement enfermée dans le tiroir de sa commode, entre deux piles de mouchoirs, elle sentait une recrudescence de vénération pour M. Guy, qu'elle jugeait à cent coudées au-dessus de M. Robert, dont la maréchassée parlait avec admiration.

Lorsque Robert arriva, Guy était justement occupé à reproduire les traits de Nicolas, raide et bien ciré, l'air hagard à force d'être propre, tenant en main un rosier dans un pot.

Nicolas était un horticulteur émérite, il venait de créer une rose dont il était très fier. Il avait tenu à poser avec sa fleur, et expliquait tout justement au jeune artiste:

—Monsieur Guy pense bien que je n'aurais pas laissé enfoncer le jardin de M. le comte par Hilarion de chez Mme Broc. Un jardinier de quatre sous, cet Hilarion! pour une méchante prune qu'il a améliorée, il a ameuté la ville! Une prune! je demande un peu à monsieur Guy si ça vaut la peine d'en parler!

—Pourquoi pas, si elle est bonne? dit Guy amusé.

—Bonne! bonne! grommela Nicolas. Pas si bonne que ça, seulement il l'a baptisée, ça le flatte. Après tout, conclut-il avec un mépris absolu, il n'y a pas de quoi tant s'en vanter! elle ne s'appelle jamais que Broc, cette prune!

Guy et Robert, qui arrivait, faillirent éclater de rire devant le dédain de l'honnête Nicolas, pour cette prune roturière.

Nicolas s'interrompit pour reprendre en main son rosier qui glissait, et saluer Robert.

—Ça marche, ton dessin? demanda celui-ci d'un air d'ennui désœuvré.

—M. Guy a bien de la bonté, remarqua le modèle en desserrant la bouche le moins qu'il pût; il a bien voulu faire aussi ma rose.

—Elle est superbe, votre rose, dit gentiment Robert.

—Monsieur le comte est bien aimable. Mais, sans me vanter, je peux dire que c'est une création. J'attends, pour la baptiser, que monsieur soit marié; je l'appellerai: *Mme la comtesse Bertrand de Fontenès-Vallerande*. C'est un nom! Hilarion pourra toujours essayer d'en faire accroire. Une prune: *Mme Broc*! Ça ne tient pas debout!

Il songea à la fierté qu'il éprouverait lorsqu'une belle jeune femme cueillerait des roses dans le Jardin du roi, et à l'orgueil qu'aurait monsieur à voir le nom de sa femme dans des catalogues de fleurs. Voilà des choses qui flattent un mari!

Cette fois, les deux garçons n'eurent plus envie de rire. Guy répondit que c'était une idée excellente, mais qu'il fallait bien se garder d'en parler à son oncle; il aurait une meilleure surprise, si on baptisait la fleur au moment voulu.

Nicolas jugea M. Guy plein de finesse et de subtilité, il emporta son portrait achevé, avec un flot d'éloges et d'actions de grâces, et courut en faire envie à ses collègues.

—Quel imbécile! proféra Robert sans ménagements.

—Il ne sait pas, dit Guy toujours très bon, il a cru bien faire. Heureusement qu'il n'a pas lâché ça à oncle Bertrand.

Il hésita un instant, ouvrant et fermant sa boîte à couleurs, comme s'il avait quelque chose à dire et qu'il n'osât pas.

—Ecoute, Bob, fit-il en baissant le ton. Il se force pour être gai avec nous, mais, hier, je suis entré dans sa chambre, en croyant qu'il n'y était pas; je voulais voir le portrait, tu sais?... Il m'a dit de sortir tout de suite et je... je crois bien qu'il pleurait...

Robert le regarda avec l'étonnement le plus dédaigneux.

—Mon pauvre Guy! C'est par trop sot! Ne répète pas de choses pareilles, voyons! Pleurer? Un homme? Allons donc! C'est idiot, ce que tu dis là!

—Mais, je t'assure, balbutia le cadet déconfit. Maman me l'a dit avant de partir qu'il avait beaucoup de chagrin. Elle m'avait recommandé d'être très gentil pour lui... et je n'ose pas, parce que... j'ai peur que tu te moques de moi.

—Tu peux être sûr, dit brutalement Robert, que je me moquerai de toi si tu dis souvent des bêtises pareilles. Un homme a toujours du courage, tu entends. Je vais bien être obligé de lui dire que ma tante Claude est ici! et si tu te figures que ça m'amuse!

—Tante Claude! s'écria Guy. Oh! Bob, comme il va être malheureux. Il l'aimait tant, je suis sûr qu'il la regrette. Oh! pourquoi ont-ils fait ça?

—Je pense qu'à ce moment-là il y a eu quelque chose entre eux, mais, maintenant, il l'aime de nouveau. Tu vois comme c'est bête, le divorce! Si ça n'existait pas, ils auraient été bien forcés de rester ensemble, et ils seraient probablement très contents à cette heure. Oh! c'est idiot, tiens, idiot!

—Et puis, c'est mal, ajouta Guy gravement.

Il soupira, regretta que sa mère ne fût pas là pour se charger de la commission; lui n'oserait jamais, et Robert était si brusque, sûrement il ne saurait pas trouver les mots qu'il faudrait.

Ils étaient tous deux fort émus. Bertrand, en se mettant à table, leur trouva une drôle de tête, Guy mangeait du bout des dents, et Robert était morose. Il déclara détestable le thé de Ceylan de Mme Dubois-Frangueil, fit une charge à fond de train contre les Auberivoises, leurs prétentions et leurs toilettes. Bertrand, voyant qu'il était hérissé, demanda:

—Qu'est-ce qu'il y a? tu n'es pas dans ton aplomb, ce soir. C'est un effet de la musique?

—On a chanté des machines stupides, fit Robert avec rancune. Une espèce de vieille romance plaintive à vous donner le *cafard*!

Là-dessus il rougit et se mordit les lèvres, il lui semblait que son oncle allait entendre l'accent douloureux de Mme Dubois-Frangueil prononcer:

*Vous aviez mon coeur,
Moi j'avais le vôtre.*

Et surtout qu'il allait voir sa femme devant lui. Bertrand le regarda avec surprise:

—Je ne te croyais pas si émotif. T'aurait-on fait boire un philtre magique entre deux romances? ton père le prendrait mal! Avoue donc tout de suite qu'il y avait une sirène à ce thé-partie!

—S'il savait laquelle! pensa Robert.

Guy était sur des épines; il n'enviait pas le droit d'aînesse de son frère qui allait avoir, tout à l'heure, une fameuse corvée. Dès que Bertrand se leva de table, il déclara très vite qu'il avait mal à la tête et allait se coucher. Il éprouvait bien un peu de honte à laisser Robert tout seul dans sa délicate mission, mais, réellement, il ne se sentait pas le courage d'assister à l'entrevue; le souvenir de son oncle en face du portrait lui coupait presque la respiration. Il souhaita le bonsoir à Bertrand, et profita de ce que Robert ne le voyait pas pour l'embrasser.

Bertrand, surpris, pensa que son neveu avait une confiance à lui faire, et demanda très bas :

—Allons, qu'est-ce qu'il y a ?

—Rien, rien, répondit Guy très troublé, et il se sauva au plus vite.

Robert, pendant ce temps, cherchait son exorde, il avait l'idée vague qu'il faudrait lui "arranger" "ça", mais c'était si peu son habitude d'"arranger" les choses, qu'il ne savait comment s'y prendre.

Comme il délibérait, Me Cabril vint demander à parler au comte de Fontenès-Vallerande, et le jeune garçon en attendant la fin de la conférence, monta dans le petit salon transformé en cabinet de travail. La porte de communication était restée ouverte, Robert entra dans la chambre à coucher. Oui, le portrait ressemblait décidément à Claude. L'enfant sentit son cœur se serrer, il détourna la tête et se mit à examiner les plivres posés sur la table de chevet.

—*L'Imitation. Les sources de la croyance en Dieu?* Tiens, il lit cela, oncle Bertrand?

Il ouvrit le volume, lut les annotations tracées dans les marges. Ça a l'air très bien, ce bouquin.

Robert s'assit, et, voyant un signet, chercha la page désignée. Ce que lisait Bertrand de Fontenès était le chapitre consacré à la famille, Robert lut tout le passage marqué au crayon bleu.

"Voici deux êtres qui sont unis, ou qu'on a uni comme on unit parfois: sans préparations suffisantes, sans connaissance faite, sans étude de ce que pourra donner cette fusion intime de deux vies, cette conjonction d'âmes. L'union intervenue, les divergences se manifestent. Peu à peu, si ce n'est tout à coup, le voile de décence, de conventions mondaines, ou bien de sympathie ou de passion superficielle qui cachait ces deux cœurs l'un à l'autre se déchire: les voilà en hostilité, les voilà peut-être ennemis, alors que chacun d'eux ayant ses défauts, c'est possible, mais sans doute, aussi, ses vertus, aurait pu apporter dans un foyer plus sagement construit, de quoi plaire et se plaire, de quoi être heureux et rendre heureux.

"Tout le monde ne sait-il pas que, le divorce institué, on a constamment vu les conflits domestiques s'aiguiser, la facilité des ruptures devenir de plus en plus grande, et après avoir exigé tout un système de garanties pour accorder le divorce, n'a-t-on pas été amené à l'accorder, ouvertement ou non, à la simple demande des époux?"

—Comme c'est vrai! pensa Robert. Il lut encore:

"Or ces effets intérieurs produits par la caducité du lien auront leur contre-coup social dans une mesure qui se peut comprendre. Puisque c'est l'union des époux qui est le point de départ de la stabilité familiale, celle-ci de la stabilité sociale, comment une société n'aurait-elle pas l'intérêt le plus grave à préserver de fragilité ce pivot sur lequel tout s'appuie, autour duquel tout marche? Le couple indissoluble, c'est la pierre inusable, c'est le rubis qu'établit l'horloger sous la complication mobile des rouages. Plus ce point d'appui sera dur, plus les mouvements qu'il permet seront faciles, souples, réguliers, efficaces.

"Un mariage bien assis, c'est une valeur sociale incalculable. Les liens de parenté qu'il produit, qu'il entretient par sa cohésion même, portent leur influence au loin; ils s'étendent; ils créent une sorte de réseau qui fixe dans la paix et la sécurité, toute une portion de la famille nationale. Les liens de subordination sont plus forts, la hiérarchie mieux assise, l'obéissance mieux acceptée, puisque l'ensemble en vient de haut et que l'ordre régnant au foyer, on doit sentir partout son influence. L'exercice de l'autorité y gagnera d'autant sur tous les points du territoire où des influences semblables s'exercent.

"Les enfants à leur tour—et les enfants c'est le pays!—ne seront-ils pas favorisés par la stabilité conjugale? L'éducation de la couvée ne gagnera-t-elle rien à la solidité du nid dans les branches? L'éclosion n'en sera-t-elle pas plus heureuse, la nutrition plus abondante, la sécurité plus féconde, et, par ce fait, les résultats sociaux, supérieurs de beaucoup, le jour où les ressources accumulées au dedans répandront au dehors leur richesse?

"Enfin, les parents eux-mêmes, disions-nous, gagnent à la vie de famille une vieillesse retardée, une vie prolongée en douceur et en force les tristesses des déclin apaisées, les infirmités adoucies, une atmosphère de tendresse et de respect qui sera pour le grand âge ce qu'est, pour le corps alangui, le lit moelleux où il repose; ce qu'est, pour nos souffrances, le sourire d'un ami, et pour nos découragements, son cœur. Mais comment promettre ces biens et autoriser ces espérances, si la maison de famille est sans cesse menacée, si elle branle, et si la poutre noire du foyer dont

parlaient les vieux Grecs peut voir un jour des mains nouvelles racler ses fumées vénérables et contrister des yeux qui comptaient leurs années à sa couleur? De toute manière, l'intérêt humain est suspendu à la stabilité des mariages. Ce qui porte la société, c'est l'anneau rond et sans chaton, disant l'union sans inégalités ni fin.»

Ici, Robert sursauta, une ombre s'allongeait devant lui. Bertrand se pencha par-dessus son épaule, et sa main qui ne portait plus «l'anneau rond et sans chaton» lui prit le livre.

—As-tu bien compris ce que tu viens de lire? interrogea le jeune homme d'un accent qui bouleversa son neveu. Tu es encore très jeune, mais cependant, fais-toi à toi-même le serment que, quoi qu'il arrive, tu ne feras pas ce que j'ai fait. C'est la plus insigne folie que divorcer! C'est la pire loi, vois-tu, la pire de toutes celles qu'on a bien pu faire, celle qui permet à un homme de ne pas construire un foyer stable, à une femme d'abandonner son mari; qui détruit les familles, et, après les familles, le pays. Et j'en suis là, moi! moi! On te dira qu'on peut ne pas s'en servir, que les gens comme nous, nés comme nous, élevés chrétiennement ne peuvent pas être des divorcés, tu vois que si. Personne ne sait s'il résistera toujours à la tentation. L'indissolubilité du mariage est une barrière, le divorce ouvre les portes grandes et le jour où l'on est exaspéré, poussé à bout, on se dit: «Après tout, pourquoi pas! La séparation est bien permise, je ne me remarierai pas.» Et voilà où ça m'a mené! Si j'avais su que rien, absolument rien, hormis la mort, ne pouvait me rendre ma liberté, j'aurais sans doute essayé d'être plus patient, de m'y prendre autrement. Mais elle est partie, et une fois seul, la tentation a été trop forte. Elle m'abandonnait, j'ai voulu rendre mépris pour mépris; j'ai voulu me persuader que mes intentions étaient droites, et que je pourrais être heureux. Heureux! il faudrait que je haïsse bien un être humain pour lui souhaiter d'être à ma place!

Robert l'écoutait, consterné, il pensait: «Et maintenant, comment lui dire que sa femme est ici?»

—Et je ne parle pas seulement de mon bonheur perdu, continua Bertrand, pâle jusqu'aux lèvres, mais ma vie est finie. Que pourrais-je faire à présent? Vois-tu les catholiques électeurs de Fontenès-du-Castelas élisant un député divorcé! Ce serait bien, n'est-ce pas? Oui, je ne peux pas même essayer de servir mon pays dans ce sens; dans toutes les oeuvres dont je pourrais tenter de m'occuper, on acceptera mon argent, mais jamais ma personne. Il va donc falloir que j'use mon temps à errer d'un pays à l'autre, à prendre des notes

de voyages, et à écrire des impressions japonaises, suédoises ou norvégiennes. Perspective réconfortante en vérité, et tout à fait conforme à mes rêves! avoir désiré passionnément être un homme utile et finir comme ça à vingt-cinq ans, et par ma propre faute!

Robert, ne sachant comment lui témoigner sa pitié et sa sympathie lui broya chaleureusement la main, puis commença la voix étranglée:

—Je suis si désolé que vous soyez malheureux et puis... j'ai peur de vous faire encore plus de peine... mais je crois... il vaut mieux que vous le sachiez... chez les Dubois-Frangueil, j'ai vu—il hésita—ma tante Claude.

Bertrand devint livide. Robert effrayé crut qu'il allait s'évanouir, il s'élançait déjà pour l'empêcher de tomber. Le comte fit un effort surhumain et reprit d'un accent indifférent:

—Tu l'as revue? Très bien et puis?

—Elle m'a dit, balbutia son neveu, elle m'a demandé de ne pas parler de... de vous. Ici, on la croit veuve.

Ces simples mots: «Elle m'a demandé de ne pas parler de vous» tordirent le coeur du jeune homme. Il reprit cependant, presque railleur:

—Elle tient à ne pas braver les préjugés. C'est une preuve de goût, elle a toujours eu un grand respect pour les convenances.

«Il ne l'aime plus, pensa le simpliste garçon. Je m'étais trompé; quel dommage! si on avait pu les rapprocher.»

—Elle n'a pas changé? continua Bertrand. Toujours aussi jolie?

—Plus, avoua Robert, la gorge sèche.

—Plus, vraiment... reprit Bertrand avec cette force extraordinaire qui vous ferait faire n'importe quoi à certains moments. Mais comme tu es ému! Je ne te reconnais plus. C'était ça ta fameuse chanson? il fallait la dire tout de suite! Vois-tu, mon cher garçon, c'est une histoire très banale à notre époque que la mienne. On est heureux d'abord, puis malheureux, chacun passe de son côté; c'est simple, simple!

—Mais quand ça arrive, on a le coeur brisé, songea tristement son neveu.

—Je ne sais pourquoi je te raconte toutes ces vieilles choses. Va donc rejoindre Guy.

—J'aimerais mieux rester avec vous, dit timidement Robert.

Alors Bertrand fit un mouvement qui mit, dans la pleine lumière, son visage et ses yeux désespérés.

—Mais laisse-moi donc, mon petit, implora sa voix brisée et haletante, laisse-moi seul! Tu ne vois donc pas que je suis à bout!

Il s'abattit sur la chaise longue, et Robert, ne sachant ni que dire ni que faire, s'enfuit épouvané.

DEUXIEME PARTIE

I

Claude du Chol avait perdu ses parents toute petite fille. Et toute sa jeunesse s'était écoulée très monotone, calme et ordonnée, dans la vieille maison lorraine de sa grand'mère, en compagnie de sa cousine, Jeanne d'Auzun, qui n'offrait pas de grandes ressources, de sa tante, dont la tournure d'esprit janséniste, faite de petites pratiques et de sentences toutes faites, faciles à appliquer aux autres, pesaient sur l'enfant isolée. Les meilleurs moments de la petite fille étaient lorsque son parrain et oncle, l'amiral du Chol, revenait d'une croisière lointaine l'officier sans enfant adorait la fille de son frère, et la gâtait tant qu'il pouvait, à la fureur de Mme d'Auzun qui ne souffrait pas que la faveur, même la plus insignifiante, s'égare hors de sa fille.

Cet oncle qui arrivait de si loin, rapportant comme un parfum d'Extrême-Orient dans les plis de ses vêtements, émerveillait l'enfant rêveuse ; elle aurait passé des heures, assise à côté de lui, sagement sur son petit tabouret, à l'entendre parler des merveilleux paysages qu'il avait vus, des gens qu'il avait rencontrés. C'était comme une lumineuse vision d'Orient dans ce vieil hôtel lorrain, perdu au fond d'une rue tranquille.

La vieille grand'mère aimait aussi cette petite Claude si sérieuse, si réfléchie, dont toutes ses amies vantaient l'intelligence hors ligne, et la grâce patricienne. Elle l'aimait pour cela, et aussi parce qu'elle lui rappelait sa beauté envolée, l'image de la jeune femme ravissante qui avait jadis fait sensation aux Tuileries, lorsque, toute jeune mariée, elle avait eu l'honneur insigne de figurer dans le quadrille impérial, comme une des plus belles femmes de la cour. Elle avait été une autre Claude aux cheveux dorés, aux yeux blonds profonds, à l'esprit cultivé et délicat, que les hommes de son temps, les plus haut placés par le talent et la naissance, célébraient entre toutes. Son plus cher désir était que sa petite-fille fût aussi admirée et heureuse qu'elle-même l'avait été, et elle s'appliquait à la modeler à son image.

D'autre part, Mme d'Auzun jugeant que la part de sa nièce était trop belle, s'efforçait de la pénétrer de toutes les vertus, ce qui eût été fort bien si elle ne les avait présentées sous l'aspect le plus rébarbatif.

A entendre Mme d'Auzun, rien ne valait la peine de rien ; après cela, volontiers elle répétait qu'il faut faire sa vie sur cette base, sans songer combien ce point d'appui négatif était décourageant pour le constructeur. Elle se proclamait intransigeante en tout : « Il ne faut jamais faire de concessions, disait-elle ; tenir ferme, tout est là. » Oui, mais quand on tient ferme une absurdité on arrive à la catastrophe.

La vie conjugale de Mme d'Auzun, dirigée dans ce sens, avec une fermeté de poignet sans égale, et une connaissance du cœur humain approfondie s'était brusquement terminée par le départ précipité de M. d'Auzun.

M. d'Auzun était un homme comme tous les hommes ; il avait même un fond excellent et n'aurait pas fait de mal à une mouche. C'est à quoi Mme d'Auzun devait de respirer encore, et de continuer à embaumer sa famille de l'odeur de ses vertus, car un homme un peu plus irritable l'eût certainement étouffée entre deux matelas. On refusait toute satisfaction à ses goûts les plus innocents, sous prétexte qu'il fallait tenir ferme. Il était condamné à manger régulièrement les mets qu'il aimait le moins, toujours par le même principe. Et souvent ces mets, Mme d'Auzun elle-même les abhorrait.

M. d'Auzun, un jour qu'il se promenait avec sa femme, dit tout à coup :

— Tiens ! j'ai oublié mon mouchoir.

Il rentra le chercher, et partit incontinent pour Jérusalem, après avoir expédié à sa femme cette carte P. P. C. : « Ma chère amie, dans un ménage, il y en a toujours un qui ne s'amuse pas ; j'aime beaucoup mieux que ce soit vous que moi. Mes hommages respectueux à votre chère mère. »

Mme d'Auzun soupirait quand on lui en parlait ; sa fille paraissait ignorer totalement qu'elle avait eu un père, et ne cherchait pas à savoir comment et pourquoi elle n'en avait plus.

Il ne faut pas croire que Mme d'Auzun ait éprouvé un chagrin, même modéré, de la fuite de son mari. Non, elle était plutôt contente, d'abord cela lui permettait de s'ordonner tout à son aise chez sa mère ; ensuite, avec sa conception bizarre de la vie, elle s'imaginait qu'un pareil malheur la préserverait de toutes les autres peines, tout en ne la rendant pas malheureuse du tout. Puis, elle avait dans la ville une espèce d'auréole de sainte femme martyre. On disait : « Eh ! oui, cette pauvre Blanche ! C'est bien triste !... elle a eu un courage admirable, ma chère ! C'est une femme forte, une véritable femme forte ! » C'est toujours flatteur de s'entendre comparer à un modèle dont il est dit : *La force et la sagesse parlent par sa bouche.* Mme

d'Auzun parlait avec force, évidemment, cependant les personnes ne connaissant pas tout son mérite et l'étendue de son malheur jugeaient, dans l'innocence de leur âme, que ses raisonnements frisaient la bêtise.

Enfin, cet abandon la posait. Elle ne craignait pas de dire aux femmes les plus éprouvées : « Si vous aviez eu ce que j'ai eu ! » En somme, en y réfléchissant, M. d'Auzun avait fort bien fait d'oublier son mouchoir, et d'aller en Palestine voir s'il le trouverait.

Claude était donc ballottée entre une grand-mère frivole, qui ne savait que la rendre charmante, et une tante voulant la modeler à sa propre image, et l'accablant de discours sur les droits de la femme, et la façon de s'y prendre avec son mari. Mme du Chol disait : « Il faut plaire. » Mme d'Auzun disait : « Il faut commander, ne permettre aucune emprise, aucune autorité. Il faut tenir ferme ; une femme intelligente l'est cent fois plus qu'un homme. » Claude, insensiblement, se laissait aller à croire que sa tante avait raison.

Cependant elle était bien résolue à n'épouser qu'un homme supérieur, ne se rendant pas compte que la première chose qu'elle tenterait, serait de lui imposer sa propre supériorité, comme ses propres goûts et sa manière personnelle de comprendre la vie. Comme avec cela, elle était merveilleusement jolie, accomplie en tous points, répandant sur tous ceux qui l'entouraient, les trésors de bonté dont son cœur chaleureux était rempli, nul ne pouvait douter que l'homme qui obtiendrait cette petite main, ne goûtât un bonheur unique au monde. Elle, de son côté, attendait le prince charmant avec une confiance enfantine. C'est alors que, dans l'éclat de la victoire, dans l'allégresse des jours qui suivirent l'armitice, Bertrand de Fontenès se trouva sur son chemin, paré de la triple séduction de l'uniforme glorieux, de sa jeunesse débordante de vie, de sa beauté ensorcelante. C'est ainsi que la jeune fille au cœur plein de rêves, et le jeune vainqueur, affamé de tendresse après l'horreur des jours écoulés, se fiancèrent en pleine gloire, sûrs d'être heureux à jamais !

Maintenant ce n'était plus qu'un souvenir douloureux, et Claude du Chol habitait avec son oncle le château de Saint-Donat, que l'amiral avait acheté après sa mise à la retraite. Par un coup du sort, Bertrand de Fontenès s'était fixé à Auberville-le-Châtel, presque au même moment où celle qui avait été sa femme, venait se réfugier auprès de son parrain dans cette maison hospitalière qui allait devenir son home.

L'amiral du Chol avait dû être créé et mis au monde pour être le secours des affligés—il y a des

gens comme cela. Il avait une façon très personnelle de les consoler. Il expliquait à sa nièce :

—Il ne faut jamais « la faire à l'attendrissement », cela démoralise. Il faut tout prendre crânement, à la française, on n'est pas plus malheureux, et on ennuye moins les autres. Ne pas ennuyer les autres, vois-tu, tout est là.

Ceci faisait bondir Mme d'Auzun. Elle ne comprenait que le tragique et l'attristant ; de même qu'elle préférait entre toutes les images pieuses, les *Pieta*, les *Saintes Faces*, et les images de saints torturés, martyrisés, percés de clous, lardés d'écorchures. Cela lui plaisait parce qu'elle aimait bien mieux qu'ils eussent souffert pour elle, qu'elle pour eux. Sa religion était bizarre, tout en façade ; elle négligeait volontiers ce qui était de précepte et préférait le superflu, car c'est moins gênant. Ses discours étaient superbes, ses actes l'étaient beaucoup moins.

L'amiral, sincèrement croyant et pratiquant, en était excédé.

—Ma pauvre Blanche ! disait-il, tu n'as pas la moindre envie de souffrir pour le bon Dieu et d'aller au ciel par le martyre. Mens aux hommes, si tu veux, mais respecte les oreilles de la Divinité !

—Je crois, répondait Mme d'Auzun avec dignité, qu'en fait d'épreuves je peux parler ! Si tu avais eu ce que j'ai eu !

—Dis donc plutôt ce que ton mari a eu ! s'écria un jour l'amiral exaspéré. Je vais une fois dans ma vie manquer de politesse envers une femme, mais, réellement, je puis t'affirmer qu'à la place de Marc, je n'aurais pas été patient aussi longtemps !

Cette fois la rage fut plus forte que l'amour de l'argent. Mme d'Auzun oublia qu'elle chérissait l'héritage de son frère, elle fit atteler et rentra chez elle avec Jeanne qui ne chercha même pas à comprendre pourquoi on partait.

Après son départ, l'amiral et Claude se crurent en paradis ; ils menaient une existence toute d'intimité qui enchantait le vieil homme, et apaisait peu à peu la jeune femme.

La catastrophe sentimentale qui avait bouleversé la vie de sa chère nièce, était le cruel tourment de l'amiral. Il pensait que ces enfants avaient agi comme deux écervelés, mais qu'ils étaient jeunes, et qu'il y a remède à tout hormis à la mort. Certainement, s'il n'avait pas été en mission à l'étranger à ce moment-là, la rupture ne se serait pas produite ; mais Claude, pour son malheur, s'était réfugiée chez sa tante, et celle-ci, au lieu de lui donner le bon conseil de céder aux prières de son mari, la persuada au contraire de demander la séparation. Bertrand affolé eut beau

supplier, Claude, soutenue par son habile conseiller, ne voulut rien entendre. Alors exaspéré, ivre de colère et de chagrin, le jeune homme riposta par une demande en divorce, et tous deux, comme deux enfants gâtés, furieux contre l'autre, multiplièrent les démarches pour que tout soit fini vite, vite, et que la liberté leur soit rendue.

Mme d'Auzun sut habilement cacher sa satisfaction de voir cette jeune femme admirée, adulée et heureuse dans une situation si triste et si fausse. Elle la plaignit, la cajola, en lui faisant discrètement comprendre, que, maintenant, elle ne pouvait plus se montrer, car enfin... une divorcée! dans une famille comme la leur! Il fallait donc que Claude vécût dans la retraite, qu'elle abandonnât non seulement le monde, mais les oeuvres dont elle s'occupait. De sorte que, par une conséquence bien féminine, Claude mena divorcée, à peu près la vie que Bertrand aurait tant voulu avoir pour elle.

Elle ne passait plus ses journées alternativement en plaisirs mondains, et en présidences ou en vice-présidences d'une foule d'associations féminines élégantes, la plupart du temps inutiles, servant surtout à flatter sa vanité en la mettant encore plus en vue. Elle s'occupait des pauvres, discrètement, sans étalage, travaillait pour eux, entourait son oncle d'attentions et de prévenances, lisait beaucoup, achevant de cultiver son esprit avec son parrain, remarquablement intelligent et instruit, faisait de la musique, vivait en somme dans son intérieur.

Cette existence paisible la faisait encore plus jolie qu'aux jours de son mariage, elle était aussi mille fois plus grande dame, et encore plus séduisante que cette délicieuse petite comtesse de Fontenès dont le nom revenait sans cesse, auparavant, dans les carnets mondains des grands journaux.

Qu'éprouvait-elle au fond de son coeur? Voilà ce que l'amiral du Chol aurait bien voulu savoir. Mais Claude, à sa profonde désolation, affectait une sérénité absolue et même de la gaieté. A toutes les questions du vieil officier, elle répondait avec une impertinence enfantine, qui secouait ses cheveux dorés!

—Mon parrain, ne soyez pas ennuyeux! Votre ex-neveu ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui, je vous assure!

L'amiral usa alors d'une autre tactique; puisqu'elle affectait de le prendre avec insouciance, il le prit plus gaiement encore, et se moqua d'elle avec infiniment d'esprit.

Claude, soi-disant, n'avait pas besoin d'être plainte; elle trouva bientôt très mauvais que son

oncle ne s'attendrît pas sur ses malheurs. Du moment qu'on ne le plaignait pas, elle se lamenta; c'était tout ce que l'amiral voulait. Elle pleura à sanglots, blottie contre son épaule, comme une petite fille qui a brisé son jouet favori et ne s'en consolera jamais.

—Si vous saviez, disait-elle, combien j'ai été déçue. J'arrivais à lui si ignorante, si confiante; il me semblait qu'il devinerait tout ce que je n'osais pas lui dire. Et puis, il m'a heurtée, il m'a froissée dans mes plus chères idées; rien de ce que je faisais ne lui plaisait. Vous le savez, j'avais mené une vie assez retirée et pas gaie, entre grand'mère, tante Blanche et leurs vieux amis, naturellement j'étais contente d'aller au bal, au théâtre, de voir des gens jeunes, et tout de même je ne voulais pas vivre uniquement de plaisir, je voulais m'occuper des autres, des oeuvres, des...

—Et ton mari au milieu de tout cela? interrogea l'oncle; et ta maison que devenaient-ils?

—Eh bien! mais... balbutia la jeune femme interdite, ma maison n'avait pas besoin de moi, tout était très bien organisé. Mon mari? Ah! si vous croyez qu'il s'est longtemps soucie de moi! Les premiers temps, oui, il me demandait de ne pas trop sortir de rester près de lui. Moi, naturellement, je le tenais ferme, si on cède on est perdu! les hommes sont si autoritaires.

—Il y a des femmes qui le sont diablement! constata encore l'amiral. Alors, naturellement, comme tu n'étais jamais là, et que tu allais faire du bien aux autres, ou croire que tu en faisais, au lieu de faire plaisir à ton mari, il est allé chercher des distractions ailleurs? Ma chère, permets-moi de te le dire, c'était fatal!

—Comment? s'écria Claude, les lèvres frémissantes, vous admettez qu'il m'ait... qu'il...

—Qu'il ait eu des torts envers toi? Je ne l'admets pas, je constate que cela devait arriver, c'est tout.

—Alors c'est moi qui ai eu tort? Moi qui ai, toujours été...

—Une perle! dit l'amiral en l'embrassant. Une perle rose, c'est ce qu'il y a de plus précieux et de plus rare. Bertrand a été un fou, nous n'en parlerons plus. Pourquoi en parlerions-nous? Tu ne t'en soucies plus, il ne mérite pas que tu t'en occupes, laissons-le donc là où il est, où très probablement il ne s'ennuie pas.

—Mon oncle!...

—Quoi, mon oncle? Tu n'as plus le droit de t'occuper de ses faits et gestes, puisque vous avez eu la franchise de vous apprendre que vous n'aviez plus d'amour l'un pour l'autre, et de rompre ce que M. le maire avait uni; car pour rompre ce que Dieu a uni c'est impossible, et vous n'y

arriverez pas, malgré votre fichue loi du divorce! Une belle invention des temps modernes, en vérité! Vous avez lieu d'en être fiers! C'est pratiqué pour inciter les femmes à oublier la vertu du pardon et les hommes à oublier qu'ils ne doivent pas suivre tous leurs caprices!

—Je lui ai pardonné, dit la jeune femme avec rancune, c'est tout ce que je pouvais faire.

—Oh! ma petite amie, ces pardons-là, vois-tu, je les connais, ils sont exaspérants au point de vous pousser à la récidive. Tout ce que tu pouvais faire! Vraiment, si tu l'avais fait ce *tout*, je n'aurais pas le plaisir de t'avoir chez moi, à cette heure.

—Vous vous moquez toujours, et moi j'ai tant de peine!

—Ma chère enfant, j'en suis navré, mais quand le vin est tiré il faut le boire! Lorsqu'on a pris une décision aussi magistrale, en se précipitant pour l'accomplir, on doit en supporter les conséquences.

Claude le regarda surprise et déçue:

—Voilà tout ce que vous trouvez à dire pour me consoler!

—Oh! tu sais, je trouverais une infinité d'autres choses, mais cela te ferait encore moins de plaisir; parce que, si Bertrand n'a pas fait tout ce qu'il aurait dû, toi non plus. Il n'aurait pas fallu oublier ce précepte, ma chère: "Femmes, soyez soumises à vos maris." Comme c'est un saint qui l'a dit, je pense que tu ne croiras pas à de la partialité de ma part. Or, la soumission et toi, hum! Voyons, quand tu t'es fiancée, l'aimais-tu par-dessus tout? Au point de vouloir le suivre au bout du monde, de faire en tout sa volonté?

—Par exemple! se récria la jeune femme; ce serait s'abaisser.

—Mon Dieu, non! Danc, simplement, il te plaisait. Tu étais flattée d'être adorée, d'avoir ce beau garçon à tes pieds, de penser que tes amis t'enviaient, et au joli spectacle qu'auraient les badauds en vous voyant sortir de l'église. Tu pensais aussi que tu aurais un mari, des réceptions, des succès plus grands que ceux d'une jeune fille, et puis, enfin, que tu commanderais chez toi.

—Mon oncle, comprenez-moi; je n'étais pas frivole comme vous semblez le croire, ni autoritaire; mais Bertrand était si jeune, à peine majeur! C'était un enfant.

—Ah! oui. Et toi, quel âge avais-tu donc au matin de ton contrat? vingt et un ans tout juste. Une vieille femme, n'est-ce pas, ridée d'expérience!

—Une femme de vingt et un ans est plus...

comment dire? plus mûre qu'un homme du même âge.

—Tu m'amuses! fit l'oncle goguenard. Voudrais-tu me dire par quel miracle tu aurais pu mûrir tant que ça, entre ta grand'mère, qui t'idolâtrait, la pauvre femme, et ta tante Blanche, femme de bon sens s'il en fût jamais! Quand on a mené sa barque comme elle, on ne devrait pas, au moins, le crier sur les toits, ni prétendre diriger les autres! Il me semble qu'entre cette jolie petite princesse Blondine, à peine échappée de la forêt des Lilas où elle dormit sept ans, et un homme qui venait de faire la guerre, de commander à d'autres hommes, jugé digne d'être un chef à vingt ans, le plus mûr c'était encore lui. Tu m'excuseras, il est toujours pénible de contredire une belle dame.

«Je ne veux pas faire ton procès, j'aimerais mieux, pendant que nous y sommes, faire celui de l'éducation des filles. Vois-tu, ma petite amie, tout le malheur, les trois quarts du temps, vient de là; pas une de vous, lorsqu'on la marie, n'est prête pour le mariage. Vous ignorez tout de la mentalité des hommes, et cependant la majorité des femmes est destinée par Dieu à vivre avec eux. Vous les prenez, ou pour des anges, ou pour des démons; or, nous ne sommes pas si souvent que ça des démons, mais, hélas! jamais des anges.

«Vos mères croient avoir produit un chef-d'oeuvre quand elles vous ont bourrées de sciences, de cours d'art, et cætera. Vous savez en général, jouer du piano, faire d'horribles petites choses en cuir, en cuivre, ou en repoussé, jouter au tennis ou au golf; vous vous habillez à ravir, car, vous êtes Françaises, vous êtes, pour la même raison, jolies comme des coeurs, disposées à être bonnes, comme des chérubins, et, parce qu'on vous a très mal élevées, très mal préparées à ce que le mari attend de vous, vous pouvez devenir méchantes comme une bande de petits diables.»

—Eh bien! c'est gentil.

Claude voulut rire, mais cependant elle reconnaissait sous la forme spirituelle, la profondeur du jugement de l'amiral.

—Ce n'est pas absolument gentil, mais ce n'est pas trop mal dit, je m'en flatte.

—Vous devriez écrire tout cela, oncle Michel, non pour moi, c'est trop tard, mais cela pourrait servir à d'autres.

—Il ne faudrait pas m'en défier. Commençons donc, sans l'écrire: *Conseils à une filleule que j'ai*.

—Je vous écoute; voyons le numéro 1. Pour être heureuse en ménage, il faut qu'une femme possède avant tout?...

—La patience, répondit l'amiral très sérieux.

II

L'amiral qui taillait des rosiers s'arrêta, net, avec une exclamation mécontente :

—Sapristi! Voilà Blanche! Seigneur qu'elle est encombrante! Nous étions si bien ici tous les deux.

Claude était assise dans l'herbe, au pied d'un cèdre majestueux comme un immense parasol. Elle avait étendu, pour ne pas ternir sa robe blanche, une grande écharpe orientale en soie pourpre tissée de fils d'or, qui mettait un reflet rose sur sa jupe. Elle regardait, rêveuse, inactive, son livre tombé dans l'herbe, les mains nouées sur les genoux, son parrain circuler dans les massifs.

—Tu ressembles à une dryade, dit-il galamment.

Claude sourit, puis ses yeux s'attristèrent; elle se souvint qu'un jour, pendant ses fiançailles, Bertrand de Fontenès descendu au jardin, l'avait vue courir dans le bois, pour venir plus vite à lui, et, enlevé d'un bond souple par-dessus les touffes d'arbustes, il l'avait saisie dans ses bras en disant: «Ma dryade captive!»

Comme c'était loin, elle secoua la tête pour chasser le souvenir importun et dit gentiment:

—Pauvre tante blanche qui a tant de mérites! Vous n'êtes pas aimable, oncle Michel.

—Le mérite d'en faire gagner aux autres, s'ils arrivent à résister à l'envie qui leur prend de la noyer! grogna l'amiral.

Cependant il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et vint poliment à la rencontre de la voiture amenant sa soeur, sa nièce, leurs malles et un monceau de colis à main.

—Mes hommages! fit-il en grimaçant un sourire. C'est tout à fait aimable de venir voir si Claude et moi sommes toujours vivants.

Mme d'Auzun se jeta à son cou et l'embrassa avec attendrissement. Sa nature était très sèche, mais les arrivées et les départs agissaient sur ses glandes lacrymales comme le suc de l'oignon, si l'on peut employer une comparaison aussi vulgaire. L'amiral, surpris de sentir une joue mouillée contre ses favoris protesta:

—Voyons, voyons, ma chère! C'est inutile de pleurer puisque tu me retrouves, garde donc cela pour le jour du départ, j'en serai touché.

Il pensa: «Et fichtrement content! Enfin puisqu'elle est là il faut la garder!»

Sa nièce ne pleura pas, elle pouffa de rire et dit:

—Bonjour, mon oncle.

—Bonjour, bonjour, fit l'amiral qui n'avait pour cette nièce-là qu'une sympathie des plus modérées. Il chercha quelque chose d'aimable et ne trouvant rien, conclut:

—Tu as grandi.

—Ah! ah! ah! pouffa la nièce.

Et la mère gémit, qu'après ce qu'elle avait eu, il lui fallait bien au moins cette compensation.

On ne comprit pas en quoi la haute taille de Jeanne compensait le départ précipité de M. d'Auzun. L'amiral, par peur d'un nouvel arrosage, emmena sa soeur au pied du cèdre; Mme d'Auzun recommença la petite cérémonie avec sa nièce et soupira:

—Cette pauvre petite! Ah! les hommes! Elle-même était payée pour les connaître! enfin Dieu lui en tiendrait compte!

«Et à Marc aussi», pensa irrévérencieusement l'amiral.

—Claude, veux-tu conduire ta tante dans sa chambre, demanda-t-il avec un regard qui signifiait: «Délivre-m'en donc pour quelques minutes!»

Claude remit son écharpe sous l'oeil envieux de Jeanne d'Auzun et gracieuse s'empressa. C'était une si bonne pensée d'être venues les rejoindre.

—J'avais envie de te voir, dit la tante. Il fallait que je te parle, mon enfant, la situation ne peut pas durer comme cela!

Résignée à entendre les habituelles lamentations de Mme d'Auzun, la jeune femme s'adossa à la cheminée, tandis que la voyageuse commençait, en brossant énergiquement un postiche ondulé, remplaçant tant bien que mal ses cheveux défunts:

—Ma pauvre Claude, tu ne peux pas passer toute ta vie dans cette situation attristante. Malgré tout ce que j'ai pu te dire, tu t'es entêtée à vouloir ce petit Fontenès, et maintenant...

—Je vous en prie, cessons ce sujet, dit la jeune femme d'un ton poli, mais ferme.

—Maintenant, reprit l'intrépide Blanche, après avoir... après avoir... (elle chercha) très mal agi, il a fait de toi une femme divorcée, en marge de l'Eglise...

—Je n'ai pas demandé le divorce, répliqua Claude en pâlisant, il m'a été imposé, je ne suis pas en faute.

Mme d'Auzun le reconnut tristement, mais elle ajouta, avec une sorte d'allégresse, que M. de Fontenès avait commis un grand péché, et que Dieu le châtierait sans tarder. Elle parla de justice immanente, puis revint à ses moutons.

—Tu es dans tout l'éclat de la jeunesse et ta vie est brisée, continua Mme d'Auzun, qui disait en face les choses les plus cruelles. Il faut sortir de là, il n'y a qu'un moyen: ou revenir avec ton mari ou...

—Jamais! s'écria Claude. Je ne suis pas de celles qui tournent à tous vents.

—Je t'approuve, mon enfant, il ne faut jamais céder, vois-tu, jamais, mieux vaut rompre, je te l'ai toujours dit. Si M. de Fontenès s'était contenté de la séparation, c'eût été parfait, on pouvait l'avouer; dire que tu es divorcée est impossible. Il faut absolument demander à Rome la déclaration de nullité, cela se fait beaucoup.

Mme d'Auzun parlait de cela comme d'une mode seyante et distinguée.

—C'est le seul moyen d'arranger les choses.

—Ma tante, je vous le répète, ne revenez plus sur le passé. Vous savez que ce sujet m'est horriblement pénible.

—Ma petite, tu as beau dire, tu aimes encore ton mari et tu le regrettes.

—Certes, non! dit Claude avec raideur.

—Tu le dis, mais tu ne le jurerais pas! reprit la tante en piquant ses épingles à cheveux.

—S'il ne faut que cela pour vous convaincre, je le jure, dit la jeune femme avec un calme forcé. M. de Fontenès m'est absolument indifférent.

—Indifférent, au point que, s'il se remariait, tu n'éprouverais point de peine à rencontrer sa femme.

—Il ne peut avoir, aux yeux de Dieu, d'autre femme que moi, répondit Claude, comme je ne peux avoir d'autre mari que lui. Je suis séparée, c'est tout, mais, soyez sûre, ma tante, que c'est pour toujours!

Elle sortit, là-dessus la pauvre fière Claude, qui ne savait pas combien facilement on peut se servir de nos paroles contre nous.

Pendant ce temps l'amiral se disait:

—Que peut bien me vouloir Blanche? Que peut-elle bien me vouloir? Nous étions si tranquilles tous les deux! Seigneur qu'elle est embêtante!

Mme d'Auzun voulait quelque chose et toute sa volonté, tous ses moyens étaient tendus depuis quatre mois vers le même but.

Très simple ce but, et bien précis. La première fois que le comte de Fontenès avait été présenté dans la famille du Chol, dans le hasard d'un déplacement de troupes, son régiment revenait de l'une de ces entrées triomphales dans les villes reconquises. Mme d'Auzun pensa immédiatement que ce serait là un mari idéal pour sa fille; ce grand nom ferait d'elle une des femmes les plus en vue de Paris, avec cela, le jeune officier était extrêmement séduisant. L'aumônier du régiment, habilement questionné, révéla qu'il était en outre catholique pratiquant, et plus sérieux que la plupart de ses camarades, malgré les entraînements où sa situation d'orphelin, maître absolu d'une immense fortune, aurait pu le jeter.

Mme d'Auzun se dit que c'était providentiel, et regarda sa fille avec tendresse. Elle était seule à ignorer que la beauté et l'esprit faisaient totalement défaut à Jeanne, et prenant une certaine fraîcheur, un air de contentement étonné et naïf, une abondance de cheveux noirs crépus, pour autant d'attraits irrésistibles. Pour cette aveugle mère, Jeanne était le type de femme que les jeunes aiment. Claude, avec sa grâce un peu lointaine, ses manières réservées, son goût pour la lecture, ne lui paraissait pas devoir plaire à une époque où les jeunes filles affectent un sans-çaçon gargonniér, une liberté d'allure toute américaine. Sa désillusion fut rude lorsque sa nièce fut choisie, justement par celui qu'elle souhaitait pour gendre. Elle prit bien garde de n'en rien laisser paraître, joua son rôle de mère avec infiniment de naturel, se montra véritablement affectueuse pour le jeune ménage au point que Bertrand n'eût pas une minute l'idée qu'il faudrait se méfier d'elle.

Lorsque Claude commit ses premières maladresses d'enfant adulée et exigeante, Mme d'Auzun engagea Bertrand à user de son autorité, et en dessous, excita sa nièce à ne pas céder d'une ligne. Elle sut fort bien l'amener à se plaindre, et la jeune femme n'hésita plus à lui confier jusqu'au plus petit froissement, que la bonne et dévouée Blanche transforma, de la façon la plus habile, en griefs impardonnables. Elle fit tant et si bien que Bertrand lassé, poussé à bout, peu habitué à déployer de la patience, n'ayant jamais suivi que ses fantaisies, chercha ailleurs ce qu'il ne trouvait plus chez lui.

Il eut vite assez d'un foyer que sa femme, sous prétexte de bonnes oeuvres à faire et de relations à garder, désertait de plus en plus. Alors Mme d'Auzun parla haut et ferme, fit sonner la diginité de l'épouse, ses droits à faire respecter, jeta en un mot tant d'huile sur le feu, que Claude, se croyant de bonne foi abandonnée, vint chercher asile chez sa tante. Séparation et divorce suivirent, Mme d'Auzun poursuivait son plan.

Il s'agissait maintenant de passer à la deuxième partie: obtenir l'annulation religieuse et alors, tout simplement, on remarierait Bertrand à la charmante Jeanne, puisque cette pauvre nièce de Claude avait commis la folie de le laisser, et l'imprudence dernière de jurer qu'il lui était absolument indifférent.

La difficulté pour la future belle-mère de Bertrand de Fontenès, était de renouer les rapports avec lui. Sa plus grande habileté avait été de garder, en apparence, une absolue impartialité, et d'affecter un réel chagrin devant le jeune homme.

Il fallait bien voir Bertrand pour faire luire à ses yeux le grand bien qui résulterait de la demande en cour de Rome, alors il serait réellement libre et pourrait se refaire un foyer.

Ignorant que le jeune comte ait eu des attaches de famille à Auberive-le-Châtel, elle ne connaissait pas sa présence si près de Saint-Donat, mais elle s'était souvenue, brusquement, que son ex-neveu et l'aviateur Bermont étaient fort liés, et décida que, sans plus attendre, elle se servirait de lui par sa tante pour son cher projet.

Voilà pourquoi l'amiral du Chol jouissait de la présence de cette aimable personne, dont, tout intelligent et observateur qu'il fût, il n'avait pu pénétrer à fond l'inférieure méchanceté.

III

Mme d'Auzun était à Saint-Donat depuis une semaine, et son frère, excédé, jurait «qu'il en avait son plein dos!»

Cependant, Dieu sait, si l'admirable et sainte femme se montrait gracieuse pour son frère et sa nièce. Elle accablait Claude de compliments, adoucissait pour elle son humeur despotique, et incitait sa fille à être gentille. Quant à l'amiral, positivement elle buvait ses paroles. Mielleuse, flatteuse, rampante devant les gens riches, elle se pâmait au moindre propos de ce cher Michel, vantant son intelligence et son grand cœur avec une phraséologie hyperbolique, renforcée de citations tirées des Annales de la Vertu.

Ces flatteries constantes exaspéraient l'amiral et lui faisaient prendre en grippe sa soeur et sa nièce Jeanne. Pour se débarrasser de cette famille idolâtre, il engagea Claude à sortir un peu de sa retraite, et à faire quelques visites à Auberive-le-Châtel, afin d'y présenter sa tante.

—Pendant qu'elle ennuiera les autres, j'aurai la paix, avait-il expliqué d'un ton si malheureux, que Claude l'avait embrassé en riant de tout son cœur.

Mme d'Auzun n'avait pas demandé mieux que de produire sa fille au thé musical des Dubois-Frangueil, et était rentrée enchantée. Elle avait au retour déclaré cette petite ville charmante, on pouvait y nouer d'agréables relations. Elle cita entre autres Mlle Bermont, et la vanta avec un enthousiasme si débordant que l'amiral l'engagea vivement à cultiver la société de cette bonne demoiselle.

Un bel après-midi, Mme d'Auzun, revêtue d'une superbe robe cliquetante de jais, coiffée d'un chapeau dont l'écharpe flottante remplaçait le voile des femmes ayant le bonheur d'avoir leur mari dans la Jérusalem céleste, et non dans le territoire

de ce nom; Mme d'Auzun s'installa dans l'automobile de son frère, et se fit conduire chez Mlle Bermont.

Elle laissa Jeanne distraire sa cousine; la pauvre Claude avait bien besoin de cette gentille compagne, si gaie, si entraînée! La gentille compagne ne perdit pas son temps; elle suivit sa cousine dans sa chambre, fureta dans les armoires de la penderie, essaya un kimono brodé de fleurs féeriques sur un fond de crêpe de chine bleu nuit, et manifesta un tel regret quand il fallut l'enlever que Claude, aimablement, lui dit de l'emporter, puisqu'il lui allait si bien.

Jeanne ne fit même pas le simulacre de s'excuser de son indiscretion, elle pouffa de rire et dit : «Merci, tu es bien gentille.» C'est tout, et se sauva avec son butin.

Très souvent ses visites à Claude se terminaient de cette façon. Sa mère extorquait des chèques à l'amiral, sa fille extorquait des babioles à sa cousine. Il y a des femmes comme cela, foncièrement agrippeuses.

Mlle Bermont, dans sa salle à manger, brodait un ornement d'église, lorsque Mme d'Auzun descendit de voiture devant sa porte. Très myope, elle ne la reconnut pas tout de suite, et la camériste impressionnée par toutes les pendeloques tintinnabulantes de la robe de la visiteuse, vint avertir sa maîtresse qu'une dame, une superbe dame l'attendait au salon.

Mlle Albine abandonna la chasuble, qu'elle comptait offrir à M. le curé pour le mariage de son cher Louis, et entra. Aussitôt Mme d'Auzun se précipita vers elle, les mains tendues, l'accablant de protestations d'amitié, d'excuses pour n'être pas venue à son jour; enfin elle en dit tant et tant que Mlle Albine n'eut même pas la peine de lui affirmer qu'elle était bien aimable. Après quelques banalités Mme d'Auzun toussa, se préparant à entamer les hostilités.

—J'ai eu un grand plaisir, commença-t-elle, à connaître monsieur votre neveu...

—Vous êtes mille fois aimable, madame, essaya la bonne Albine épanouie. Louis est mon enfant chéri, un peu cerveau brûlé, peut-être, comme tous les aviateurs, mais...

—Ah! oui, oui... l'aviateur... il est très bien, mais je parlais de l'autre. M. Raoul, n'est-ce pas? Il a une conversation des plus intéressantes, et puis si distingué.

Mlle Albine prit un air modeste: certes, ses neveux ne lui donnaient que de la satisfaction, mais elle ne comprenait pas pourquoi Mme d'Auzun avait pris la peine de venir de Saint-Donat pour lui faire leur éloge.

Voulant rendre la politesse à sa visiteuse elle lui fit un compliment sur sa fille, et vanta sa nièce. Une délicieuse personne! C'était navrant de penser à son malheur: pauvres jeunes femmes si éprouvées par la guerre! Combien elle remerciait Dieu d'avoir été elle-même si favorisée, en voyant son cher Louis sortir de la fournaise, alors que tant d'autres... hélas!

Elle avait dit: son neveu, car Raoul avait jugé qu'on était bien assez nombreux sur le front, qu'il gênerait, il s'était modestement retiré à l'arrière pendant que son frère se battait.

Mlle Albine eut à peine le temps d'achever sa phrase, déjà Mme d'Auzun soupirait:

—Ah! oui, vous pouvez la plaindre, son malheur est encore plus grand que vous ne le pensez! Ce n'est rien de perdre son mari.

Mlle Bermont pensa que c'était tout de même bien quelque chose.

—Si elle était veuve, au moins! Elle est divorcée!

—Divorcée! Mlle Albine était confondue. Comme dit le vulgaire, les bras lui en tombaient.

—Oui. Gardez-moi le secret, n'est-ce pas? Nous disons qu'elle est veuve... C'est une position si fausse... si triste... son mari a demandé le divorce au bout de quinze mois de mariage.

—Mon Dieu, qu'elle a dû souffrir! s'écria Mlle Bermont consternée; le malheur d'autrui la touchait comme le sien propre.

Mme d'Auzun, au contraire, s'en réjouissait dans le fond de son âme. Une autre de ses théories était, qu'il y a une somme de bonheur et de malheur destinée au monde entier, ça tombe où ça peut. Or, si le malheur tombait sur Claude, par exemple, Jeanne en serait préservée; Dieu, à son idée, lançait à l'aveuglette une poignée de joies ou de fléaux sur la pauvre humanité. Ce principe ne l'empêchait pas toutefois, d'imaginer que le Tout-Puissant s'occupait d'elle spécialement dans les minuscules circonstances de sa vie. Il devait, à la volonté de Mme d'Auzun, faire monter les valeurs qu'elle voulait vendre ou baisser celles qu'elle voulait acheter, faire luire le soleil le jour où Jeanne portait une robe neuve, ou faire éclater le choléra sur les individus que Mme d'Auzun détestait. C'était, en un mot, une nature supérieure.

Elle trouva que Mlle Bermont s'apitoyait trop sur Claude, et expliqua vite que cette petite avait fait bien des maladresses, commis bien des imprudences; elle n'avait pas du tout su s'y prendre avec son mari... Ils étaient jeunes tous les deux, vingt et un ans à peine. C'était fou de les avoir mariés! Elle l'avait bien dit, certes! Elle l'avait assez répété; on n'avait pas voulu la croire, et

pourtant elle avait l'expérience de la vie: «Quand on a eu ce que j'ai eu!»

Elle n'expliqua point en quoi ses malheurs personnels consistaient, mais elle fit une telle figure que Mlle Albine se sentie prête à pleurer.

—Le mari de votre nièce s'est... mal conduit? commença-t-elle en hésitant dans la crainte d'être indiscret.

Mme d'Auzun l'en convainquit promptement: il n'y avait point d'indiscrétion. Elle aimait les explications franches, les situations claires et nettes—la sienne était cependant d'une remarquable fausseté—elle avait horreur des cachotteries comme des sous-seings privés!

Ceci articulé avec une telle force, que Mlle Albine, ahurie, se demanda pourquoi on lui parlait de sous-seings privés. A moins qu'il n'y ait eu une question d'intérêt, une vilaine histoire d'argent, mêlé au divorce de Mme du Chol. Elle risqua: «qu'il y avait des hommes bien intéressés...?»

—Intéressé? Oh! pas du tout. Il faut rendre cette justice à M. de Fontenès; d'abord il était tellement plus riche que sa femme!...

—M. de Fontenès? répéta Mlle Albine anéantie, voudriez-vous parler de...

—Du mari de Claude, oui. Le comte Bertrand de Fontenès, l'ami de votre neveu.

—Marié! Bertrand est marié et divorcé! Mais c'est stupéfiant! Je m'explique pourquoi Louis m'avait recommandé de ne jamais lui parler mariage. Chère madame, ne pourrait-on essayer de les réconcilier? Deux êtres si jeunes, si bien faits pour être heureux ensemble! Comment un pareil malheur a-t-il bien pu se produire?

Elle était sincèrement désolée. Mme d'Auzun ayant cessé depuis longtemps tout simulacre d'attendrissement, fut surprise. Cette vieille fille était bien exaltée! En quoi la situation de deux étrangers pouvait-elle la toucher! C'est ridicule de s'émouvoir comme cela.

—Hélas! répondit-elle, en prenant un ton de circonstance. Vous devez bien penser que rien n'a été négligé pour essayer d'améliorer leurs rapports. Dernièrement encore je disais à ma nièce: «Retourne avec ton mari...» Elle m'a répondu un «jamais»! Si vous l'aviez entendue! Il y a des femmes implacables. Ce n'est pas comme moi, si elle avait eu ce que j'ai eu! enfin Dieu m'en tiendra compte! Mais Claude avec son air de douceur, est d'une froideur, d'une insensibilité, d'un égoïsme, disons le mot! Il n'y a rien à attendre d'elle, rien. Elle n'a pour son mari que de l'indifférence.

—Peut-être le croit-elle? insinua Mlle Bermont.

—Je pensais comme vous; je lui ai dit: «Tu crois ne plus l'aimer, mais tu ne le jurerais pas?» elle m'a répondu avec une tranquillité pire que de la colère: «Je vous le jure, M. de Fontenès m'est complètement indifférent.» Vous sentez mon chagrin, n'est-ce pas, chère mademoiselle, un divorce dans notre famille, après les principes que nous lui avons donnés!... Et puis j'avais beaucoup d'affection pour son mari. Combien de fois n'est-il pas venu me confier ses peines?»

Mme d'Auzun empilait les mensonges avec une vélocité qui lui aurait fait gagner le grand prix, si le Touring avait pensé à organiser cette course-là.

—C'est terrible pour lui, songez donc, un homme de vingt-cinq ans qui n'est pas veuf et n'a plus de femme.

Mlle Albine vit son cher Louis ainsi abandonné et fondit en larmes; aussitôt Mme d'Auzun se mit à sangloter.. Elle hoquetait dans son mouchoir, cela lui faisait du bien de parler à coeur ouvert.

Mlle Bermont en profita pour glisser son idée de réconciliation. Mme d'Auzun la coupa pour parler de son désir de faire casser le mariage. Devant la figure stupéfaite de son interlocutrice, elle expliqua:

—Avec des influences et de l'argent on obtient tout ce qu'on veut.

Avec sa mentalité singulière, Mme d'Auzun, qui se serait mise à deux genoux pour baiser les pieds de notre Saint-Père le Pape, n'hésitait pas à affirmer qu'à prix d'or on obtiendrait de tout le monde, et même de Sa Sainteté, quelque chose d'irrégulier. L'amiral aurait eu là une belle occasion de lui dire de respecter l'Eglise.

Mlle Bermont crut qu'elle entendait mal, elle vit au contraire qu'elle avait parfaitement entendu, lorsque la tante de Claude la pria de soumettre ce projet à son ex-neveu, ou plutôt de faire parler Louis, ils étaient si intimes!

La tante de l'aviateur allait protester, lorsque, sans aucune espèce de transition, Mme d'Auzun se remit à faire l'éloge de Raoul.

—Je serais charmée de le revoir, dit-elle, il m'a donné d'excellents conseils pour mes placements. Dans ma triste situation, je suis obligée de gérer seule ma fortune; il m'a parlé d'une combinaison. J'aurais un grand plaisir à causer avec lui.

—Justement le voici, dit Mlle Albine. Raoul! Mme d'Auzun voudrait te parler. Je vous laisse, n'est-ce pas?

Avant que la porte fût refermée elle entendit l'accent nasillard, style anglais, de son neveu qui disait:

—Mon Dieu, madame, c'est bien simple; comme je vous l'ai expliqué l'autre jour, pour défendre une position à terme il faut...

Mlle Bermont s'éloigna discrètement.

IV

Claude du Chol et Nicolette des Aulniers étaient devenues grandes amies. Sous son air sérieux et réservé, Claude cachait des sursauts de jeunesse presque enfantine; elle sympathisa très vite avec la gentille petite fiancée de Louis Bermont qu'elle rencontra chez Mlle Albine.

Nicolette, il faut le dire, plaisait à tous. Son père fulminait en pensant que bientôt il ne l'aurait plus, son frère raffolait de cette grande soeur si gentille, toujours gaie et souriante, qui excusait ses fredaines, jouait avec lui au tennis et lui fabriquait des gâteaux avec une égale complaisance.

Maintenant, Francis passait ses journées avec les deux petits Fontenès. Nicolette partageait ses loisirs entre son fiancé et Claude du Chol, qu'elle plaignait de tout son coeur généreux d'enfant heureuse. Pauvre jolie Claude déjà veuve, alors qu'elle-même allait avoir le meilleur des maris!

Elle venait le plus souvent possible à Saint-Donat, et le visage de l'amiral s'épanouissait en voyant cette svelte personne, gracieuse et légère comme une fée, apparaître au bout du jardin. Il l'appelait une délicieuse enfant, un bijou, un petit saxe, et Jeanne d'Auzun la détestait.

Mlles Bourton et leurs cousines Broc—les neuf filles, comme on les appelait à Auberive — enviaient beaucoup cette liaison de Nicolette avec la belle Mme du Chol. Elles allaient quelquefois se promener jusqu'à Saint-Donat et apercevaient à travers la grille, la nièce de l'amiral dans une de ses robes de Paris, qu'elles tâchaient de copier, assise sous les cèdres, et l'amiral s'empresant auprès de Nicolette. Elles auraient bien voulu pouvoir pénétrer dans l'intimité de la famille du Chol, mais Claude ne faisait aucune allusion à une visite possible, et s'en tenait à une politesse indifférente lorsque, par hasard, elle les rencontrait chez sa petite amie.

Un jour d'été, très lourd, où plane l'orage, tendant les nerfs, énervant tout l'être, Claude était venue à Auberive-le-Châtel. Nicolette par peur d'une visite ennuyeuse proposa:

—Voulez-vous que nous allions nous asseoir au bord de la rivière. Je sais un petit coin ravissant, et vous ne le connaissez pas? J'emporterai notre goûter, nous ferons la dinette, rien que nous deux puisque Louis est à Lyon avec Francis.

Claude avait accepté gaîment d'aller faire la dinette au bord de l'eau, et bien installées dans

le petit coin cher à Nicolette, elles causaient à cœur ouvert, assises sur le sable qu'elles faisaient couler entre leurs doigts.

—Aimez-vous mon gâteau? demanda Mlle des Aulniers. C'est celui que Louis préfère, alors j'en fais très souvent. C'est peut-être égoïste, dites, de ne penser qu'à son fiancé?

—Egoïste, vous! Savez-vous, Nicolette, que vous me faites penser à la perfection en robe rose!

—Parfaite, moi! répliqua Nicolette sur le même ton. C'est vous qui êtes la perfection en robe-blanche! Je voudrais vous ressembler, Claude.

—Gardez-vous d'un souhait imprudent:: Vous valez cent fois mieux que moi.

Elle soupira un peu et dit tristement:

—Comme votre mari va être heureux! Comme vous saurez le rendre heureux!

—Je suis contente que vous me le disiez... vous qui avez l'expérience... (Hélas! pauvre Claude! quelle triste expérience.) Mais n'est-ce pas, ce n'est pas très difficile de rendre un homme heureux?

—Ah! fit Claude rêveusement. A votre avis que faudrait-il faire?

—Moqueuse! Vous le savez aussi bien que moi. Il faut faire sa volonté avant la sienne, faire passer ses goûts avant les siens, lui rendre la maison agréable, et puis l'aimer, voilà tout.

—Faire sa volonté à lui? Rien que cela! C'est vouloir se rendre esclave!

—Non, fit sérieusement la jolie enfant, puisque c'est l'abdication librement consentie; et puis j'aimerais mieux être esclave dans l'amour de Louis, que l'être de moi-même, en l'étant de mon propre orgueil.

—Un jour, murmura Claude les yeux fixés sur la rivière, mon oncle m'a dit presque la même chose...

—L'amiral, je l'adore! s'écria la jeune fille avec élan. Ne le dites pas à Louis il serait jaloux. Il est aimable et bon, et si amusant. Il a tout à fait mes idées, vous savez; il dit, qu'à part moi, toutes les femmes sont mal élevées. C'est flatteur! Mais il y a aussi vous, Claude, qui êtes parfaite.

—Ne le dites plus, je vous en prie. Vous trouvez qu'oncle Michel a raison, lorsqu'il prétend que l'éducation des filles devrait être dirigée par des hommes plutôt que par des femmes? Que l'influence du père ou du frère devrait dominer?

—Mais, bien sûr. Puisqu'on nous élève, en somme, pour nous marier, donc pour vivre avec un homme, il faudrait bien commencer par nous apprendre les meilleurs moyens de vivre en bonne intelligence avec lui; naturellement un père ou un frère sait très bien ce qui plaît ou déplaît à ses

congénères. Ainsi moi, d'avoir été élevée avec Francis, m'a fait perdre un tas de petits défauts, de petites bêtises très agaçantes: comme lui, en vivant avec moi, a appris à être moins brusque, plus patient, plus complaisant... Je l'adore, mon frère!

—Il vous le rend, mais vous le méritez.

—Oh! je le mérite, je ne sais pas. Enfin je tâche de faire la maison agréable et de n'être pas trop ennuyeuse. Imaginez qu'un jour Francis m'a dit, ce cher garçon: «Tu seras bien moins embêtante qu'une autre pour ton mari, papa et moi t'avons mise au point, mais ce que la maison sera vide quand Louis t'aura emmenée!» Il faudrait toujours qu'il y ait dans une famille, des filles et des garçons, on s'améliore mutuellement.

—Moi, je n'avais pas de frère, dit Claude d'une voix lointaine, ni frère, ni soeur, personne...

—Comme c'est triste, surtout maintenant... pauvre chérie! dit tendrement Nicolette en posant ses lèvres fraîches sur la joue de son amie.

—Il y a des femmes... commença Claude.

Sous le regard étonné de Nicolette elle reprit, en creusant le sable du bout de son ombrelle:

—J'ai une amie qui a été très malheureuse... elle avait juste mon âge... elle s'est mariée jeune... avec un homme jeune aussi... Peut-être avait-elle été très mal élevée...

—Qu'est-elle devenue? interrogea Nicolette.

—Elle est divorcée.

Ces trois mots tombèrent lourdement. Puis très vite Claude reprit:

—Elle aimait son mari, oh! comme elle l'aimait! mais lui... il... il s'est très mal conduit, très mal. Vous ne pouvez pas comprendre, Nicolette.

—Oh si! fit Nicolette, je crois bien que je comprends. Elle n'a donc pas cherché à défendre son bonheur, à le retenir?

—Comment voulez-vous? C'eût été manquer de dignité.

—Elle était donc très orgueilleuse, votre amie, Claude?

—Oui, avoua Claude, je crois bien qu'elle l'était.

—Elle est restée longtemps mariée cette dame? interrogea encore Nicolette.

—Quinze mois. Oui, vous voyez, un peu plus d'un an, et puis le divorce... et ça a été fini, fini!

—Elle ne l'aime plus? dit Nicolette en observant le visage de son amie.

—Plus du tout.

—Et lui?

—Lui?—la lèvre de Claude se courba hautaine. Quand on a demandé le divorce, ce n'est pas précisément une preuve d'affection. Mais je suis folle

de vous raconter cela! Les histoires d'une étrangère ne peuvent pas vous intéresser.

—Mais si. Tout ce que vous me racontez m'intéresse; vous avez eu une vie si agréable! Vous connaissiez à Paris tant d'hommes célèbres... Vous avez été si heureuse.

—Oui, dit Claude lentement, très heureuse, mais ça a bien peu duré.

Elle fit un effort pour sourire et dit:

—Si mon oncle m'entendait, il dirait que je vous démoralise!

—Oh! non, fit Nicolette. Moi, vous savez, j'ai un moral excellent; je tâche toujours de prendre les choses par le bon côté. Quand j'aurai de mauvaises heures—tout le monde en a—je penserai aux bonnes que j'aurai eues, cela me permettra d'attendre leur retour. Oh! Claude! s'écria-t-elle tout à coup, quel ennui, voilà ce que je voulais éviter! Les petites Broc... ie ne sais qui. Sûrement elles seront allées à la maison et on les aura envoyées ici.

—Sauvons-nous! proposa Claude.

Elles n'eurent même pas le temps de se remettre debout, déjà toute une cohorte de jeunes filles en robe de toutes les couleurs apparaissait entre les saules. Malgré le pittoresque du tableau, Claude fit une moue qui lui donnait l'air d'une petite fille.

—Elles sont ennuyeuses, dit-elle. Tâchez de trouver un prétexte pour les semer, je ne me soucie pas de me promener en leur compagnie.

La bande les découvrit en faisant de grandes exclamations. Ces demoiselles criaient toutes à la fois comme un vol de corinorans. Jeanne Bourton se distinguait par un organe perçant, cadrant mal avec son regard céleste. Simone, au contraire, était rêveuse, la fibre poétique devait être en train de vibrer; elle fit quelques belles phrases sur la nature, avec de nombreuses allusions à ses états d'âme; sa cousine Renée Broc lui donnait la réplique. Claude, d'abord excédée, les écouta à la fin avec une sorte de curiosité amusée.

—Vous savez que Simone a fait une nouvelle pièce? dit soudain Renée; elle n'a pas voulu me la lire, pourtant j'aime tant les vers et les siens sont si jolis!

Le jeune auteur prit un petit air modeste.

—Ne voulez-vous pas nous donner le plaisir de vous entendre, mademoiselle? dit avec une condescendance gracieuse la belle Mme du Chol.

Mlle Bourton rougit, sourit, hésita, dit qu'elle était intimidée—positivement elle l'était, et d'ordinaire l'aplomb était sa partie forte. Cependant, après s'être éclairci la voix, elle annonça d'un accent ému le titre:

Mon rêve

—C'est... commença Dodo, la plus jeune des neuf filles, à qui ses soeurs aînées intimèrent aussitôt l'ordre de se taire.

Simone avait un timbre de voix assez joli; elle avait pris des leçons de diction, elle commença par cette magnifique banalité:

*Mon coeur s'en va vers un jardin,
Un jardin fleuri d'espérance.
J'y allais par un clair matin,
Et j'apportais là ma souffrance.*

Voyant combien c'était enfantin, Claude, après avoir fait un effort poli pour fixer son attention, pensa à autre chose pendant que la jeune poète continuait avec ses inflexions les plus savantes, (cette fois la mesure changeait):

*Mon rêve a vu ses yeux, mon rêve a vu son âme.
Mon coeur a vu ses yeux que mon rêve cherchait.
Et dans le jardin clos où les fleurs sont des flammes,
J'ai vu mon roi charmant et cru qu'il m'attendait.*

—C'est le Jardin du roi! cria l'enfant terrible d'une voix perçante, et le roi c'est...

Elle fut encore coupée net. Simone après avoir froncé les sourcils, reprit langoureusement:

*J'ai vu ses cheveux bruns, sa haute taille fière,
Son grand air, ses yeux tristes...*

Alors Claude comprit tout à coup qu'il s'agissait de son mari. Elle entendit comme dans un songe, célébrer en vers malhabiles mais touchants, la beauté de Bertrand de Fontenès, et la voix frémissante paraissait une insulte à Claude. Elle l'avait laissé, et toutes ces enfants romanesques en étaient éprises. Celui qu'elles attendaient, qu'elles aimaient, c'était son mari à elle? C'étaient les yeux de Bertrand? Pourquoi disait-elle qu'ils étaient tristes, ces yeux? Le coeur de Claude en bondit! Comment osait-on, devant elle? oh!...

—N'est-ce pas, qu'il est très ressemblant? s'écria la candide Dodo. Je savais bien, moi, que c'était M. de Fontenès. C'est vrai, il ressemble à un Prince charmant, et il a de si beaux yeux!

—Dodo! Veux-tu te taire! commanda la grande soeur outrée.

—Simone le dit en vers. Pourquoi faudrait-il me taire? Tu verras, Simone, rien que pour tes jolis vers, c'est toi qui tiendras la clef de la porte du Jardin du roi! Comme dans le jeu, vous savez? Oh! si nous y jouions pour savoir qui la tiendra? Ce serait si amusant! (Vivement elle commença):

—Je cherche la clef de la porte du Jardin du roi.

Au milieu des rires, les jeunes filles continuèrent le jeu.

—J'ai trouvé l'anneau.

—J'ai trouvé le rubis, qui orne l'anneau, qui tient le ruban, qui tient la clef de la porte du Jardin du roi.

Nicolette vit l'expression ennuyée du visage de Claude; elle crut que ce jeu puéril déplaisait à son amie. Elle voulut couper court en disant:

—Vous avez l'air de jeunes sorcières faisant une incantation!

Sans répondre, les joueuses continuèrent, et sous leur gaieté perceait l'importance qu'elles attachaient à la réussite finale.

La phrase s'allongeait: le rubis... l'anneau... la clef de la porte enchantée, tous ces mots revenaient comme une allègre et magique invocation.

Jeanne, à son tour, reprit:

—J'ai vu le fils du roi...

—Elle pense à M. de Fontenès! plaça étourdiment Dodo, qui reçut l'ordre de donner un gage pour cette parole déplacée.

Claude se leva, ne pouvant en entendre davantage. Nicolette aussitôt se remit debout, d'un bond léger de danseuse, refusant les mains tendues de son amie.

—J'ai donné une rose au fils du roi, qui m'a donné le rubis, qui orne l'anneau, qui tient le ruban, qui tient la clef...

D'un trait Simone acheva joyeusement:

—Et j'ai ouvert la porte du Jardin du roi!

—Bravo, Simone! cria Dodo. Tu m'inviteras à m'amuser dans ton beau jardin, n'est-ce pas?

Précipitamment, Claude demanda:

—Voulez-vous que nous rentrions, Nicolette? Le temps devient bien sombre, j'ai peur de la pluie... nous n'avons qu'une ombrelle pour nous deux.

Nicolette acquiesça sur-le-champ. Leurs adieux furent si rapides, que les autres jeunes filles n'eurent pas le temps de les suivre.

—Vite, vite! passons par là, chuchota Mlle des Aulniers en se faufilant dans un taillis. Nous serons sur la nouvelle route avant qu'elles aient pu nous rejoindre. Elles sont assommantes, ces petites. Quand on fait des vers pareils on ne les récite pas!

Claude essoufflée, avait peine à suivre sa petite amie; elles arrivèrent enfin sur la grande route, juste en face du Jardin du roi, si poétiquement chanté...

—Ouf! Ça y est? s'écria Nicolette.

—Laissez-moi respirer, fit Claude. Elle s'appuya contre un arbre, longue, fine, élancée dans sa robe blanche ceinturée de mauve, un grand chapeau mauve chargé de roses blanches baignait son visage d'ombre transparente.

—A qui donc appartient cette superbe propriété? Je n'étais jamais venue ici, je cois.

—N'est-ce pas que c'est beau? fit Nicolette. Si la grille n'était pas fermée, vous verriez les bassins et les fleurs merveilleuses. Dire que le chanoine vivait toujours enfermé dans sa bibliothèque, et ne mettait jamais les pieds dans son jardin!

—C'est à un chanoine, cette belle maison?

—C'était. Il est mort, et il l'a laissée à un de ses petits cousins. C'est le fameux Jardin du roi, et vraiment, c'est royal—vivement elle ajouta—c'est là que nous nous sommes fiancés.

—Ah! fit Claude, dont le teint délicat s'empourpra entièrement. C'est cela, le Jardin du roi?

—Oui. Vous avez entendu les petites Bourton et leurs cousines qui rêvent de M. de Fontenès, jouer à «qui tiendra la clef de la porte du jardin du roi». Mais je ne pense pas qu'elle s'ouvre jamais pour l'une d'elles, cette porte! Le comte de Fontenès est trop bien, et...

Elle s'interrompit, car la lourde grille aux armes de Vallerande, venait de rouler sur ses gonds, aussitôt un grand lévrier fauve, bondissant, s'élança vers Claude.

—Hélos! ici! cria une jeune voix masculine. Guy de Fontenès apparut, et derrière lui, son oncle.

Bertrand vit les deux amies arrêtées à quelques pas de lui, Nicolette toute rose dans sa robe rose, et puis près d'elle... oh! mon Dieu! sa femme! sa femme qu'Hélos caressait!

Claude devint livide. Ainsi le chien l'avait reconnue? Elle était toujours la maîtresse?

Guy allait se précipiter pour rattraper l'animal; Bertrand le devança. Il s'avança vers Claude, et avec son inimitable façon de saluer, se courba devant elle comme devant une étrangère.

—Je vous demande mille pardons, madame, mon chien vous a effrayée.

Il prit le collier du lévrier qui gémissait, et s'éloigna suivi de son neveu.

—Mon Dieu! Claude, comme vous êtes pâle! remarqua Nicolette. Le chien de M. de Fontenès vous a fait peur? Il n'est pas méchant du tout, ce pauvre Hélos, je le connais.

«Moi aussi», faillit dire Claude. Cependant elle se tut.

Elles rentrèrent toutes deux en silence, et très vite car la pluie commençait; puis, à son grand effroi, la jeune fille vit le visage de Claude se couvrir de larmes, et elle entendit son amie dire tout bas:

—Oh! pourquoi, pourquoi l'ai-je revu? Vous ne pouvez pas vous douter, Nicolette... tout à l'heure, c'était mon histoire... et lui! C'est mon mari!

V

—Oh! Louis, enfin, vous voilà! je suis si ennuyée.

Nicolette, accourant, noua ses deux mains sur le bras de son fiancé, l'entraîna dans le grand salon frais et sombre où nul ne viendrait les déranger.

—Ennuyée, chérie? qu'y a-t-il donc? s'écria l'aviateur déjà alarmé. Dites-moi bien vite cette grosse peine, pour que je la fasse voler.

Ils s'assirent côte à côte sur le canapé aux coussins de soie rayée de vieux rose et de vert d'eau, sous la grande glace de Venise que deux anges volants, en bois peint et doré, encadraient.

—Ce n'est pas pour nous, murmura Nicolette en se pressant contre son fiancé, c'est pour Claude. Elle est si malheureuse! jamais je n'aurais cru... figurez-vous! elle est divorcée! Oui, son mari l'a abandonnée, elle qui est si charmante, au bout d'un an... C'est affreux! C'est donc changeant un homme?

—Mais pas du tout, protesta l'aviateur. C'est-à-dire, il y en a; mais ce sont de vilains personnages dont vous n'avez pas à vous occuper.

—Alors pourquoi vantez-vous sans cesse M. de Fontenès, si c'est un vilain personnage? Oui, c'est lui qui est le mari de Claude! l'auriez-vous supposé? Comment a-t-il pu ne pas la rendre heureuse?

—Ma petite amie, Mme du Chol vous a sans doute dit tous les griefs qu'elle a contre son mari, mais elle a très certainement omis de vous dire le reste.

—Mais elle est si parfaite, la chérie! je l'aime tant! Elle m'a dit—d'abord je n'ai pas compris tout de suite, parce que l'histoire qu'elle me racontait était, soi-disant, celle d'une de ses amies...

—Le coup classique, interrompit Bermont.

—Ne soyez pas méchant! Pauvre Claude; elle m'a dit qu'il s'était très mal conduit, très mal.

—Ma chère, un mari ne se conduit pas très mal dans un laps de temps aussi court, si on ne lui a pas fait perdre patience, ou bien c'est un triste sire, mais alors, cela se voit, on le sait avant et on ne l'épouse pas! Je savais tout cela, mais je ne peux pas trahir la confiance de mon ami en vous répétant ce qu'il m'a dit. Bertrand est la délicatesse et l'honneur même; c'est le type accompli du gentilhomme; je le connais, je sais ce qu'il vaut; je sais qu'il jette tous les torts sur lui-même et se déclare le seul coupable, mais je sais aussi combien il a été déçu. Si sa femme vous avait ressemblé, ils seraient à cette heure heureux comme nous le serons bientôt, acheva-t-il en mettant un baiser sur les mains de Nicolette.

—Cher Louis!... Mais comment Claude a-t-elle fait... elle est si charmante. Elle l'aimait tant—elle me l'a dit en me racontant l'histoire de l'amie—et puis elle a pleuré en me disant que c'était elle et M. de Fontenès, après l'avoir rencontré devant la grille du Jardin du roi.

Louis Bermont sursauta:

—Vous avez rencontré Fontenès ensemble? Je veux dire: il a vu—il hésita—Mme du Chol? Le malheureux! Ça a dû lui être atroce de la revoir. Elle a su vous faire apitoyer sur elle, mais elle n'a pas pu vous dire ce qu'elle a fait souffrir à Bertrand. C'est une fatalité qu'elle soit venue juste ici!... Comment empêcher ces rencontres, comment lui épargner ce supplice de revoir celle qui a été sa femme si chérie, passer près de lui, belle et dédaigneuse.

Nicolette était toute désorientée.

—Oh!! Louis, ne soyez pas méchant. Elle aussi est à plaindre, je vous assure. Si vous l'aviez vue, quand nous sommes allées ensemble à l'orphelinat voir si mon trousseau avance—un sourire mouillé éclaira son joli visage. Au jardin nous avons croisé les petites orphelines; il y en avait une, un amour de bébé de trois ans, qui s'est jetée dans les jupes de Claude, et elle l'a embrassée, en la serrant fort, comme un bébé à elle, pauvre Claude!

—Croyez-vous que Bertrand ne soit pas aussi triste de n'avoir pas d'enfants? lui qui a désiré passionnément avoir un fils? J'en suis fâché pour votre amie, mais, même pour vous, je ne puis oublier que c'est elle, son orgueil, son entêtement qui ont poussé Bertrand à cette folie de divorcer. Il ne l'aurait pas fait si elle ne l'avait exaspéré d'abord, abandonné ensuite! Rentrer dans sa famille, aller demander conseil à cette Mme d'Auzun qui n'a plus de jugement qu'un épervier! Elle me fait tout à fait penser à un oiseau de proie, d'ailleurs; elle me donne l'impression d'une nature envieuse, accapareuse, agrippeuse. Certainement elle a joué un rôle néfaste auprès des siens.

—C'est vrai! vous la jugez très bien.

Nicolette jeta un regard d'orgueil sur ce subtil Louis, doué d'un sens observateur.

—Elle est déplaisante; je ne comprends pas que sa nièce en soit entichée. Il est vrai qu'elle se sent si seule! elle se raccroche à qui elle peut.

Louis Bermont déclara avec élan qu'il préférerait se raccrocher à une touffe de ronces plutôt qu'à cette digne personne, et Nicolette, pour le faire taire, car il était un vilain moqueur, lui apuya la main sur les lèvres. C'était une façon de le faire taire que l'aviateur aimait beaucoup.

—Écoutez, chérie, vous me feriez un grand plaisir en essayant de faire comprendre à votre amie que Bertrand regrette le passé. Il a parfois des mots si navrants que j'en ai le cœur fendu. Nous, qui sommes si heureux, n'éclaboussons pas les autres de notre joie; essayons, voulez-vous, de leur rendre le bonheur perdu?

—Oh! Louis, que vous êtes bon! Justement j'y pensais et j'hésitais à vous le dire, parce que c'était livrer le secret de Claude; mais il me semblait que mon bonheur ne serait pas complet, si le jour de notre mariage elle n'est pas heureuse, elle. Je tenterai de lui parler. Elle est très intimidante, mais je tâcherai d'avoir du courage. Si sa tante partait, ce serait plus facile, elle fait sans cesse des discours pleins d'allusions qui finissent par agacer Claude; et puis cette petite Jeanne est tellement espionne! dsè qu'elle nous voit ensemble elle accourt. Oh! si Mme d'Auzun était franche, si on pouvait se servir d'elle, ce serait bien simplifié!

—En effet, ce serait absolument simple, car très probablement, ils ne seraient pas séparés. Enfin, nous tâcherons d'agir pour le mieux... Et maintenant, nous avons bien pensé aux autres, pensons un peu à nous, chérie. Jouez-moi *La Pavane mélancolique*, voulez-vous? Je me sens dans une disposition d'esprit très favorable à cette musique-là!

Au moment où l'on parlait ainsi de lui, Bertrand de Fontenès, poussé par un besoin d'expansion très rare chez lui, allait justement à la recherche de son ami, et sonnait chez les Bermont. Mlle Albine, qui traversait le vestibule, vit son air déçu et dit:

—Vous manquez Louis, il est chez M. des Aulniers, mais ce serait tout à fait gentil de me faire une petite visite; si cela ne vous ennuie pas trop d'être aimable pour une vieille femme comme moi?

Elle l'introduisit elle-même dans le salon démodé, où rien n'avait été changé depuis le temps déjà lointain où Bertrand venait s'y amuser avec ses petits camarades.

—Je me crois revenu à quinze ans en arrière, dit-il en souriant, lorsque pour imiter Louis, je vous appelais: tante Albine.

Mlle Bermont le regarda avec cette bonté qui enveloppait d'un chaud rayon.

—Je suis toujours tante Albine, dit-elle, la tante des jours de pluie. Bertrand—l'appellation d'autrefois lui revenait aux lèvres—pardonnez-moi si je me trompe? Aujourd'hui... j'ai l'impression que c'est pour vous un jour de pluie, et que vous avez besoin de votre vieille tante d'amitié. Est-ce vrai?

—Vous êtes bonne, dit Bertrand, et un peu fée. Comment devinez-vous que... que je ne peux plus supporter la vie que je mène, et j'ai trop besoin de parler à quelqu'un.

—Parce que j'ai beaucoup d'affection pour vous, dit-elle. Je sais à présent dans quelle situation vous êtes, et combien vous devez en souffrir.

Elle se rappelait tout le récit de Mme d'Auzun et s'attendait à ce que Bertrand éclatât en récriminations contre sa femme. Le jeune homme dit au contraire:

—Oui, et atrocement; mais ceci est arrivé par ma faute, je n'ai pas le droit de me plaindre.

Mlle Albine fut si étonnée qu'elle répondit ce qu'on sert d'ordinaire à ceux qui affirment n'être en rien coupables:

—Il n'y a cependant jamais de torts d'un seul côté, et de votre part je serais bien surprise.

—Je me suis marié trop jeune, dit Bertrand d'une voix basse et lassée, tout le malheur est venu de là. Le malheur de ma vie tout entière vient de mon enfance. Vous savez que mon père s'était remarié ayant un fils, déjà presque un homme! J'ai donc passé, brusquement, des mains d'une mère très jeune, très tendre, qui me gâtait follement, dans celles d'un frère qui ne me connaissait pas et ne m'aimait pas.

«Il ne m'aimait pas parce qu'il détestait toujours ma mère à travers moi; j'étais pour lui un fardeau, accepté plus encore par grandeur d'âme que par devoir. Il avait promis d'être bon pour moi, il a scrupuleusement tenu sa parole au point que lui, si exigeant, si dur pour ses fils, m'a laissé faire toutes les sottises, toutes les folies qui me venaient à l'esprit, sans me dire autre chose que: «Ne recommencez pas.» Je n'ai jamais pu démêler si c'était par insouciance absolue de ce qui pourrait bien m'arriver ou par crainte de manquer à sa promesse.

—Mais votre belle-soeur?

—Oh! parfaite! meilleure que je ne saurais le dire; mais nos moments d'intimité étaient si rares. Elle a son mari, ses enfants, sa propre famille, des devoirs très absorbants; elle ne pouvait s'occuper beaucoup de moi, d'ailleurs Raymond ne le lui aurait pas permis. Et puis, comment lui montrer ce vide dans mon cœur malgré sa bonté, puisque, dans mes heurts avec mon frère, elle avait toujours pris mon parti; et ma terreur était d'être la cause d'un dissentiment entre eux qui, depuis dix-sept ans de mariage s'aiment comme au premier jour.

«Alors, justement à cause de ce vide et du spectacle de ce bonheur parfait dont j'étais témoin, dès que j'ai pu, dès que j'ai été majeur, je me suis marié...

Ces derniers mots tombèrent si tristement que Mlle Albine sentit son cœur se fondre.

—J'avais trop besoin, voyez-vous, trop besoin d'un intérieur, d'un foyer chaud et tendre, Raymond ne pouvait pas le comprendre et il lui déplaisait que je sois si peu pareil à lui. Lorsque Marie a essayé d'objecter que j'étais bien inexpérimenté pour être chef de famille, il a été d'un avis contraire; peut-être me croyait-il capable de devenir aussi sérieux, aussi mûr que lui l'était à mon âge. Peut-être aussi voulait-il se débarrasser plus tôt de moi. Il aurait dû penser que nous n'avions pas tout à fait le même atavisme et que je n'étais pas assez habitué à me diriger moi-même pour diriger une autre enfant.

—Mon pauvre petit! fit Mlle Bermont onsternée.

—Oui, vous dites bien, car je n'étais, après tout, que cela: un pauvre gosse, avide d'affection, d'en recevoir et d'en donner. Vous pensez bien que je n'avais pas eu le temps de gaspiller des parcelles de mon cœur; je l'apportais tout entier, en échange de celui qu'on me donnait de même... Un enfant, affolé par la crainte de paraître brutal, n'osant pas imposer mon autorité par peur d'en user mal à propos. Vous comprenez, dans ce cas, une femme intelligente peut vite s'emparer du sceptre, et quand on veut le ressaisir c'est difficile!

«Ma femme était accomplie, telle que je voulais qu'elle fût; je ne désirais pas la voir châner, mais elle aurait dû comprendre certaines choses sans que j'aie eu besoin de l'en prier. Elle se jugeait très supérieure à moi, elle n'a pas voulu se plier à ma volonté... peut-être par amour-propre, peut-être parce qu'elle ne m'aimait pas assez. Cela m'a amené à chercher au dehors des dérivatifs à ces heures pénibles; j'ai eu tort de céder à des entraînements... qui, pour être courts, ont suffi à amener la désunion complète... Je n'osais pas demander conseil à mon frère, il avait toujours été si loin de moi. Ma belle-soeur a tenté d'arranger les choses; c'était trop tard, Claude s'est montrée irréductible... Voilà pourquoi tout est fini.

—Peut-être, insinua Mlle Bermont, y aurait-il eu quelque... influence fâcheuse entre vous? Cela arrive si souvent par la faute d'un tiers, ces terribles mésententes?

—Une influence? laquelle? Elle n'avait de confiance qu'en son oncle, l'amiral du Chol, qui est parfait, et malheureusement n'était pas en France, et sa tante, Mme d'Auzun, qui est si...

Mlle Bermont soupira.

—Précisément, elle me paraît si... implacable!

Peut-être a-t-elle conseillé à sa nièce de ne pas céder?

—Mais elle me disait, à moi, d'imposer ma volonté en tout.

—Et si elle avait dit plusieurs choses? Je ne la connais pas beaucoup, mais elle me fait l'effet de n'être pas franche. A votre place, je me serais méfié d'elle, et je me méfiera encore.

—Pourquoi me défier à présent? dit le jeune homme amèrement. Je n'ai plus rien à faire avec cette famille.

Mlle Bermont n'osait plus ajouter un mot, ni même regarder son visiteur.

Un rayon de soleil couchant glissa à travers les persiennes mi-closes, sur le cadre d'or terni d'un portrait.

La vieille pendule égrenait, d'une petite voix fêlée et tremblante, sept coups qui résonnèrent dans le salon silencieux.

—Bertrand, recommença la tante de Louis, hésitante... pardonnez-moi... je suis sûre que vous regrettez votre femme?

—Certes non! fit le jeune homme avec raideur.

—Pourquoi me mentir? fit doucement son interlocutrice en lui prenant les mains.

—Je ne mens pas. J'ai eu des moments de véritable détresse morale, je l'avoue (sa voix fléchit), mais l'indifférence de Mme du Chol m'a guéri.

—Vous l'avez donc revue?

—Oui, dit Bertrand en détournant la tête.

La vieille fille ne put retenir un cri:

—Mon pauvre enfant! mais vous l'aimez!

Les paupières du jeune homme battirent. Un mot encore, et il ne pourrait plus être maître de lui. Devant Robert il n'avait même pas essayé de lutter, mais Robert était un homme. Sous le regard d'une femme il se raidit et, par un effort de volonté, orgueilleux, mentit encore:

—Non, dit-il avec hauteur, je ne l'aime plus... et puis, quand je l'aimerais! c'est trop tard, maintenant

Et très vite il s'en fut, seul dans le soir raideux.

VI

Mme d'Auzun était d'une humeur exécrable. Toutes les mères comprendront son état d'esprit sur cette simple révélation: elle venait de manquer un mariage pour sa fille.

Il faut dire que cet échec était particulièrement cruel. Mme d'Auzun ne pouvait penser à un homme sans juger qu'il pourrait bien faire un gendre, avait décidé l'amiral—sur l'entremise de Claude à qui son parrain ne demandait qu'à faire plaisir—à inviter à Saint-Donat un petit cousin,

jeune enseigne de fort bonne naissance et de grand avenir, pour montrer à cet officier de marine quelle femme accomplie était Jeanne.

L'amiral avait cédé en rechignant. Cependant, dans le fond de son cœur, il se disait que peut-être ce roman sous les yeux de Claude lui ferait faire un retour sur le passé.

Depuis quelques jours, à la suite d'une longue et mystérieuse conversation avec Mlle des Aulniers, Claude paraissait toute changée; elle affectait de se coiffer comme au temps de ses fiançailles, et lorsqu'elle jouait du piano, choisissait toujours les oeuvres préférées de Bertrand de Fontenès. Elle était beaucoup moins gaie, beaucoup moins sereine; son air désenchanté commençait à ravir l'amiral.

L'enseigne, qui arrivait des mers de Chine, et était fort heureux de reprendre pied dans le monde civilisé, se montra galant et empressé, il charma tout le monde et fit tout ce qu'on voulut, sauf dire qu'il serait heureux de devenir le mari de Jeanne d'Auzun. Il dit même crûment qu'il voudrait bien la blonde, mais la brune, qui était grande comme un horse-guard, jamais!

L'amiral trouva, à part lui, ce jeune homme plein de bon sens, et traduisit poliment cette négative à sa soeur. Mais, malgré les précautions oratoires dont il enveloppa le bref refus de l'enseigne, Mme d'Auzun fut outrée et en voulut mortellement à Claude d'être trop jolie et trop attirante.

Mme d'Auzun oublia un peu ses mignardises ordinaires, tout en entourant sa nièce de prévenances devant l'amiral, elle laissait, dans le tête-à-tête, percer son dépit. C'étaient des mots, des phrases à double entente, des allusions blessantes à la situation fautive de la jeune femme. Si l'amiral l'avait entendue, certainement Mme d'Auzun aurait reçu son ordre de départ immédiat et sans délai!

Claude, habituée à admirer sa tante pour ses malheurs, son mérite et sa vertu, s'appliquait à détourner l'orage. Elle ne savait pas que Mme d'Auzun avait autrefois désiré le comte de Fontenès pour gendre, Jeanne était encore enfant, cette idée n'avait pu venir qu'à l'esprit d'une mère aveugle. L'amiral s'était bien gardé de lui communiquer les réflexions de l'enseigne, qui disait: «La blonde, oui, la brune, jamais.» Elle mettait sur le compte d'une terrible douleur intercostale dont se plaignait Mme d'Auzun depuis le départ du jeune visiteur, la mauvaise humeur de cette courageuse et vaillante femme qui, malgré son goût pour les martyrs, aurait bien voulu trouver quelqu'un de bonne volonté pour lui passer sa névralgie.

L'amiral avait raison lorsqu'il disait à sa nièce:

—Tu t'aveugles, ma pauvre petite. Bonne, Blanche? dévouée? Allons donc! laisse-lui manquer deux ou trois mariages pour sa fille, et tu verras son charmant caractère!

En effet, on voyait!

Depuis quelques jours Claude ne voulait plus bouger de Saint-Donat, elle n'allait même plus à Auberive-le-Châtel; Mme d'Auzun ne cessait de gémir sur sa pauvre Jeanne qui aimerait tant s'amuser, qui était privée de tous les plaisirs de son âge, etc.

L'amiral l'engagea vivement à ramener cette chère enfant en Lorraine; dans une ville elle aurait une foule de distractions, mais Mme d'Auzun en profita pour se noyer dans un flot de sensibilité. Le laisser? laisser Claude? jamais! elle savait trop combien elle leur était nécessaire.—Entre les dents du vieil officier passa quelque chose qui ressemblait à un juron,—elle avait trop l'esprit de famille! Dans la bouche de celle qui avait désuni un ménage, ceci était plutôt surprenant. Mais Claude pourrait bien cependant prendre sur elle, se dominer, et conduire Jeanne au thé hebdomadaire de Mme Dubois-Frangueil.

(Prendre sur soi était un des mots favoris de Mme d'Auzun; si elle n'avait pas pris sur elle, M. d'Auzun aurait vu!)

On pouvait se demander avec effroi ce que M. d'Auzun aurait pu voir de pire, étant donné que, sa femme s'étant dominée comme elle disait, il en avait tout de même été réduit à lui laisser la place.

—Laisse Claude tranquille! intervint l'amiral agacé; elle n'est pas du tout obligée à faire une corvée pour le plaisir de ta fille, quand tu es prête à tous les sacrifices. Va mettre ton chapeau et emmène-la, nous t'excuserons.

Mme d'Auzun, furieuse, répondit âcrement qu'elle avait souffert toute la nuit de sa fameuse névralgie qui l'obligeait à rester roulée dans la flanelle.

—Quitte ta flanelle et domine-toi, ma chère amie! C'est pour le bonheur de ta famille; prends sur toi et mène Jeanne goûter chez Mme Dubois-Frangueil. Rien ne coûte lorsqu'on remplit son devoir.

(C'était encore un des axiomes chers à Mme d'Auzun.)

Si le bon et cher Michel n'avait pas été riche et sans enfants, sa soeur lui aurait dit quelques paroles très désobligeantes. Elle n'osa pas.

Claude se leva:

—Mais non, ma tante, restez donc. Puisque Jeanne a envie de sortir, je l'accompagnerai; par

exemple, je ne m'habille pas, je reste comme je suis.

L'amiral l'enveloppa d'un regard de père en extase devant sa fille.

Mme d'Auzun pinça les lèvres, Claude était toujours si bien mise que Jeanne n'était rien auprès d'elle. Comprenait-on cette femme divorcée, qui aurait dû se couvrir de cendres et se vêtir de toile à sac, porter des robes incrustées de valenciennes! quel scandale! Ah! si elle n'avait pas été habituée à se dominer, ce qu'elle lui aurait rapplé la bassesse de sa condition! à sa nièce, Mme d'Auzun, et avec quelle joie!

Claude resta comme elle était, dans cette petite robe de linon blanc brodée à l'ancienne, toute simple, qui la faisait ressembler à une très jeune fille; et Jeanne, à côté d'elle, dans sa trop voyante robe rose, était franchement à son désavantage.

Dans le fond, si Claude avait accédé au désir de sa cousine, c'est qu'elle avait le secret espoir de revoir, chez Mme Dubois-Frangueil, Robert de Fontenès, et qu'elle était décidée à tâcher de le faire parler sur son oncle. Ce que lui avait dit Nicolette sur l'amer regret de Bertrand l'avait troublée. Ses causeries intimes, confiantes, avec l'amiral l'ayant déjà ébranlée, elle commençait à se dire que son mari n'avait peut-être pas eu tous les torts. Malheureusement, Mme d'Auzun arrivait toujours se mettre en tiers, et, accablant sa nièce de compliments excessifs sur son jugement, son intelligence, la fermeté de son esprit, annihilait le travail de son frère et la douce influence de Nicolette.

C'est pourquoi, inconsciemment, Claude préférait n'avoir pas sa tante à ses côtés cette fois.

Pendant qu'elle prenait cette décision, Bertrand de Fontenès avertissait ses neveux, à la fin du déjeuner, de son intention d'aller rendre visite à Mme Dubois-Frangueil.

Depuis le jour où il avait aperçu sa femme, il vivait du désir de la revoir encore, de l'approcher, de lui parler, s'il pouvait. Robert l'avait rencontrée chez les Dubois-Frangueil, peut-être y serait-elle encore? Cette fois il ne serait pas pris à l'improviste, il ne la croiserait pas un instant sur un chemin; il lui parlerait, oui, il rassemblerait tout son courage pour la prier de revenir à lui. Il l'aimait tant! il l'aimait trop, il saurait trouver les mots pour le lui dire et la toucher.

Des impressions diverses passaient sur son visage; Robert et Guy, effrayés; risquèrent timidement une objection. Ils furent reçus de telle sorte que le cadet prit la porte et courut s'informer chez lui à double tour, où il écrivit à sa mère, la

suppliant de venir vite, vite, on avait trop besoin d'elle ici.

Robert, pris entre le désir de ne pas assister à une rencontre possible et celui de voir ce qui se passerait, hésita, puis finit par demander:

—Me permettez-vous de vous accompagner?

—Tu n'as pas besoin de ma permission, répliqua l'oncle d'un ton qui n'engageait pas à allonger l'entretien.

Lorsque Mme Dubois-Frangueil vit arriver, juste avant la première sonate pour piano et violon, ce beau comte de Fontenès qui ne faisait de visites qu'à Mlle Bermont, elle pensa éclater d'orgueil. Quel triomphant five o'clock (Mme Dubois-Frangueil avait gardé cette formule démodée et d'autant plus étonnante que chez elle le thé était servi à quatre heures!)

On se préparait à écouter et à applaudir la sonate lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à d'autres visiteurs d'importance. C'étaient la belle Mme du Chol et Mlle d'Auzun.

Bertrand fit un tel effort sur lui-même qu'il parvint à répondre à M. Dubois-Frangueil, qui dissertait sur l'oeuvre de Beethoven, sans que sa voix fût changée; Claude ne surprit pas une altération du timbre musical, un peu bas et velouté.

Elle coula vers lui un regard furtif. Il n'avait pas changé, oh! non, c'était bien toujours le même, le vainqueur de jadis.

Bertrand ne fléchissait pas, ce fut elle qui perdit pied. D'un accent troublé, elle murmura quelque chose, de cheveux dérangés par le vent. C'était pour sortir, ne pas s'approcher tout de suite de lui, gagner quelques minutes. Mme Dubois-Frangueil s'empressa de la conduire dans sa chambre et poussa des exclamations admiratives devant les lourdes tresses dorées que Claude assujettissait à nouveau. Elle soupira, en rappelant que dans sa jeunesse elle était brune comme l'aile d'un corbeau, on l'appelait alors: l'Andalouse. Elle avait beau avoir vieilli, ce souvenir la flattait.

Mme Dubois-Frangueil rentra jubilante. Son salon était plein, et certes, ses hôtes n'étaient pas de petite qualité. Du temps où elle enseignait le piano aux filles du préfet, elle avait gardé un respect profond pour l'aristocratie et une passion pour les titres; elle ne put résister au plaisir d'opérer encore quelques présentations. Cela retarderait la première sonate, mais tant pis! Elle annonça, soi-disant à Claude seule, mais en clamant *urbi et orbi*:

—Je ne sais, chère madame, si vous connaissez le comte Bertrand de Fontenès-Vallerande? Mme du Chol, ma chère amie (entre haut et bas, elle ajouta cette petite note explicative): M. du Chol

a été un héros de la guerre... oui, n'est-ce pas, c'est bien triste! et à Claude: M. de Fontenès a été aussi un de nos plus brillants défenseurs. Il a eu plus de chance que votre pauvre mari! Tout le monde... n'est-ce pas?... (On attendait: ne peut pas être tué!)

Malgré son émoi Robert faillit éclater de rire, mais un coup d'oeil sur le visage de son oncle l'arrêta net. Il fut stupéfait! Comment, pas plus ému que ça, l'oncle Bertrand?—lui qui se préparait presque à ouvrir ses bras pour l'y recevoir! C'est curieux, elle est de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et lui ne bronche pas! Sapristi! elle est pourtant fameusement jolie aujourd'hui, tante Claude! Ou bien il est héroïque, ou bien...

M. Dubois-Frangueil se précipita pour offrir un fauteuil en bonne place à la jeune femme qui s'éloigna avec un sourire contracté; force de mondaine qui ne veut pas se laisser aller à ses impressions. Robert vit alors que son jeune oncle s'était mordu la lèvre de telle sorte qu'il y avait une goutte de sang sur son mouchoir.

—Il est héroïque, pensa le jeune garçon.

La sonate finie, Mme Dubois-Frangueil, empêchée de chanter par un fâcheux enrouement, on remplaça la partie vocale par un peu de littérature. Simone Bourton fut priée de réciter quelques-uns de ses poèmes.

Mlle Bourton eût été ravie de faire connaître son talent à l'héritier du chanoine Marville. Cet héritier était justement son idéal.

Elle eût été charmée de dire en vers à M. de Fontenès qu'il était son *Roi charmant*, pourtant elle n'osa pas. Ne pouvant tirer de son propre fonds, elle puisa dans celui d'autrui et choisit dans son auteur favori: Christina Rossetti, les passages qui lui parurent le mieux appropriés à la circonstance.

Elle disait vraiment bien, et en ce moment elle était sincère. Très doucement elle commença:

«J'ai une chambre où personne n'entre que moi seule, sur un trône est assis un souvenir béni. C'est le centre de ma vie.»

Robert aurait donné de l'argent, et jusqu'à son cheval favori, pour que son oncle ne fût pas venu. Simone continuait:

«Si quelqu'un en forçait l'entrée, il verrait là un être enseveli, mais pas mort, devant qui je m'incline plus la tête, devant qui je ne m'agenouille plus.

«Mais souvent, par le temps automnal de ma vie fanée, je veille là, les yeux attentifs, et je songe comment sera le paradis quand nous y serons réunis.»

Bertrand restait toujours impassible. Claude serra les lèvres désespérément; elle était trop jeune pour ne pas faire un retour sur le passé, bien près enore. Pour la première fois elle en voulut à sa tante, qui lui avait brutalement ouvert les yeux; si elle avait su se taire, tout ceci ne serait jamais arrivé. Pour la première fois aussi, elle se reprocha la froideur méfiante avec laquelle elle avait accueilli les paroles tendres de son mari après leurs malentendus. Elle entendit, comme dans un murmure lointain, la voix de Simone qui reprenait, un peu au hasard de ses souvenirs:

«Disparue la jeunesse, disparue la beauté, si jamais beauté demeura, sur un si pauvre visage! Jeunesse et beauté disparues, que reste-t-il du bonheur? L'aspiration d'un coeur qui chanta sa chanson alors que la jeunesse et la beauté ensoleillaient un matin de printemps le silence de l'amour qui ne peut plus chanter.»

Ah! si Bertrand avait été seul ici avec elle, comme elle aurait volé vers lui pour lui dire: «Je regrette!» Elle était là, la pauvre Claude, clouée dans son fauteuil, auprès de l'aimable M. Dubois-Frangueil, regardée curieusement par tous ces gens inconnus qui la croyaient émue par le souvenir du héros mort pour la France. Obligée de composer son attitude, de se faire un visage gracieux et figé de poupée mondaine et entendre, oh! entendre! cette jeune fille, dans son innocente effronterie d'ingénue, dire devant Bertrand et pour lui tous ces mots-là. Entendre cette enfant, inconsciente du mal qu'elle faisait, prononcer avec un élan naïf et sincère:

«Pense si je ne souffre pas de te parler à travers un voile et de ne jamais te dire ce que je veux te dire; dis-le toi-même à toi-même, mon doux coeur, si seulement tu m'aimes, dis-le à toi-même que je t'aime!»

Elle baissa les yeux, la pauvre Claude, sans voir les prunelles brunes ardentes et douces posées sur elle; elle ne sut pas lire dans les yeux de son mari: «Si seulement tu m'aimes, dis-le à toi-même que je t'aime!»

—Comme c'est joli! comme c'est bien! s'exclama Mme Dubois-Frangueil. Vous avez un vrai talent de diction, ma petite amie; (elle répéta): «Dis-le à toi-même mon doux coeur.» Ah! ces Anglais sont inimitables! C'est ravissant! ravissant!

—Oui, c'est très joli, approuvèrent poliment quelques dames, qui depuis longtemps ne disaient plus grand-chose à leurs maris, qui leur répondaient de même.

—C'est un peu exalté, remarquèrent de vieilles

demoiselles. Mlle Bourton est très moderne. De notre temps on n'aurait pas fait ça.

Dans le coin des jeunes filles l'enthousiasme était beaucoup plus vif. Seule, Jeanne d'Auzun, ayant encore sur le coeur le lâchage de l'enseigne, faisait triste mine.

M. Dubois-Frangueil, aimable homme s'il en fut jamais, s'empessa auprès d'elle, et l'emmena au bout du salon regarder des gravures anciennes dont il était très fier. Jeanne pouffa de rire, dit : « Ah ! oui, c'est très joli. » Il fut impossible d'en tirer davantage. Le soir, M. Dubois-Frangueil dit à Mme Dubois-Frangueil que Mme du Chol était charmante, sa cousine en revanche avait bien peu d'esprit.

Délivrée de Jeanne d'Auzun, la bande des petites perruches jacassa librement tout en absorbant des gâteaux. Simone s'efforçait d'attirer l'attention de M. de Fontenès et lui mit du citron dans son thé, sans négliger pour cela Robert qui la suivait, portant galamment le sucrier. Derrière ce trio, que Claude ne quittait pas du regard en paraissant écouter le récit des voyages du maître de maison, Jeanne Bourton expliquait :

— Elle va se remarier, Mme du Chol. C'est vrai, je vous assure ! J'ai vu son fiancé ; c'est un officier de marine.

Comment Bertrand de Fontenès ne lâcha-t-il pas sa tasse sur le tapis ? C'est ce qu'il n'arriva pas à comprendre.

— Elle est fiancée ? Qui te l'a dit ? interrogea Renée Broc.

— On l'avait dit à Véronique, elle est de Saint-Donat, vous savez, son père est justement un fermier de l'amiral du Chol. Alors je suis allée à la ferme avec elle, acheter des oeufs pour ma conserve d'hiver—ici une longue digression sur la manière de conserver les oeufs.—J'ai vu, en passant près de l'allée des hêtres, Mme du-Chol avec l'officier. Il était à genoux devant elle, il lui rattachait son soulier, et elle riait en lui disant : « Que vous êtes maladroit, mon pauvre André ! » Il a l'air de l'aimer joliment !

Bertrand devint blême, Robert aurait souhaité la chute du plafond.

— Elle est si bien ! fit Renée.

— Tu trouves que c'est bien de se remarier quand on a perdu son mari à la guerre ? observa une de ses soeurs. C'est bien la peine d'être mort pour la France, et d'être si vite remplacé !

— Elle est très jeune ! et puis elle n'a pas d'enfants, si elle avait des enfants ce serait différent, c'est tout, n'est-ce pas, pour une femme ?

Là-dessus ces demoiselles eurent un grand débat ; les unes ne voyant dans le mariage que les **bébés**, les autres pensant que le mari n'est pour-

tant pas quantité absolument négligeable. Simone Bourton était de celles-ci. Les enfants d'abord, pour elle, il n'y avait qu'à les fourrer en pension, c'est le meilleur. Dès qu'ils sont un peu poussés, on s'en débarrasse. Jeanne, elle, ne voyait dans la vie de la femme que l'installation des cuisines ; son idéal était, si l'on peut s'exprimer aussi hardiment, avant tout prosaïque.

Ce grand point traité, on revint à Mme du Chol.

— Si elle se marie à Saint-Donat nous irons la voir, n'est-ce pas ? Ce sera très amusant. Comme elle sera bien en mariée !

— Mais elle ne sera pas en blanc, ma chère.

— C'est vrai. Mais le mauve lui va aussi à ravir. Et l'officier de marine, à quoi ressemble-t-il ?

— Oh ! très chic ! blond, une jolie tournure, l'air un peu anglais.

— A-t-elle de la chance ! s'exclama Yvonne, juste mon type. Et toutes se mirent à rire, sans se douter du supplice qu'elles venaient d'infliger à l'homme debout derrière elles.

Cette fois Bertrand ne pouvait plus en supporter davantage ; il prit congé malgré les instances de la maîtresse de maison. En passant devant Claude il la regarda, cette fois, froidement, hardiment, cette gracieuse Mme du Chol, fiancée à un officier de marine, si semblable, dans cette robe de jeune fille, à sa fiancée d'autrefois, à lui. Elle voulut lui tendre la main, il s'inclina devant elle sans la prendre. Elle pensait : « Dis-le toi-même à toi-même que je t'aime !... » il dit très haut, d'une voix nette et cérémonieuse.

— Mes hommages, madame !

Et il passa...

Au retour, comme Robert, après avoir tergiversé tout le long du chemin, commençait :

— Mon oncle, je voudrais vous dire...

Il coupa brutalement.

— Oh ! assez ! et puis je te prévien que je veux être tranquille ! ne viens pas me déranger.

Sa porte claqua, alors Robert, désespéré, s'en fut écrire au marquis.

VII

Le retour à Saint-Donat fut également morne. Jeanne boudait, sa robe rose n'avait obtenu aucun succès. Claude se sentait étourdie, assommée comme après les catastrophes où l'on ne sent presque plus, tant le coup a été fort. Mais au premier mot que lui dit son parrain, elle suivit l'usage féminin, s'en prit à ses yeux, arrosant de pleurs le veston de l'oncle secourable. A toutes ses questions, elle répondit par des phrases hachées d'où il ressortait qu'elle venait de revoir

Bertrand; il avait été si froid! Oh! tellement froid! C'était bien fini! elle voudrait être morte! C'était trop terrible de vivre!

Ici, l'écluse laissa échapper un véritable torrent. L'amiral fit observer, avec gravité, qu'il n'aurait bientôt plus un fil de sec, heureusement, il savait nager! Si elle avait accordé sa confiance à un officier de l'armée de terre, il aurait pu périr par immersion. Il s'efforça de la calmer. Cette attitude nouvelle, après l'entrevue avec le jeune homme, le satisfaisait. Sa nièce ne se fut pas montrée ainsi désespérée, si son cœur avait été aussi mort qu'elle voulait bien le dire.

En la consolant, il commença à tirer des plans; le plus simple, puisque cette odieuse Blanche était encore ici, était d'utiliser son éloquence naturelle; on la prierait de demander à Mlle Bermond de savoir si Bertrand de Fontenès serait ou non opposé à une réconciliation, puis, lui se chargerait du reste.

Claude finit par sécher ses yeux et rentra dans sa chambre, où Jeanne vint immédiatement fureter, sous prétexte de lui tenir compagnie. En réalité, elle avait reconnu Bertrand, et voulait savoir quelle impression sa vue avait faite à Claude, dont elle avait toujours jaloué les succès.

Jeanne débuta, suivant sa coutume, par faire quelques câlineries, tout en maniant d'un air volontairement distrait et détaché les menus ustensiles d'or du nécessaire de toilette, les flacons, la glace; de là, elle passa aux bijoux, essaya le rang de perles. Oh! ce rang de perles! ce qu'elle l'en-viait! Elle l'ôta en soupirant, Claude la regardait d'un air amusé, attristé cependant, elle dit:

—Tu aimes les bijoux? C'est bien peu de chose, va!

—Tu le dis parce que tu les as, si tu n'en avais pas, tu en aurais peut-être envie comme moi.

Ceci était pour se faire dire: «Prends-le.»

Pendant le collier était un trop gros morceau, elle chercha quelque chose de plus simple, et fourrageant, sans se gêner, dans une boîte à miniature, pleine de menues babioles, elle s'écria tout à coup:

—Oh! ça, que c'est joli! je ne le connaissais pas. Que c'est joli!

Ça, c'était une petite croix d'émeraudes dont la monture ravissante faisait toute la valeur.

Le visage de Claude s'altéra, elle répondit:

—C'est un bijou provençal.

—Ah! dit Jeanne, c'est ravissant sur ma robe rose. Regarde, Claude?

—Très joli, dit Claude.

Jeanne vint se blottir contre elle, appuyant sa tête sur le bras de sa cousine, et dit très bas:

—Si tu me le donnais? j'en ai très envie!

—Non, oh! non, fit la jeune femme en repoussant Jeanne interdite. Pas ma croix, j'y tiens.

—C'est un souvenir? dit Jeanne déçue.

Claude baissa la tête.

—C'est ton mari qui te l'avais donnée? insista méchamment la jeune fille.

—Justement, dit Claude d'une voix assurée.

A la surprise de Jeanne, elle prit la chaînette d'or ténue et attacha la croix provençale à son cou.

—C'est un cadeau de ton mari... et tu le portes?

—Oui, dit Claude fermement, c'est pour cette raison que je le porte et que j'y tiens.

Jeanne partit donc les mains vides, et, furieuse, s'en fut tout raconter à sa mère qui fit une figure longue d'une aune.

Est-ce que cette romanesque Claude allait s'imaginer de revenir à son mari? d'être chrétienne au point de vouloir de nouveau être sa femme?

Mme d'Auzun était chrétienne, certes! mais si par hasard M. d'Auzun avait mis son plus beau sourire à la porte, elle aurait su lui indiquer la fenêtre pour sortir!

Porter ostensiblement ce bijou donné par Bertrand, en disant de qui elle le tenait? elle était donc folle! Ne pouvait-elle prendre sur elle? se dominer?

Là-dessus, l'amiral entra, Mme d'Auzun changea son expression de courroux en sourire de bonheur extrême. Elle lui avança un fauteuil, tenta de lui mettre un coussin sous les pieds, puis l'invita à changer de place, par crainte des courants d'air. Elle s'empressait: bon Michel par-ci, cher Michel par-là...

Le cher Michel refréna son agacement et entama aussitôt sa communication.

—Voilà: la situation est complètement changée; nous touchons, je l'espère, à une heureuse solution. Claude vient de revoir son mari, elle l'aime certainement de nouveau; il faut savoir où il en est, lui. Je ne peux pas lui demander une entrevue pour lui offrir ma nièce, n'est-ce pas? Donc, il faudrait, ma chère amie, que tu te diriges sur Auberive-le-Châtel...

—Et que je lui parle? acheva aussitôt Mme d'Auzun qui pensait: «Je lui parlerai d'annulation religieuse et de Jeanne tout de suite après».

—Mais non! pas à lui, que diable! Mlle Bermond peut tâter le terrain, et après je m'en charge!

Mme d'Auzun fut au désespoir: Voilà tous ses projets par terre! l'enseigne qui disait: la blonde, avec joie; la brune, jamais de la vie! Et maintenant on lui reprenait Bertrand—car elle était convaincue qu'on le lui avait dérobé! C'était trop! Elle chercha comment dissuader son frère de ce projet, et, mentant hardiment, elle déclara:

—Heureusement que tu n'avais rien dit à Claude, mon pauvre ami, M. de Fontenès va se remarier.

—Se remarier? hurla l'amiral. Un mariage civil? lui? Allons donc! on t'a trompée, ma pauvre Blanche.

Patiemment, sa soeur s'expliqua. Elle le savait de la source la plus sûre. M. de Fontenès allait épouser une infirmière qui l'avait soigné pendant la guerre, une dame anglaise protestante, lady Brent.

Elle s'excusa, d'un air pincé, de prononcer peut-être mal, elle ne savait point l'anglais, elle! (Quand Mme d'Auzun ne savait pas quelque chose, elle s'en excusait d'un air d'insulte pour ceux qui se trouvaient plus instruits.)

Elle tenait ce renseignement de Raoul Bermont, le propre neveu de Mlle Albine; Michel pouvait donc voir que c'était sérieux.

—Une Anglaise! une protestante! C'est complet! Ah! c'est une belle invention que *votre* loi du divorce! (Mme d'Auzun ne l'avait pas faite!) Voilà ce qui arrive, un gentilhomme, un catholique, traître à ses devoirs et à sa foi! Ah! c'est un joli monsieur! La pauvre petite, elle avait bien choisi!

—Je le lui avais dit, fit Mme d'Auzun avec douceur, mais avant qu'on ait fait entendre raison à chacun.

C'était encore un de ses adages et une de ses prétentions.

Parce que l'amiral était furieux, son irritation se tourna subitement contre sa soeur.

—Faire entendre raison à quelqu'un, toi? C'est à se demander où les prétentions vont se nicher, ma pauvre Blanche! Quand on n'a jamais eu le sens commun et qu'on en a donné des preuves, on se tait, nom de nom! on se tait!

—A qui en avez-vous, mon oncle? demanda Claude qui accourait attirée par les éclats de voix de son parrain.

—A ton sacripant de mari! s'écria l'amiral hors de lui. A ce vaurien... ce... oh! n'interromps pas, ma petite! je sais ce que je dis. Sais-tu ce qu'il est en train de faire, le comte Bertrand de Fontenès? Il va épouser civilement une lady, n'importe quoi! une protestante! Ah! tu avais bien raison de ne pas le regretter.

—Mon oncle, interrompt Claude d'une voix blanche, je ne veux pas entendre un mot de plus. Ne dites rien contre M. de Fontenès; j'ai été sa femme, si je ne la suis plus...

«Je ne supporterai pas qu'on attaque un homme dont j'ai porté le nom et qui n'est pas là pour se défendre! Si c'est vrai...

—C'est vrai, affirma Mme d'Auzun.

—Si c'est vrai qu'il se remarie—elle força ses lèvres blêmes à poursuivre—qu'il ait une autre femme que moi, eh bien! ce sera ma faute, mais moi je lui resterai fidèle, oui, je vous le jure, toute ma vie!

VIII

Depuis le jour où Bertrand avait entendu affirmer que Claude allait se remarier, il endurait un supplice d'autant plus cruel qu'il ne voulait rien dire à personne.

Après avoir si follement espéré reconquérir sa femme, et s'être juré d'arriver à la mériter de nouveau, il voyait son rêve s'évanouir pour faire place à la pire des réalités.

L'idée que le renseignement n'était peut-être pas exact n'effleurait même pas son esprit. Dans leurs deux rencontres, Claude avait montré une telle indifférence, un tel dédain du passé. Certainement, Mlle Bourton parlait en toute connaissance de cause.

A partir de ce moment-là, il se terra chez lui, ne permettant plus à ses neveux d'entrer à leur fantaisie, ne voulant plus sortir avec eux. Guy s'inquiétait mortellement. Robert, qui jusque-là, mal déshabitué des exigences de son père, avait été assez raisonnable, Robert dépassa d'un seul bond toutes les limites de la raison qu'il avait encore.

A la vérité, Francis des Aulniers joua le rôle de serpent tentateur, mais il faut reconnaître aussi que les hardiesses de son camarade aggravèrent singulièrement le projet, un peu hasardeux, du frère de Nicolette. Ce projet n'aurait peut-être pas obtenu l'approbation de M. des Aulniers, le père, et sûrement pas celle du marquis de Fontenès. Aussi Robert se garda bien d'inviter son frère à être de la partie, car Guy aurait essayé de l'en détourner.

C'était une telle poule mouillée, ce pauvre Guy! Parce que l'oncle Bertrand avait pris froid en restant toute la nuit au jardin, après un orage qui avait rendu subitement glacée la température jusqu'alors étouffante—c'était justement le soir du thé Dubois-Frangueil, où on lui avait récité du Christina Rossetti—il s'était enrhumé, chose naturelle, et toussait beaucoup. Guy se tourmentait et soupirait après l'arrivée de sa mère.

C'était par trop ridicule! Robert avait vertement remis son cadet dans le droit chemin en l'appelant: «Bébé! petite fille», et autres épithètes du même genre.

Robert était dans l'espèce spartiate. Il aurait enduré n'importe quoi sans se plaindre, et la pire douleur ne lui aurait pas arraché un cri. Ceci

était fort bien, mais le poussait à exiger un peu trop des autres.

Les deux conjurés complotèrent donc en grand mystère. Profitant de ce que son oncle, écrasé de chagrin, ne le surveillait plus du tout, Robert perfectionna le plan de Francis; mais pour cela il fallait de l'argent, et par malheur on était au 25, or, à la fin du mois, ni Francis, ni Robert n'avaient jamais un sou. Francis avait très peu d'argent à sa disposition, et M. de Fontenès, sachant son fils très dépensier, ne se montrait pas généreux à son endroit.

Francis puisa dans la bourse de Nicolette, son allié jugea que le plus simple était de demander des subsides à son oncle qui, malgré les recommandations formelles de son frère, était toujours prêt à regonfler le porte-monnaie vide de ses neveux.

Il était 6 heures du matin, Bertrand, qui s'écrasait de calmants pour arriver à trouver quelques heures de sommeil, fut soudain tiré de l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé par la voix de Robert qui, non content de lui crier quelque chose dans les oreilles, lui secouait énergiquement l'épaule.

Furieux, Bertrand s'écria sans même ouvrir tout à fait les yeux:

—Que tu es assommant, mon pauvre Robert ! travaille donc tout seul, et laisse-moi dormir !

Travailler ? Comme s'il en avait envie ! Robert expliqua encore plus haut :

—Je vais partir avec des Aulniers. Vous permettez ?

—C'est pour ça que tu me réveilles ! s'écria l'oncle exaspéré. Va où tu voudras, et laisse-moi tranquille.

Sans chercher de plus amples explications, il se retourna de l'autre côté, prêt à se rendormir. Ceci ne faisait pas l'affaire de son neveu qui ajouta promptement :

—Ecoutez... je suis «fauché» ! vous seriez bien gentil...

—Oui, ça va bien ! coupa l'oncle désireux de le renvoyer. Mon portefeuille est sur la table, prends ce que tu voudras.

«Qu'il est chic ! pensa le jeune garçon. Voilà ce qui s'appelle un oncle !»

Il chercha dans le portefeuille et déclara :

—Il n'y a pas de monnaie dans votre portefeuille. Seulement des billets de mille francs.

—Prends-en un, mais sors d'ici, au nom du ciel ! s'écria Bertrand à bout de patience.

Robert n'en crut pas ses oreilles ; il s'empressa d'exécuter l'ordre et s'en fut éperdu de bonheur.

«La liberté et tant de «galette», pensa-t-il, il est rudement gentil, oncle Bertrand ; je ne comprends pas que ma tante l'ait lâché, il ne méritait pas ça !—et, sans transition : «C'est des Aulniers qui va être surpris ! on va royalement s'amuser.»

Il se précipita à la gare, où il trouva son camarade qui avait dû faire, de son côté, une opération fructueuse, car il achetait d'un air épanoui un paquet de journaux d'opinions diverses. Francis, lui, voyant la bourse pleine, dit simplement : «Ça, mon vieux, c'est ce qui s'appelle la veine !», puis il alla prendre les billets.

Robert se fit ouvrir un compartiment par Lanternier, l'homme d'équipe, qui reçut une récompense royale pour cela. Les deux garçons partirent, ivres de joie et de liberté.

Robert, dans son enthousiasme, avait totalement oublié sa lettre au marquis.

Bertrand faillit tomber à la renverse lorsque, dans l'après-midi, on vint lui dire que son frère venait d'arriver.

Le marquis de Fontenès, en lisant les quelques lignes par lesquelles Robert l'informait que Bertrand avait revu Claude et que, non seulement il ne manifestait pas l'intention de s'en aller, mais, au contraire, cherchait à la revoir, et demandait à son père ses instructions, le marquis de Fontenès avait été à la fois enchanté et très perplexe. Enchanté, parce que l'attitude de Bertrand était un indice que sa femme ne lui était plus indifférente ; perplexe, parce qu'il ignorait totalement les sentiments de son ex-belle-soeur. Claude persisterait-elle dans l'attitude fière et froide, presque dédaigneuse, qu'elle avait adoptée lorsque, désolée, la marquise avait essayé de la raisonner, de l'engager à revenir auprès de son mari ?

D'autre part, Bertrand était très ombrageux, un mot maladroit pouvait le faire cabrer ; Raymond savait que se mêler mal à propos de ses affaires aggraverait l'état de choses présent, et lui fermerait le cœur de son frère pour toujours.

Si Marie avait pu venir à Auberive, son rôle eût été plus facile, elle savait à merveille prendre son jeune beau-frère, tandis que, involontairement, Raymond pourrait le brusquer et n'arrangerait rien du tout.

Mais la lettre de Guy était arrivée trop tard. Mme de Fontenès était en Bretagne pour le baptême d'une petite nièce dont elle devait être la marraine, et des amis l'avaient entraînée dans une croisière le long des côtes de la Manche.

Raymond se décida à venir, sans l'attendre, ju-

ger par lui-même où en était la situation; Robert ayant un style respectueux mais peu explicatif.

Il était résolu à être très bon, cette fois. Il lui en coûtait, car, aux yeux de cet homme foncièrement chrétien, traditionaliste jusqu'à la moelle, intransigeant et tout d'une pièce, le divorce de son cadet était une action déshonorante qui avait rejailli sur toute la famille de Fontenès. Au moment de la rupture du jeune ménage, il avait vainement tenté de montrer à Bertrand ce qu'il faisaient en usant de cette loi créée pour détruire la famille, pour enfreindre la loi divine. Il lui avait rappelé qu'il devait l'exemple et scandaliserait ses inférieurs en se mettant, en somme, hors de l'Eglise.

Bertrand, encore blessé dans son cœur et dans son amour-propre, par le départ de sa femme, s'était borné à répondre sèchement qu'il était majeur et maître de ses actions.

Alors, le marquis perdant tout empire sur lui-même, s'était emporté, et n'ayant pu rappeler à Bertrand le respect qu'il devait à son nom, à la mémoire de ses ancêtres, usant de toute l'autorité que lui donnait son droit d'aînesse, il avait mis fin à l'orageuse entrevue par cette phrase articulée durement, comme un ordre sans réplique:

—Vous voudrez bien ajouter au vôtre le nom de votre mère. Je ne veux pas que, plus tard, on puisse confondre un de mes fils avec un Fontenès divorcé!

Lorsqu'un jour, Bertrand avait dit au docteur Le Viguier, son vieil ami: «Il m'a meurtri jusqu'au fond de l'âme!», il n'exagérait pas, et toute la bonté de sa belle-soeur n'avait pu qu'imparfaitement guérir la blessure que Raymond lui avait faite.

En d'autres temps, l'arrivée de son frère l'eût médiocrement charmé; cette fois, il était désemparé au point d'être presque heureux d'avoir quel'un à qui se raccrocher.

Outre la peine morale, il souffrait aussi physiquement depuis plusieurs jours, et, sans la crainte d'effrayer ses neveux, il n'aurait, ce matin-là, pas eu la force de quitter son lit.

Mme de Fontenès avait dit à son mari: «Comment voulez-vous que Bertrand vous sente de l'affection pour lui? vous n'en faites jamais les gestes.» M. de Fontenès pensa que sa femme avait sans doute raison, il se résolut, bien que peu démonstratif, à suivre ses conseils. Lorsque Bertrand entra, en lui exprimant, avec son plaisir de sa visite, sa surprise, au lieu de serrer la main de son frère, il l'attira à lui et l'embrassa.

Quand le jeune homme éprouvait une émotion quelconque, il ne pouvait retenir un tressaille-

ment nerveux. Cette fois, parce qu'il était appuyé sur la poitrine de son frère, le marquis le sentit trembler contre lui.

Raymond de Fontenès n'avait jamais pu prendre son parti du second mariage de son père; il détestait sa belle-mère, même par delà la tombe; mais il n'était pas insensible, malgré sa froideur.

En voyant les yeux mordorés levés vers lui, il revit le petit garçon effrayé qu'on lui avait amené un soir, il resserra son étreinte et dit:

—Je n'ai pas su être pour vous l'appui que j'aurais dû, cependant, je vous demande d'avoir confiance en moi, Bertrand. Laissez-moi partager votre peine.

Personne n'était persuasif et prenant comme le marquis de Fontenès lorsqu'il le voulait; Bertrand, dont la sensibilité était excessive et rendue naturellement plus aiguë par le chagrin, se contraignait cependant par un effort de volonté à ne pas céder à l'émotion qui l'envahissait. Il aurait donné beaucoup pour rester là, sur la poitrine du frère qui se montrait paternel pour lui, pour se sentir comme protégé par ce bras puissant. L'habitude de son enfance, du respect déférent et timide que lui avait toujours inspiré cet aîné si lointain, fut plus forte; il se dompta à tel point qu'il suffoquait presque, et répondit d'un accent bas, un peu étouffé: «Je vous remercie, vous êtes très bon», et, brusquement, se dégagea.

Raymond sentit une espèce de remords le gagner: «Très bon», l'avait-il été vraiment? L'indulgence témoignée jadis—quand il ne l'aurait pas fallu—au jeune homme, n'était-ce pas aussi de l'indifférence envers ce petit frère qu'il n'aimait pas? Car—oui, loyalement, il le reconnaissait—alors, il ne l'aimait pas.

Bertrand était-il donc seul responsable de cette lourde faute commise? Aurait-il fallu le laisser dans ce foyer déserté comme on l'avait fait? L'abandonner si jeune à toutes ces tentations?

Loyalement encore, le marquis se répondit: «Non.» Il se jura de faire tout au monde pour réparer sa faute.

Bertrand ne comprenant rien à ce silence, voulut renouer l'entretien et dit:

—C'est vraiment très aimable à vous d'être venu ici. Vous voulez savoir comment je me tire de mon rôle de père de famille?

—Non, dit l'aîné affectueusement, pas du tout. C'est uniquement pour vous voir que je suis venu.

—Encore plus aimable! reprit le jeune homme en s'efforçant de sourire—un sourire si triste et si las que son frère en fut navré. Je vous croyais à Wiesbaden, où je devais vous envoyer Bob.

—Non, je n'irai pas. J'ai changé mes projets.

Comme Bertrand ne cherchait pas à les connaître, il reprit en se rapprochant de lui :

—J'y ai renoncé à cause de vous.

—De moi? répéta Bertrand marchant de surprise en surprise.

—Oui, continua le marquis en baissant un peu la voix, j'ai hésité d'abord, je craignais de vous...

—Oh! dit le jeune homme en changeant de couleur. Qu'y a-t-il encore? Ne pouvait-on me laisser en paix!

—Je suis désolé, poursuivit le marquis—et il était sincère—cependant il faut que vous m'écoutez... votre femme est ici?

Bertrand se leva d'un bond, détournant son visage, il gémit :

—Par grâce! ne me parlez plus! Si vous saviez ce que je souffre, vous ne me tourmenteriez pas, c'est trop cruel!

—Mon pauvre enfant, je comprends bien que tout cela vous supplicie, pourtant je vous demande de m'écouter jusqu'au bout. Pourquoi vous obstiner à rester dans cette situation sans issue...

—Suis-je donc seul en cause! interrompit le jeune homme d'un accent désespéré. Comprenez-vous ce que j'ai enduré, en entendant dire qu'elle veut se remarier? En entendant dire qu'un officier était à genoux devant elle, elle, ma femme à moi!

—C'est impossible! s'écria le marquis. Je ne croirai jamais cela de Claude!

—Pourquoi ne désirerait-elle pas le bonheur? Elle est si jeune! et puisqu'elle était partie, c'est bien qu'elle n'a jamais pu oublier, comprenez-vous? qu'elle ne m'a jamais pardonné—il termina, et de quel accent!—Qu'elle ne m'aime plus, elle! Jugez-moi lâche si vous voulez, pourtant je crois avoir fait mes preuves, eh bien! j'aurais tous les courages, sauf le courage de supporter cela!

Cette fois, son orgueil était vaincu. Pour la première fois, Raymond venait à lui, lui ouvrant les bras; il ne craignit plus de manquer à sa dignité d'homme et cacha son visage contre l'épaule du marquis.

C'était le seul mouvement d'abandon qu'il ait jamais eu depuis le jour où son frère était venu lui dire que sa mère était morte.

Raymond en fut bouleversé au point d'oublier que ce n'était plus là le jeune homme follement brave qui avait, comme lui, combattu avec l'héroïsme légendaire de sa race. Ainsi qu'il l'avait fait avec l'enfant en deuil, il se pencha, caressant les cheveux bruns; il dit encore comme autrefois :

—Bertrand, mon petit garçon...

Très vite, Bertrand reprit :

—Je vous demande pardon, je suis ridiculement faible... j'ai honte de moi... Ne pensez-vous pas

qu'il vaudrait mieux que je parte? vous remmèneriez vos fils?

Le marquis songea : «Il faut d'abord s'assurer que Claude ne pense plus à lui... voir l'amiral du Chol, lui expliquer la situation, à nous deux, nous pourrions peut-être quelque chose.» Il répondit tout haut :

—C'est vrai, mes fils... J'ai vu Guy, qu'avez-vous fait de Robert?

Bertrand se souvint, tout à coup, qu'il avait accordé à son neveu une permission, sans savoir au juste laquelle. Il répliqua :

—Robert est parti ce matin avec un ami. Il est venu me réveiller pour me demander...

—Comment? interrompit M. de Fontenès stupéfait. Vous réveiller? Voilà de singulières façons!

—Ne vous fâchez pas tout de suite, pria Bertrand avec son séduisant sourire. Il n'y a pas très longtemps que je n'ai plus peur de vous!

Le marquis, étant décidé à être très bon, s'efforça d'être patient.

—Je ne me fâche pas, mais je commence à croire que vous n'avez guère tenu compte de mes recommandations! Où est-il allé?

—Je n'en sais vraiment rien du tout, expliqua Bertrand avec calme. Il est parti avec un camarade, c'est tout ce que je sais.

M. de Fontenès fut de moins en moins satisfait

—Quand rentrera-t-il??

Bertrand fit un geste évasif.

—Je l'ignore! ce soir, je pense. Quand il rentrera, nous le verrons.

—Et il me verra aussi! ajouta le père. C'est vraiment un peu fort! prendre une liberté pareille! Huereusement, ajouta-t-il sur un ton de plaisanterie, cachant mal son mécontentement, nous sommes à la fin du mois, il ne doit plus avoir un sou, et n'aura pu aller bien loin.

Sans réfléchir, Bertrand reprit :

—En effet, il n'avait plus d'argent, il m'en a demandé...

—Vous ne lui avez rien donné, j'espère?

—Mais si. A quoi pensez-vous? un oncle est fait pour ça!

—Réellement, Bertrand, vous êtes!... commença le marquis, furieux.—Il se calma.—Vous me contrariez beaucoup!... Je vous avais tant recommandé! C'est fou ce que vous avez fait. Et vous dites que je n'aurais pas dû vous passer tant de caprices! je voudrais bien pouvoir ne pas vous passer celui-là!

—Je l'échappe belle! fit le jeune homme en riant. Mais, sérieusement, vous savez, il n'y a rien à craindre; Robert n'a fait aucune sottise depuis qu'il est chez moi. D'ailleurs, il m'a promis d'être raisonnable.

Ici, il s'arrêta court, songeant qu'il n'avait pas même pensé à faire promettre cela à son neveu. Il termina très vite :

— Il va être très très surpris de vous trouver là ce soir. Je ne m'attendais pas du tout à votre visite et... je suis très heureux que vous soyez venu.

Il appuya sa main sur celle de son frère. Au contact de ces doigts brûlants sur les siens, Raymond s'écria :

— Mais vous avez de la fièvre ? vous êtes malade ?

Il examina le visage altéré, les yeux qu'un cerne violet agrandissait encore.

— Qu'avez-vous, Bertrand ? Pourquoi n'avoir rien dit ; si j'avais su, j'aurais amené Le Viguier avec moi.

— Mais je n'ai rien ! fit Bertrand avec impatience. Allez-vous me mettre dans du coton ! J'ai probablement une bronchite, cela donne toujours un peu de fièvre.

Il ne dit pas qu'il ressentait, dans le côté, une douleur si aiguë qu'il en avait parfois la respiration coupée. Le marquis, très robuste, jugeait son frère semblable à lui, il accepta cette explication sans en chercher davantage.

Ils se turent, puis, au bout d'un instant, M. de Fontenès demanda :

— Où pensez-vous que Robert ait bien pu aller ?

— Je ne sais pas ; il est venu chez moi ce matin à 6 heures, je dormais, je n'ai pas pensé à lui demander... mais je vais donner l'ordre d'aller à tous les trains, on le préviendra que vous êtes ici.

Comme il allait sonner, le valet de chambre entra, portant une carte sur un plateau.

Bertrand, dès qu'il eût jeté les yeux sur le carton, ne put retenir un mouvement d'inquiétude.

— Mme d'Auzun désire me parler, dit-il à son frère.

— Mme d'Auzun ? répéta celui-ci, n'est-ce pas la tante de...

— Oui, fit Bertrand d'un accent bref. Que peut-elle me vouloir ? Je suis si fatigué... ne voudriez-vous pas m'excuser auprès d'elle, Raymond, et la recevoir à ma place ?

— Certainement, si vous le désirez, répondit promptement le marquis, enchanté de voir ses projets facilités. La tante de Claude ou son oncle, c'est parfait.

IX

Mme d'Auzun avait pris une grande résolution. Elle ne voulait à aucun prix voir la réconciliation s'opérer ; mettre sous les yeux de Jeanne, devenue une jeune fille, le bonheur de Claude et de Bertrand. C'est pourquoi elle avait composé, à l'usa-

ge de l'amiral, ce superbe roman dont lady Brent était l'héroïne, en disant qu'elle tenait ce renseignement de Raoul Bermont.

Mme d'Auzun avait ce principe qu'il ne faut jamais inventer un mensonge, mais toujours construire sur une base de vérité, pour être à couvert en cas d'enquête. Raoul Bermont avait dit, en voyant Mme d'Auzun regarder une photographie de lady Brent en costume d'infirmière : « Mon frère et M. de Fontenès en étaient fous, ils ne juraient que par elle. Elle est restée en relations avec le comte, cela finira peut-être par un mariage. »

C'était tout. C'était peu, mais avec si peu Mme d'Auzun avait fait beaucoup de mal. C'était une femme tirant un parti étonnant des plus médiocres ressources. Donc, à force de faire des allusions à cette belle histoire, en l'accompagnant des commentaires les plus malveillants, elle était parvenue à rendre l'amiral du Chol, très bon chrétien et anglophobe, outré contre l'ex-mari de sa chère nièce.

Par contre-coup, Claude commençait à s'apitoyer sur l'homme qu'on attaquait, mais on ne saurait penser à tout. Il fallait, maintenant, tâcher de rompre le dernier lien et poursuivre son plan de faire déclarer nul le mariage religieux. Ceci était bien difficile ; Mme d'Auzun, après avoir réfléchi toute une nuit, se rappela soudain que Bertrand avait un grand-oncle archevêque—celui-là même qui avait béni son mariage—il fallait s'en faire un allié. Elle eut donc l'idée, singulièrement originale, d'obtenir du comte qu'il demandât à Mgr de Vallerande de déclarer que, s'il avait marié son neveu, il l'avait marié tout de travers, donc partie nulle !

Mme d'Auzun réfléchit si bien qu'elle se dispensa d'assister à la messe ce dimanche-là, car sa religion était des plus commodes, elle se bornait à sermonner son prochain et s'abstenait volontiers des choses qui la gênaient, fussent-elles essentielles.

Mme d'Auzun prit donc la route d'Auberive-le-Châtel et s'en vint sonner à la porte du Jardin du roi, ce jardin dont elle aurait tant voulu donner la clef à sa fille !

L'excellente femme avait assorti sa toilette à la mission dont elle s'était chargée ; son tailleur marron et son petit chapeau de même couleur, orné d'ailes assorties, étaient exactement ce qui convenait à l'heure, au lieu et à la circonstance. C'était plein de goût et de tact ; rien qu'à voir ce costume, les gens les plus bornés auraient compris qu'ils voyaient là une tante admirable, pénétrée de douleur, venant tenter auprès d'un mari indi-

gne une suprême démarche pour le bonheur de sa nièce !

En attendant l'entrée de son ex-neveu et futur gendre, elle examina soigneusement le mobilier du salon. Les meubles, un délicieux bois doré Louis XVI, étaient recouverts d'une tapisserie étrange, brillante comme un émail, où s'épanouissait toute une floraison de féerie : oeillets, roses, pavots éclatants, grenades aux grains de rubis ; un véritable chef-d'oeuvre d'adresse et de goût, dont chacun des points était formé par une très petite perle de couleur. Combien avait-il fallu de mains patientes pour réaliser cette merveille ? Combien de jolis doigts avaient manié ces perles minuscules ? Quels chagrins ou quels bonheurs, quels rêves avaient passé dans chacun de ces oeillets ou de ces grains de grenades ?

Mme d'Auzun fut enchantée. Elle admira encore le portrait d'Angélique-Sophie, et l'effigie du bel aide de camp du roi Murat, en pelisse rouge chamarrée d'or et de fourrure ; la harpe aux ciselures admirables, près du piano à queue ; l'*Aphrodite* de marbre posée sur la cheminée ; tous les bibelots, tous les tableaux, jusqu'aux coussins du canapé ! Décidément, Jeanne serait bien heureuse !

Lorsque la porte du salon s'ouvrit, elle se préparait à tendre ses bras pour y serrer son futur gendre qui, par malheur, était bien encore un peu son neveu. Elle faillit crier en voyant devant elle non Bertrand, mais son frère.

Le marquis l'intimidait horriblement. Il la salua avec sa courtoisie extrême de grand seigneur qui se courbe devant les femmes, seulement parce qu'elles sont femmes.

— Madame, dit-il, je mets les hommages de mon frère à vos pieds. Il vous prie de l'excuser s'il ne peut vous recevoir, il est en ce moment assez souffrant.

Là, il fut coupé net. Mme d'Auzun s'attendrit ; après avoir assuré qu'elle aimait Bertrand comme un fils, elle gémit avec de vraies larmes dans la voix :

— Il a été bien coupable... Dieu le châtie ! Quel malheur pour deux familles comme les nôtres !... Après avoir demandé le divorce, lui, le mari de ma nièce !... il n'avait donc aucun principe ! aucun sentiment de...

Le marquis commença à être excessivement mécontent ; il avait bien voulu blâmer son frère, mais il n'entendait pas qu'on l'attaquât ainsi. Il jouait nerveusement avec sa bague, trop poli pour interrompre Mme d'Auzun, il laissa couler le flot. Mais cependant sa patience fut à bout, il jugea que la tante de Claude avait vraiment bonne grâce à égrener tous les méfaits de Bertrand. Il interrompit avec vivacité :

— Mon frère n'est pas sans reproches. Croyez bien, madame, que ses écarts de conduite m'ont déplu autant qu'à vous ; je sais que sur ce point le monde est indulgent, moi, je n'admets pas cela et je ne lui ai certes pas caché ! Mais permettez-moi de vous le dire, tous les torts ne sont pas de son côté. Il faut que sa femme ait été bien mal conseillée pour avoir agi avec lui comme elle l'a fait.

— Ah ! soupira Mme d'Auzun avec un regard vers le plafond, croyez-vous, monsieur, qu'il soit facile de diriger ma nièce ? Combien de fois lui ai-je dit : « Ne cède jamais. Mets-toi, tout de suite, sur le pied que tu veux garder. Ton mari est trop jeune pour commander, il est dépensier, ridiculement généreux, il te mettra sur la paille ! Tiens ferme, avec les gens nerveux comme lui il faut... »

— Il n'aurait pas fallu le pousser à bout, dit sèchement M. de Fontenès.

Mme d'Auzun vit qu'elle faisait fausse route. D'après son système personnel, les individus nerveux doivent être énervés le plus possible ; l'excès d'agacement devant, à la longue, les rendre doux comme des moutons. Elle avait fait d'ailleurs une expérience des plus satisfaisantes avec M. d'Auzun, puisque celui-ci, exaspéré, avait laissé le champ libre en s'enfuyant.

N'osant plus attaquer Bertrand, elle se rabattit sur Claude.

— Charmante, cette petite ! elle l'aimait comme sa propre fille ! mais ce n'était pas du tout la femme qu'il aurait fallu à Bertrand de Fontenès. Elle était trop brillante, trop femme du monde, trop intellectuelle, trop...

Le marquis, très étonné, affirma que c'était justement là des qualités indispensables chez la femme de Bertrand, étant donné la situation qu'elle occupait dans le monde, et, du reste, Claude n'avait pas que celles-là.

Mme d'Auzun le détrompa promptement. Il croyait connaître son frère, c'était une grave erreur. Elle seule avait percé à jour le caractère de ce jeune homme et avait su le comprendre. Ce qu'il lui aurait fallu, c'est une gentille petite jeune fille bien simple, pas compliquée, ni artiste, ni enthousiaste, ni rien ; une femme négative, en résumé. Pas brillante, pas savante, mais bonne ménagère... Comme Jeanne, par exemple.

Ah ! si ce n'était pas sa fille, elle dirait ce que Jeanne valait ! Quel trésor un mari aurait là ! Bien que Jeanne fût sa fille, elle se mit à l'exalter, et ajouta à la suite de son propre éloge, cela allait de soi, puisqu'elle seule — M. d'Auzun l'ayant abandonnée ! — avait élevé cette chère enfant.

Une allusion à ses épreuves suivit, qui dura fort longtemps! Sur le chapitre de ses mérites, Mme d'Auzun était intarissable.

M. de Fontenès était très agacé, le temps passait. Il tenta de faire comprendre à Mme d'Auzun qu'elle se trompait absolument sur le compte de Claude et de son mari.

—Il y a des gens si peu clairvoyants! soupira l'excellente femme.

Ceci signifiait clairement que son interlocuteur n'était pas plus psychologue qu'une chauve-souris.

—Moi seule ai compris ce qui allait arriver, mais avant qu'on ait fait entendre raison à chacun! Je disais bien à Bertrand: «Ne cédez pas. Imposez votre volonté, après tout, vous êtes le maître.»

Raymond de Fontenès l'écoutait stupéfié. Un instant plus tôt c'était sa nièce qu'elle engageait dans la voie de l'autorité; à présent, elle affirmait avoir donné le même conseil au mari! Il se demandait si Claude avait été si bien conseillée qu'on le croyait, et pensant que son frère avait dû rencontrer de terribles difficultés dans sa courte vie conjugale. Il le revit, comme tout à l'heure, désespéré, lui si courageux, il pensa à son propre bonheur entre une femme qu'il aimait comme au premier jour, et ses beaux enfants qui ne lui donnaient que de la satisfaction. Cette pensée le bouleversa. Il souhaita donner, à n'importe quel prix, un bonheur semblable au sien à son frère; par tous les moyens il fallait lui rendre sa femme. Noblement, il s'accusa:

—Dans tout ceci, madame, j'ai une large part de responsabilité. Je n'ai pas élevé mon frère comme il l'aurait fallu; j'ai craint d'être trop sévère, par scrupule de respecter la prière que m'avait faite sa mère mourante, d'être bon pour lui. Je n'ai pas su être bon et j'ai été trop faible, il en a abusé; mais, vous le voyez, ce n'est pas uniquement sa faute. Je n'ai pas cherché à attirer sa confiance, il avait peur de moi, il n'a pas osé s'adresser à moi lorsqu'il aurait eu tant besoin d'être soutenu. Il n'accuse personne, mais je m'accuse moi-même, car je le dois.

Mme d'Auzun jugea dans son bon sens que M. de Fontenès était un singulier original! Se trouver en faute parce qu'il avait mal élevé son frère, en voilà une idée! Au lieu de tout passer au jeune homme il aurait bien pu le brusquer à la journée, ce n'était pas une raison pour dire: «J'ai eu tort.» Est-ce qu'elle se trouvait des torts, elle, pour avoir persuadé à Claude que sa dignité l'obligeait à quitter la maison de son mari, après lui avoir, tout bonnement, laissé sur la tablette de son bureau un billet d'adieu dans lequel elle l'assurait qu'elle ne pouvait plus avoir pour lui ni amour, ni confiance?...

—Je ne vois pas, monsieur, dit-elle, en quoi votre responsabilité pourrait être engagée? Bertrand était majeur lorsqu'il s'est marié. Il avait fait la guerre, ce n'était pas un enfant!

—Si, justement, ce n'était qu'un enfant. Je ne peux pas me pardonner de l'avoir laissé se marier trop tôt; j'ai cru, parce qu'il s'était bravement conduit et avait su être un chef, qu'il saurait être un chef de famille. Sans réfléchir que la bravoure et l'expérience font deux, et qu'il était trop jeune pour être expérimenté. Comprenez-vous quels remords j'éprouve en voyant sa vie brisée, son avenir arrêté à son âge!

«Je vous en conjure, madame, aidez-moi à réparer le mal qui a été commis. Dites à Claude qu'il n'a jamais cessé de l'aimer!»

Il s'arrêta, trop ému pour continuer son plaidoyer. Il y avait quelque chose de pathétique et de poignant à voir le hautain Raymond de Fontenès implorer, pour le bonheur du fils de la créole haïe, cette femme fausse et méchante qui avait eu le talent de persuader tout le monde de sa bonté.

Mme d'Auzun fut consternée. Alors? Ça allait recommencer? et le frère lui-même s'y mettait! Elle avait tout fait pour éloigner Claude de sa belle-famille en lui représentant—chose qu'elle savait être très pénible à l'amour-propre de sa nièce—le marquis comme un tyran qui traitait Bertrand en petit garçon, et la marquise comme une fière souveraine qui la tiendrait toujours, elle, à la distance d'une femme de cadet.

Elle avait fini, après des froissements qui se seraient terminés par la plus tendre des réconciliations, par persuader à Claude de rompre complètement et de mettre l'irréparable entre eux.

Voilà que toutes ses peines risquaient d'être inutiles? Le marquis allait essayer d'attendrir Claude, de la voir; qui sait? peut-être par surprise de la ramener à son mari!

Etonnée de ne pas obtenir de réponse, et la voyant se tamponner les yeux, Raymond s'excusa. Ce n'était pas à elle qu'il aurait dû parler, mais à l'amiral du Chol. Cependant cette visite lui avait paru providentielle. Ayant presque élevé Claude, sa tante devait avoir sur elle au moins autant d'influence que l'amiral. C'est pourquoi il la suppliait de vouloir bien s'en servir en faveur de Bertrand.

Mme d'Auzun serra les lèvres, elle eut alors une expression si méchante que le marquis devint méfiant. Il insista.

—Mon frère est absent pour quelques jours, ainsi que ma nièce, mentit vivement Mme d'Auzun alarmée et désireuse de gagner du temps. Mais vous pouvez compter que je ferai tout le

possible pour hâter leur retour et raisonner Claude. Cependant—elle soupira—je ne voudrais pas vous leurrer d'un espoir bien incertain... Claude est très jeune, très admirée... peut-être a-t-elle pensé à refaire sa vie... et puis, elle est si différente de son mari—je dis: son mari, car je n'admets pas le divorce, moi, non, je ne l'admets pas!—elle affirma ceci d'un ton menaçant. Le mariage est indissoluble, monsieur!

—C'est bien mon avis, répliqua M. de Fontenès.

—Indissoluble! Bien ou mal mariés, nous le sommes jusqu'à la mort. Ainsi, moi, par exemple, j'aurais eu cent occasions de me remarier.

Le marquis pensa que cent occasions c'était beaucoup, personnellement, il n'aurait eu nulle envie de succéder à M. d'Auzun.

—Enfin, pour en revenir à ce que je disais, ne vaudrait-il pas mieux que Bertrand renonçât à elle, définitivement?

—Madame! protesta Raymond de Fontenès. Croyez-vous mon frère capable de se contenter d'un mariage civil!

—Certes, non... Mais... à ne vous rien cacher, nous sommes tous d'avis que le plus sage serait de nous adresser à Rome et faire annuler le mariage religieux, de la sorte, étant réellement libres tous les deux...

—Mais, s'écria le marquis stupéfait, vous devez bien savoir, madame, que Rome ne peut pas casser un mariage valable et régulièrement célébré!

—Oh! avec des protections! murmura délibérément Mme d'Auzun. Par Mgr de Vallerande, par exemple.

Raymond, confondu, se demanda s'il entendait bien. Demander cela à Mgr de Vallerande? Mais ce serait se moquer de lui!

Il haussa les sourcils de telle façon que Mme d'Auzun prit peur et se leva. Elle plaqua sur son visage le plus mielleux de ses sourires, et recommença ses protestations de sympathie et de dévouement.

—Soyez sûr, monsieur, que je ferai tout au monde pour décider Claude. Hélas! je ne crois pas réussir, elle a un caractère si entier! Ne me parlez pas de ces caractères entiers! Ce n'est pas comme ma fille, la douceur même, cette enfant! Heureusement, avec les épreuves que j'ai eues! enfin, nous ne devons pas être heureux sur cette terre, c'est bien ce que je répète à ma nièce, constamment... Je vous ai retenu bien longtemps, excusez-moi. Mes amitiés à Bertrand, je fais des vœux pour lui. Au revoir, le plus tôt possible.

Elle fit une sortie admirable, on aurait juré qu'elle venait de travailler au bonheur de la nièce la plus chère.

Lorsque la porte se referma derrière la jupe marron de Mme d'Auzun, Raymond de Fontenès se sentit une soudaine envie de casser quelque chose. Mme d'Auzun l'avait agacé au dernier point et ne lui avait pas donné grand espoir de réussir. Combien faudrait-il attendre de jours avant de pouvoir causer avec l'amiral? Il fronça les sourcils, son visage prit l'expression des mauvais jours. Guy, qu'il rencontra sur l'escalier, se fit tout petit, bien qu'il sût n'avoir rien à redouter; le marquis, s'il était sévère, ne grondait jamais injustement ses fils; il eût trouvé inadmissible et bas de passer ses nerfs sur un être qui n'était pas la cause de son irritation. Il se borna à l'interroger sur le départ de Robert. Guy n'était pas plus renseigné que les autres; personne ne savait où était allé Robert, ni quand il rentrerait.

—Je m'aperçois, dit sèchement le père en ouvrant la porte du cabinet de travail, que votre oncle vous a laissé prendre d'étranges habitudes. Rappelez-vous que je ne veux pas que cela continue. Lorsque Robert rentrera, vous me l'enverrez!

Son fils congédié, il entra chez Bertrand.

—Que vous a dit d'aimable ma gracieuse tante?? interrogea celui-ci sur un ton de plaisanterie cachant mal une certaine anxiété.

—Beaucoup de bien de vous! répliqua le marquis en prenant une cigarette. Elle vous aime comme un fils. N'êtes-vous pas touché?

—Si, si, extrêmement touché! Cependant, comme un fils m'inquiète!

«Vous ne pensez pas, continua le pauvre garçon qui ne croyait pas si bien dire, qu'elle voudrait me coller sa grande niaise de fille?

«Mais à quoi pensais-je là? je suis un homme coulé, moi! je ne puis prétendre à la main de cette exquise enfant, cet ange, ce trésor qui la console de tant de rudes épreuves! Pourquoi riez-vous? C'est à peu près ça, n'est-ce pas, que la mère vous a dit?

—Oui, en résumé, mais ça a été plus long, et Mme d'Auzun y a ajouté beaucoup de bien d'elle-même.

—Le bien qu'elle dit d'elle-même, je le connais! Voulez-vous que je vous le raconte? Ça vous donnera une bonne opinion de ma mémoire, et vous verrez comme on a été injuste de me reprocher, quand j'étais petit, de ne pas savoir mes leçons!

—Merci, merci! ce que j'ai entendu me suffit. Je ne doute pas que vous n'avez une mémoire excellente... Bertrand, ne fumez donc pas! je croyais que le docteur vous l'avait défendu?

—Le docteur m'assomme, dit Bertrand avec ennui: «Ne fumez pas! ne pensez pas! dormez!» C'est facile à dire.

Il voulut rire et se mit à tousser, ses pommettes s'empourprèrent, il appuya la main sur son côté en se rejetant sur les coussins du divan.

—Décidément, vous n'allez pas bien du tout, dit le marquis inquiet.

—Ce n'est rien—il toussa encore—ne vous occupez pas de moi. Parlez-moi donc un peu de cette exquise Mme d'Auzun—ceci dans l'espoir que son frère prononcerait le nom qu'il attendait.

—Je la connais assez pour savoir que sa visite avait un autre but que celui de prendre de mes nouvelles. A moins qu'elle n'ait envie d'avoir Robert pour gendre, ce qui m'étonnerait pourtant, elle a dû vous charger de me demander quelque chose. Dites-moi ce que c'est?

Le lui dire! pour rien au monde le marquis n'aurait voulu lui répéter que Mme d'Auzun venait insinuer délicatement que, Claude ayant l'intention de le rayer complètement de sa mémoire, il faudrait obtenir de Mgr de Vallerande qu'il reconnût avoir célébré, avec un vice de forme le rendant nul, le mariage de son neveu et de Claude du Chol.

Il répondit évasivement et parla d'autre chose; devant ce visage fermé, Bertrand n'osa plus insister.

Les heures passèrent sans ramener Robert. A mesure que la soirée s'avancait, le marquis se sentait envahir par un mécontentement extrême, il s'efforçait de le cacher, mais n'en devenait pas moins glacial. Il commençait à penser que son fils ne rentrerait pas de la nuit, et songeait à toutes les fredaines qu'un garçon de seize ans peut faire. Il se repentait amèrement de l'indulgence qu'il avait eue pour celles de Bertrand, et se promettait bien de faire payer à Robert son escapade.

Bertrand exténué, brûlé de fièvre, n'osait aller se coucher. Si Robert arrivait tout à coup, il valait mieux le confesser avant que son père ne le vît, et tâcher d'arranger les choses. Cependant le chauffeur envoyé au dernier train revint avec sa voiture vide, et le valet de chambre vint prévenir que M. le comte n'était pas rentré.

Le marquis, en proie à une de ces colères froides qui terrifiaient ses fils, ne fit pas une réflexion. Ce mutisme effraya Bertrand plus que ne l'aurait fait une violence soudaine; il tenta de faire remarquer que son neveu n'était pas seul, s'il lui était arrivé un accident on aurait été prévenu.

—Quel accident voulez-vous qu'il lui soit arrivé? dit brusquement Raymond. Il est assez grand pour savoir se conduire, je suppose! Mais c'est la seconde fois qu'il me désobéit, il verra ce qu'il en coûte!

Sur cette parole, qui plongea Guy dans la consternation, ils se séparèrent.

X

Le lendemain matin, Nicolette des Aulniers et Louis Bermont se retrouvèrent sur le quai de la gare.

Il faisait un joli temps frais, les roses-thé du petit jardin embaumaient l'air. Mlles Bourton, en corrects tailleurs bleus, coiffées de toques de soie orange, se disposaient à aller à Lyon rendre visite à leur riche parente, Mme Broc, à qui il ne s'agissait point de manquer d'égards! Elles adressèrent de loin, un sourire à Nicolette qui se promenait sur le trottoir adverse. Quelques vieux messieurs, dont l'aimable M. Dubois-Frangueil, discutaient gravement sur les inconvénients de l'horaire, qui les forçaient à attendre le passage de l'express de descente.

Lorsque Louis Bermont traversa les voies et vint rejoindre Nicolette, Mlles Bourton chuchotèrent entre elles; qui Mlle des Aulniers pouvait-elle venir attendre en compagnie de l'aviateur?

Nicolette attendait tout simplement ce vaurien de Francis, dont la disparition avait mis hors de lui M. des Aulniers pendant deux heures au moins; passé ce temps, sa fille était parvenue à le calmer. Mais, pour son propre compte, Nicolette était si inquiète qu'elle était allée se faire consoler par Mlle Bermont. Tante Albine avec une bonté parfaite, chargea de ce soin son neveu, et celui-ci s'en acquitta avec un plaisir indicible. Il avait affirmé à sa jolie petite fiancée que ce n'était qu'un retard absolument involontaire. Francis avait dû, tout bonnement, manquer le dernier train. Après quoi, il ajouta qu'à la place de M. des Aulniers il saurait empêcher le retour de ces beaux coups de vaillance; puis, voyant Nicolette prête à pleurer, il l'avait rassurée de son mieux, ce qui lui avait été très facile.

Il avait offert d'aller, le lendemain, à la gare attendre le coupable et de le chapter; la grande soeur de Francis jugea que son devoir était d'y aller aussi. En arpentant le quai aux côtés de l'aviateur, elle expliqua:

—Ce qui m'a tranquillisée un peu, quand j'ai vu qu'il ne rentrerait pas cette nuit, c'est que Francis n'est pas parti seul, il y avait aussi Robert de Fontenès.

Louis Bermont s'arrêta net.

—Robert de Fontenès! C'est ce qui s'appelle avoir du flair, de faire un coup pareil le jour où son père arrive!

—Le marquis est ici?

—Oui, je l'ai croisé tout à l'heure, il sortait à cheval avec Guy.

Curieuse, Nicolette oubliant de surveiller l'extrémité de la voie, par où l'express allait arriver, se retourna vers Louis et interrogea:

—Ressemble-t-il à son frère?

—A son frère? répéta l'interpellé réfléchissant. Il doit être plus grand et moins mince, beaucoup plus brun aussi. Non, il ressemble plutôt à Robert; vous trouvez qu'il rappelle un prince arabe, Robert, eh bien! son père c'est tout à fait ça. Il a une distinction souveraine, un chic! mais, sapsiti! qu'il doit être mal commode! je comprends la crainte qu'il inspire à ses fils! Je doute qu'il soit charmé de la surprise que Robert lui a offerte. Quelle idée a eu son oncle de lui lâcher la bride sur le cou; c'était fatal que, tenu comme il l'est, ce petit saisisrait avec joie la première occasion de faire une sottise.

—Pourvu qu'ils n'aient pas manqué le train! soupira Nicolette. J'ai fait prendre patience à papa, mais, tout de même, il commence à n'être pas content, papa!... Regardez, Louis, moi j'ai trop peur qu'ils n'y soient pas.

Ils y étaient. Dès que l'express, qui arrivait grondant et soufflant comme un monstre courroucé, eut stoppé, une portière s'ouvrit avec violence, poussée par deux coups de poings et deux coups de pieds. Francis des Aulniers et Robert de Fontenès sautèrent sur le quai.

Ils étaient si penauds, si déconfits que Louis Bermont ne put s'empêcher de rire. Laissant Francis aux bons soins de sa soeur, il s'empara de son compagnon qui faisait une triste figure.

D'un ton absolument dépourvu d'aménité, l'aviateur commença:

—Vous pouvez vous vanter d'avoir inquiété votre famille, mon garçon! On est allé vous chercher à tous les trains de montée et de descente. Il faut que Francis soit stupide pour vous avoir entraîné avec lui sans dire où vous alliez! Vous avez une tête de déterré... Qu'est-ce qui vous est arrivé? et, d'abord, d'où venez-vous?

Etourdi par ce flot de paroles peu aimables, Robert finit par articuler:

—D'où nous venons? de Lyon. Ce que j'ai fait? pas mal de bêtises! surtout une...

«Qu'a-t-il bien pu faire!» pensa Bermont.

—Nous sommes allés aux courses, expliqua Robert; j'ai joué, je me suis fait rincer, mais là! Oncle Bertrand m'avait donné mille francs...

—Il vous avait donné mille francs pour aller aux courses? Il est fou, ma parole!

—Je n'avais pas dit où j'allais, confessa le jeune garçon. Il m'a dit de prendre un billet dans son portefeuille, je l'ai pris, voilà! Ce qu'il va m'attraper lorsqu'il saura ce que j'en ai fait. Il est gentil quand il veut, mon oncle, mais quand il se fâche, il est raide, vous savez!

—Il aurait dû l'être un peu plus! S'il vous attrape, vous ne l'aurez pas volé, mais je crois que ce n'est pas lui qui se fâchera, comme votre père est ici...

—Mon père est ici? s'écria Robert effaré. Ah! bien! ah! bien!

Il resta sans voix.

Le voyant si ennuyé, Bermont se mit en devoir de lui remonter le moral.

—Voyons, ne faites pas cette tête-là! ce n'est pas le premier abâtage que vous recevrez, n'est-ce pas? ni le dernier, du train dont vous y allez! Que diable! on ne vous coupera pas le cou pour ça! qu'est-ce que vous risquez?

Robert fit la grimace. Il songea à la rigueur avec laquelle le marquis réprimait ses moindres fautes. Il répondit machinalement:

—Je risque... je risque—puis, sans transition—vous allez me trouver idiot, c'est moi qui l'ai fait venir ici, mon père!

—Vous! s'écria l'aviateur abasourdi. Eh bien! écoutez donc, mon petit, ce jour-là vous auriez beaucoup mieux fait de vous asseoir...!

Bertrand s'était levé, malgré les instances de son valet de chambre, un brave garçon qui avait été son ordonnance au front, et lui avait voué un culte de chien fidèle. Germain trouvait à son maître un visage si défait qu'il aurait bien voulu pouvoir le décider à rester au lit. Le jeune homme, très indifférent au mal, n'avait rien voulu entendre, il achevait de s'habiller lorsqu'on heurta assez violemment à sa porte et, sans attendre la réponse, Robert entra.

—Ah! te voilà, toi! commença l'oncle, tu daignes enfin te souvenir que tu as une famille!

Robert baissa l'oreille.

—Oncle Bertrand, ne vous fâchez pas! Je suis très ennuyé, vous savez! J'ai été idiot, mais je n'avais jamais eu tant d'argent à la fois, c'est ça qui m'a entraîné...

Comme il coulait un regard du côté du valet de chambre qui attendait, impassible, tenant toujours le veston de son maître entre ses mains, Bertrand commanda:

—Vous pouvez sortir, Germain, j'achèverai seul.

Aussitôt la porte refermée, il revint à son neveu.

—Tu as tout de même un fameux aplomb de me dire de ne pas me fâcher! Comment! j'ai assez de confiance en toi pour te laisser agir à ta guise, malgré les recommandations de ton père, et voilà ce que tu fais!

—Je sais bien que j'ai eu tort, répliqua Robert, mais je vous en prie, empêchez papa de me secouer. Il va être tellement furieux... il ne supporte pas qu'on lui désobéisse et je... j'ai...

—Qu'as-tu fait? interrogea Bertrand.

—Eh bien! je suis allé aux courses et je... j'ai joué, j'ai perdu tout l'argent que vous m'aviez donné.

—Et ensuite?

—Vous trouvez que ce n'est pas assez? remarqua simplement Robert.

—C'est assez. C'est même beaucoup trop. J'ai fait la même sottise que toi quand j'avais à peu près ton âge, je me souviens encore comme ton père m'a puni. Et il devait le faire; il n'y a rien de pire que le jeu, souviens-toi de ceci, Robert!

—Je le sais bien, balbutia le coupable, ça m'ennuie assez, allez! C'est trop bête ce que j'ai fait! Mais cette jument était aussi épatante, reprit-il les yeux brillants, si vous l'aviez vue, oh!...

Instinctivement il recula, se rapprochant de son oncle. La haute taille du marquis s'encadrait dans la porte du cabinet de travail, Bertrand fut encore plus ennuyé que son neveu. Valait-il mieux assister à l'entrevue et essayer d'intervenir si le marquis, qu'il voyait hors de lui, devenait trop sévère? ou sortir pour ne pas infliger à Robert, qu'il savait très orgueilleux, la présence d'un témoin? M. de Fontenès trancha la question en ordonnant d'un ton sec:

—Robert, venez ici.

Le jeune garçon avait une telle force de volonté que, malgré son effroi, pas un muscle de son visage ne bougea. Il obéit, Bertrand fit un mouvement pour le suivre. Raymond l'arrêta par cette phrase, où, sous la politesse de la forme, se cachait un ordre:

—Vous m'excuserez de vous emprunter votre cabinet pendant quelques minutes? Nous nous retrouverons tout à l'heure, n'est-ce pas?

Malgré la porte refermée, Bertrand, de sa chambre, percevait jusqu'au moindre bruit. Il se demanda s'il ne vaudrait pas mieux descendre au jardin, mais sa fatigue était si grande qu'il ne s'en sentit pas la force et, en attendant le retour de son frère, il s'étendit sur la chaise longue.

Il avait beau vouloir ne pas entendre ce qui se passait à côté, malgré lui il prêtait l'oreille; soudain la voix du marquis s'éleva vibrante de colère.

—Vous avez joué! s'écriait M. de Fontenès avec emportement. Quand je vous avais demandé votre parole de gentilhomme de ne jamais toucher une carte! Parce que vous avez parié aux courses, c'était différent, n'est-ce pas? En vérité, vous mériteriez!...

Ici, le bruit d'une chaise tombant sur le parquet. Bertrand, très alarmé, se préparait à ouvrir la porte et à se jeter entre les deux. De nouveau, la voix de Raymond reprit avec une froideur méprisante:

—Ainsi, c'est complet! un Fontenès joueur, après un Fontenès divorcé, cela manquait, vraiment!

—Oh! gémit Bertrand, frappé en plein cœur par les paroles de son frère.

Malheureusement, dans sa fureur, le marquis oublia que derrière la cloison on pouvait l'entendre, il poursuivit, après quelques mots que Bertrand ne comprit pas:

—Il ne lui suffisait pas d'avoir gâché sa vie, il vous a lancé dans le même chemin! Je n'aurais pas dû céder lorsqu'il m'a demandé de vous emmener; jamais je n'aurais dû vous confier à lui! Quels exemples pouvait-il vous donner!

Le marquis était emporté par la colère, mais aussi par la crainte—excusable en somme—de voir ses fils recommencer les folies d'adolescent de son jeune frère. La conduite de Bertrand créait un précédent. Il était trop charmant, trop séduisant pour ne pas avoir d'influence sur ses neveux qu'il traitait en camarades.

M. de Fontenès redoutait extrêmement de voir Robert, qu'il savait très ardent sous des dehors froids, être poussé à ces folies qui jettent le trouble dans bien des familles, et Guy faire de même par timidité et faiblesse. Il avait raison, dans cette crainte, d'être sans pitié, mais sur le cœur encore tout meurtri de Bertrand, ses paroles firent l'effet d'une lame aigüe. Il reconnaissait, certes, avoir eu tort en donnant à son neveu le moyen de passer une journée et une nuit dehors sans surveillance aucune, mais entendre le marquis déclarer à son fils qu'il allait être puni, autant pour l'insouciance de son oncle que pour sa désobéissance à lui, le révolta; il voulut se relever, essayer de traverser la chambre, il lui fut impossible de se remettre debout.

M. de Fontenès reprit:

—Vous avez manqué à votre promesse, je pourrais pardonner une autre faute, mais cela, jamais! Vous ne quitterez pas votre chambre jusqu'à nouvel ordre; je ne peux vous demander votre parole de n'en pas sortir puisque, me l'ayant donnée une fois, vous ne l'avez pas tenue.

C'était toucher l'enfant au point sensible. Il sembla à Bertrand qu'il était insulté lui-même.

— Mon père ! fit la voix soudain enrouée du jeune garçon.

— Vous ne l'avez pas tenue, répéta le marquis durement, et vous êtes Fontenès ! Votre porte sera fermée à clef. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Allez !

L'héritier présomptif obéit, la rage au cœur. Il monta droit chez lui, et trouva Guy qui l'attendait assez inquiet.

— Que fais-tu là ? interrogea-t-il d'un ton courroucé. Décampe, et vivement ! Papa m'a collé aux arrêts de rigueur, s'il te trouve ici, c'est sur moi que ça retombera.

Malgré l'habitude qu'il devait avoir de semblables événements, le sensible Guy se crut obligé de fournir quelques consolations.

— Mon pauvre vieux ! commença-t-il, qu'est-ce que tu as bien pu faire pour...

— Oh ! s'écria Robert exaspéré. Est-ce que ça te regardé ! rentre ça, hein ! Après Bermont, mon oncle et papa qui ont tous voulu savoir ce que j'ai fait, c'est toi, maintenant. C'est tout de même un peu fort !

— Il a été raide, papa ? demanda encore Guy.

— Ah ! plutôt ! fit Robert les dents serrées, un éclair dans ses dures prunelles noires. Et encore, heureusement, oncle Bertrand n'était pas là ! s'il l'avait entendu !

— Il est dans sa chambre, fit Guy, si vous avez parlé un peu fort...

— Eh bien ! s'il a entendu, ça a dû lui faire un sensible plaisir ! Tiens ! on monte, mais sors donc d'ici, voyons !

XI

Maudissant l'idée qu'il avait eue de céder à son ami Le Viguié en envoyant les deux garçons à Auberive-le-Châtel, le marquis de Fontenès arpentait rageusement les allées du Jardin du roi. Il marchait à grands pas, les mains dans les poches de son veston, passant, sans les voir, entre les bassins, sans jeter un regard sur les nymphes souriantes et les amours joufflus tenant dans leurs mains de pierre des cornes d'abondance d'où l'eau jaillissait en pluie de perles opalisées par le soleil, sans voir les massifs de fleurs éclatantes, ces corbeilles de roses *Comtesse Bertrand de Fontenès-Vallerande*, orgueil de Nicolas.

En écrasant sous ses talons le sable blond des allées sur lesquelles les paons étalaient leurs queues magnifiques, il réfléchissait, ne sachant à quoi se résoudre. Valait-il mieux remmener ses fils chez lui, ou rester ici pour essayer d'arranger cette

malheureuse rupture avec l'amiral du Chol ? Bien que Mme d'Auzun ne lui plût pas beaucoup, il ne pouvait mettre en doute sa bonne volonté à l'aider, elle paraissait avoir tant d'affection pour sa nièce. Partir maintenant, sans avoir vu ni l'amiral, ni Claude, c'était renoncer à tout espoir de réconciliation. C'était laisser Bertrand seul avec la tentation qui, tôt ou tard, l'assaillirait, de se refaire un foyer, puisque le sien était détruit. Alors, après un Fontenès divorcé, il y aurait un Fontenès remarié civilement. Jamais !

Le marquis était mécontent de Robert et de Bertrand par contre-coup. Après avoir renvoyé son fils, il avait songé d'abord que si Bertrand l'avait entendu... puis : « Après tout qu'il entende ! il l'a bien mérité ! »

« Il est par trop fantasque, ce garçon-là ! monologuait-il en poursuivant sa marche. Qu'il reprenne sa femme et que tout soit dit ! Elle ne l'aime plus comme autrefois ? la belle affaire ! on aime toujours son mari. Elle a été folle, cette petite ! Je ne comprends pas sa famille de lui avoir laissé demander la séparation. Avec un homme orgueilleux comme son mari, c'était fou, archifou.

« Pourvu que l'amiral ait de l'influence sur elle ; maintenant qu'ils sont plus âgés, assagis, il y aura peut-être moyen de les rapprocher. Bertrand, après ce malheureux divorce, s'est d'abord senti tout heureux de se trouver en pleine liberté ; il a pu en être satisfait quelque temps, mais à présent, tendre comme il l'est, ce doit être atroce. »

De nouveau il s'apitoya, admira la vie si sérieuse pour un homme de son âge, que Bertrand menait depuis un an.

« J'ai eu tort de parler si haut tout à l'heure. Je n'aurais pas dû le mettre en cause, il avait déjà bien assez de peine comme cela. »

Résolument, il reprit le chemin de la maison. Avant même de pénétrer dans le vestibule, il entendit une voix donner des ordres brefs et précipités à un domestique. Cette voix ? — curieux, vraiment ! — il croyait bien la reconnaître pour celle de l'ami Le Viguié. Pourtant c'était impossible, il devait être à cette heure occupé à classer ses monnaies grecques ou romaines dans sa paisible demeure d'Avignon.

Si, cependant, c'était bien lui. Le visage soucieux de M. de Fontenès s'éclaira :

— Cher ami, commença-t-il, quelle bonne inspiration avez-vous eue...

— En effet ! cria le petit docteur avec son plus âcre fausset. C'est une inspiration providentielle ! Je vous fais mon compliment, mon cher ! Vous êtes vraiment ici « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut » !

Nicolas, épouvanté, battit en retraite. Le marquis, médusé, se demandait ce que cet accueil signifiait.

—Comment, tonna l'ami Le Viguié passant au registre de basse-taille, vous êtes ici depuis hier, et voilà ce que vous faites? Alors, si je n'étais pas venu, vous laissiez votre frère mourir sans secours?

—Je laisse... répéta M. de Fontenès médusé. Bertrand? Mon Dieu! qu'y a-t-il?

—Ce qu'il y a? Ça ne vous a donc pas crevé les yeux au premier regard? Vous ne voyez pas qu'il est en passe de s'en aller droit dans l'autre monde. Vous ne lui avez donc pas même serré la main pour n'avoir pas vu qu'il brûlait de fièvre? Vous ne l'avez pas entendu tousser?

—Si. Il a une bronchite, n'est-ce pas?

—Une bronchite, éclata le docteur. Vous avez de la pénétration, mon cher! quand vous aurez la même nous l'appellerons: pneumonie, si vous le voulez bien?

Raymond, saisi, s'arrêta net.

—Une pneumonie? répétait-il, mais c'est très grave.

—Naturellement! je me tue à vous le répéter que c'est grave!... Voyons! ne croyez pas tout perdu. Sapristi! mon cher, ne vous évanouissez pas. J'ai été brusque, mon vieux camarade, mais aussi ce que je venais de voir m'avait mis hors de moi. Ce pauvre garçon! il est dans un joli état! Il ne veut pas entendre parler de se soigner, je l'ai ausculté presque de force. Il traîne ce point depuis trois jours au moins; je me demande comment il pouvait encore tenir debout.

Raymond se redressa vivement.

—Je vais...

Son ami l'arrêta.

—Peut-être vaudrait-il mieux... Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous... écoutez, je suis fâché de vous le dire, mais c'est trop grave; que lui avez-vous fait?

—Mais rien, je vous le jure! je l'ai à peine entrevu ce matin, et hier en arrivant, je... je vous donne ma parole que j'ai été très affectueux.

—Bon, n'en rougissez pas. Alors pourquoi m'a-t-il dit, lorsque j'ai commandé de vous avertir: «Je ne veux pas le voir! il m'a fait trop de mal!»

—Si je lui ai fait du mal, répliqua le marquis en courbant la tête, c'est bien involontaire et j'en suis désolé, croyez-le.

En deux mots, il mit le docteur au courant.

—Oh! fit celui-ci consterné. Dans l'état où il était, il n'en fallait pas davantage. Je ne sais vraiment pas si je peux vous laisser entrer. Votre vue peut vous faire monter la température, et il

faut à tout prix lui épargner la moindre secousse, la plus petite contrariété; il a le système nerveux terriblement ébranlé... vous voir maintenant... non, attendez.

—Oh! je vous en supplie, laissez-moi aller chez lui, pria Raymond avec une telle angoisse que le docteur finit par céder.

Le marquis monta presque en courant jusqu'à l'appartement de son frère, et entra en étouffant le bruit de ses pas sur les tapis.

Dans le grand lit Empire, aux merveilleux bronzes dorés, Bertrand était allongé, sans mouvements, le visage caché dans l'oreiller. Depuis ce qu'il venait d'entendre il se sentait seul, absolument seul au monde; au moment où il croyait à l'affection de son frère, il s'apercevait que ce n'était qu'un leurre. Raymond voulait uniquement faire cesser une situation qui le désolait comme chef de famille. Il lui avait montré de la bonté volontairement dans ce but... peut-être un peu par pitié de le voir ainsi isolé, mais plus probablement par simple souci de politesse...

Oui, sûrement... Car, si peu après, l'aîné s'était montré lui-même autoritaire, cassant, soucieux uniquement de l'honneur du nom de Fontenès.

Raymond et Marie étaient tout ce qui lui restait, maintenant que sa femme était partie; et si sa belle-soeur avait les idées de son mari, s'il ne pouvait plus avoir confiance en elle...

Il s'enfonça plus lourdement dans l'oreiller, mordant ses draps pour retenir la plainte qui lui venait aux lèvres: «Oh! Claude! pourquoi m'avez-vous laissé!»

Bertrand sentit à ce moment-là que quelqu'un était auprès de lui, qu'on le regardait; une main lui prit le poignet. Alors il ouvrit les yeux, vit son frère debout contre le lit; la surprise le fit tressaillir si violemment que tout son corps en trembla.

Raymond s'en aperçut et, très inquiet, se pencha sur lui:

—Vous souffrez?

Cette question parut ironique à Bertrand, il répondit simplement d'une voix lassée:

—Oui, un peu... ce n'est rien.

Avec une froideur indifférente et polie il ajouta:

—C'était inutile de vous déranger, je regrette qu'on vous ait averti... Laissez-moi, voulez-vous? je voudrais dormir. Oh! si je pouvais dormir et ne plus me réveiller!

L'accent de détresse navra Raymond, il se courba encore, appuya sa main sur le front brûlant.

—Mon pauvre petit, murmura-t-il avec douceur, j'ai peur de vous avoir fait du mal...

Brusquement. Bertrand se redressa.

—Oui, vous m'avez fait du mal... Ce n'est pas la première fois. Je devrais y être habitué, un peu plus, un peu moins... A vous, que vous importe!

La douleur aiguë le suffoqua, il se renversa en arrière. Raymond, effrayé, le saisit, soutenant le buste inerte sur un bras, tandis que de l'autre main il cherchait la sonnette.

—Bertrand! parlez-moi! cria-t-il presque affolé.

—Vous avez peur pour moi? C'est bien inutile. Ne recommencez pas à me jouer la comédie de l'amitié. Il vaudrait mieux que j'y reste, je le sais; je ne tiens pas à guérir, et un Fontenès divorcé ne vous gênera plus, ayez un peu de patience. Je ne donnerai plus un mauvais exemple à vos fils.

—Ah! s'écria le marquis désolé, j'ai été cruel pour vous sans m'en douter. Moi qui étais venu ici pour essayer d'adoucir votre chagrin, et je n'ai su que vous faire souffrir davantage; puis-je maintenant vous demander de me pardonner...

Il s'écarta, mais Bertrand étendit la main vers lui avec un geste caressant d'enfant malade.

—Non, restez, Raymond, restez, je... je regrette ce que je viens de vous dire. J'étais trop malheureux de ne plus pouvoir croire en vous. Soulevez-moi, je respire mieux quand vous me... Ah! j'étouffe...

Le docteur accourut en hâte, croyant que la vue de Raymond avait produit sur son malade une impression désastreuse; aussitôt il invita péremptoirement son ami à sortir. Mais Bertrand, tout enfiévré, s'agita péniblement en retenant son frère. Il insista:

—Laissez Raymond ici, je ne veux pas qu'il s'en aille.

Ceci causa un soulagement immense au docteur. Il voyait le jeune homme très malade, et préférait de beaucoup n'être pas seul auprès de lui.

—Gardez-le puisqu'il le veut, dit-il d'un ton bourru, mais ne lui permettez pas de parler. Vous avez assez d'autorité pour vous faire obéir, je suppose? Et vous, mon petit, tâchez de dormir, ne pensez plus, ne vous tourmentez plus, reposez-vous de tout sur votre frère.

«Vous n'avez pas besoin de moi pour le moment, je reviendrai tout à l'heure.»

Bien qu'il gardât un masque impénétrable, M. de Fontenès devinait son ami mortellement inquiet. Il resta penché sur Bertrand, épiant son souffle, ne sentant même plus la fatigue, tant son anxiété était grande.

Nicolas, pendant ce temps, volait à la pharmacie. Il affola les deux garçons de l'officine et les

clients attendant leur tour. Une demi-heure après, Mlle Bermont se dirigea d'un pas pressé vers la chapelle des Carmélites, et Mlle Broc, l'ainée, lui vit mettre un cierge devant la statue de Notre-Dame de Lourdes.

Tout Auberive-le-Châtel fut immédiatement que ce jeune comte Bertrand de Fontenès-Valle-rande, si beau et si riche, allait peut-être mourir...

XII

Mlle Bermont sortait de l'église. La messe était terminée depuis longtemps, mais elle s'était attardée dans ses oraisons. Elle avait tant à demander au bon Dieu, l'excellente Albine.

Louis venait de repartir: comment ne pas trembler pour cet aventurier? Bertrand de Fontenès était si malade; pouvait-elle rester indifférente au sort de cet enfant pour lequel ni une mère, ni une fiancée ne priait?

Hier, Jeanne Bourton avait raconté à l'ouvrier des pauvres qu'un grand médecin de Lyon venait d'être appelé en consultation à l'hôtel de Vallerande par l'ami qui soignait M. de Fontenès. Soeur Franciska, la meilleure garde de l'hôpital, avait été aussi mandée d'urgence.

Toutes ces dames s'étaient apitoyées sur le jeune homme; on ne parlait plus que de lui dans la ville.

Une religieuse, marchant d'un pas rapide, passa à cet instant.

—Bonjour, ma Soeur, fit Mlle Albine, hâtant le pas pour la rejoindre. Comment va votre malade?

Soeur Franciska hocha la tête:

—Pas bien du tout, dit-elle. D'ailleurs il faut neuf jours pour savoir à quoi s'en tenir; nous n'avons passé qu'une semaine.

—Mais vous avez de l'espoir? interrogea la tante de Louis, vraiment anxieuse.

Son interlocutrice leva les yeux au ciel:

—Dieu est le maître, dit-elle. Peut-être M. de Fontenès guérirait-il s'il le voulait, mais...

—Comment? s'écria Mlle Bermont, troublée au point d'oublier de rendre son salut à Me Cabril tout surpris.

—Oui, fit la soeur en confidence, je le vois bien, il ne veut pas guérir. La résistance nerveuse est nulle; il laisse faire de lui ce qu'on veut, supporte tout sans se plaindre, mais ne cherche pas à réagir. Il ne tient pas à vivre. C'est étonnant! Si jeune!

—Hélas! fit la tante de Louis, les yeux pleins de larmes.

M. le marquis le soigne avec un dévouement admirable, continua Soeur Franciska avec enthousiasme; pour son enfant, il ne ferait pas plus. Il

ne le quitte pour ainsi dire pas. C'est bien, des frères qui s'aiment comme cela!

Mlle Bermont répéta, surprise:

— Ils s'aiment?...

— Oh! M. le comte ne peut pas se passer de lui, il n'est tranquille que lorsque son frère est dans la chambre. Aussi il serait temps que cela finisse, M. le marquis doit être exténué. On a télégraphié à Mme la marquise, elle arrivera demain.

— Il est donc bien mal? interrogea la vieille demoiselle effrayée.

Sans répondre directement, la religieuse déclara:

— Je rentre bien vite tout préparer, M. le curé doit venir administrer notre malade...

— Il... comment?... il... balbutia la pauvre Albine, désolée.

— Oui, M. de Fontenès le veut. Ah! c'est un jeune homme bien chrétien, mademoiselle, il a des sentiments admirables! si tout le monde lui ressemblait! Excusez-moi, je suis obligé de vous quitter. Dites une petite prière pour nous, n'est-ce pas?

Oui, de lui-même Bertrand avait demandé à recevoir les derniers sacrements.

Raymond voulant le rassurer lui affirma en vain qu'il n'était pas en danger; devant la volonté formelle du jeune homme, il dut céder.

— C'est une erreur d'attendre jusqu'à la fin, murmura Bertrand, je veux savoir ce que je fais. Cela ne me fera pas mourir, peut-être en guérirai-je, au contraire. Et si je ne guéris pas, c'est que Dieu l'aura voulu et que je n'aurai pas mérité de vivre. Qu'importe d'ailleurs, je serais heureux de mourir si elle était heureuse, elle.

Ce moment où il vit l'archiprêtre d'Auberive, se pencher sur son frère, après l'avoir absous et communiqué, et lui faire les onctions rituelles fut atroce pour le marquis, bien qu'il fût sincèrement croyant et scrupuleux observateur de sa religion. Mais il avait gardé la vieille coutume de sa famille, des sacrements appliqués à l'article de la mort devant toute la maison assemblée; et voir la chambre étincelante de lumières, les serviteurs immobiles et consternés, auprès de lui, Guy, qui faisant de vains efforts pour retenir ses larmes; être obligé lui-même de découvrir la poitrine de ce frère qu'il s'était mis à chérir comme un fils aîné; d'entendre tomber sur lui les paroles latines que prononçait le chanoine, ému comme il ne l'avait jamais été, par le foi ardente et la résignation absolue du jeune comte. C'était un tel supplice que le marquis, pourtant énergique, se demanda comment il avait pu le supporter!

Lorsque tout fut fini, Bertrand retient son

frère près de lui, il prit sa main, geste presque timide.

— Raymond, pourquoi avez-vous tant de peine à cause de moi? C'est mieux ainsi, je vous assure.

— Mon petit, balbutia l'ainé d'une voix rauque. Il l'entoura de son bras, sauvagement, comme s'il voulait le garder de force.

— N'ayez pas peur, je vous en prie. Moi, je suis à présent si tranquille, il m'arrivera ce que Dieu voudra... Raymond, comment pouvez-vous montrer si peu de courage, après m'avoir appris à en avoir? Ecoutez, je voudrais vous demander quelque chose, je voudrais — il pâlit, Raymond eût peur d'une syncope qui serait la dernière — je voudrais que vous me remettiez mon alliance. Je suis marié. Je veux avoir l'anneau à mon doigt, je n'aurais jamais dû l'enlever.

« Cherchez dans le tiroir à secret de mon bureau... le petit écrin rouge... »

« Merci... Ah! qu'elle est devenue large! j'ai donc tant maigri? »

Raymond de Fontenès eut la vision soudaine d'un jour radieux quatre ans auparavant où, dans une cathédrale éblouissante de lumières et pleine de fleurs, au milieu d'une foule élégante où les plus grands noms de Provence et de Lorraine étaient rassemblés, entre les uniformes bleus et les robes claires des femmes, en présence de tant d'aristocratiques témoins, d'un maréchal de France, l'archevêque officiant avait passé cet anneau au doigt du jeune homme, ému et heureux à côté d'une fiancée idéalement jolie sous ses voiles de dentelle.

Ni Bertrand ni son frère n'avaient fait attention que Guy, resté au fond de la chambre, avait tout entendu. Guy n'avait pas tant d'empire sur lui-même que son stoïque aîné, il ne put en voir davantage et se sauva dans le corridor où il éclata en sanglots.

Soeur Franciska essaya avec douceur de le consoler, lui affirma que son oncle irait mieux, qu'il ne fallait pas perdre courage, et l'exhorta à prier beaucoup pour lui.

— Si je pouvais seulement voir Robert, pensait Guy désolé. Si nous pouvions quelque chose?

Il chercha un moyen quelconque et finit par s'arrêter à une résolution assez hardie. Rencontrant le valet de chambre, il l'arrêta:

— C'est vous, n'est-ce pas, qui monterez le dîner de M. Robert? Portez-lui ce billet, c'est pour lui donner des nouvelles de mon oncle.

Germain trouva la chose toute naturelle, il prit respectueusement l'enveloppe et l'enferma avec soin dans la poche de gilet.

La missive de Guy était très simple et se bornait à cette laconique recommandation: « Laissez

ta femme ouverte, j'entrerai chez toi par le tilleul, après dîner.»

Aussitôt qu'il fut libre et qu'il eut entendu refermer la porte de son frère, il escalada le gros tilleul dont les rameaux atteignaient les fenêtres de l'aile où logeait Robert. Rompu à tous les exercices du corps, extrêmement souple, ce n'était qu'un jeu pour Guy, il eut bientôt atteint le balustre et sauta dans la chambre, juste en face de Robert étonné.

—Qu'est-ce qui me vaut ta visite? commença ce dernier.

Guy reprit sa respiration et répondit:

—Oncle Bertrand est si malade! Oh! Bob! C'est affreux, il va mourir, bien sûr! on n'administre que les gens qui vont mourir.—Il éclata en sanglots désespérés.—Je ne peux pas m'empêcher de pleurer, Bob, je t'assure que je ne peux pas... Il... il a dit à papa... de lui remettre son alliance...

Robert serra nerveusement les lèvres. Il n'avait plus envie de bousculer Guy, ni de l'appeler «petite fille!»

—Il était trop malheureux, sanglotait Guy, ça ne pouvait pas durer. Il regrettait trop tante Claude...

—Et pas une de ces bonnes têtes qui sont autour de lui n'a eu l'idée d'aller la chercher et de la lui ramener? fit Robert avec mépris.

—Papa a écrit à Mme d'Auzun, elle n'a pas répondu.

—Tu crois, toi, qu'elle répondra! s'écria Robert avec emportement. Tu crois qu'elle a si envie que ça de les réconcilier? Allons donc! Elle m'a toujours fait l'effet d'une menteuse, cette bonne femme-là! toujours à faire des compliments à mon oncle, à maman, à tout le monde. A la place de papa, je serais allé la chercher moi-même, tante Claude. Est-ce qu'oncle Bertrand ne le demande pas?

—Si, quand il a le délire il l'appelle, un jour je l'ai entendu, il... Oh! c'est affreux, je ne veux plus y penser. Il ne mourra pas, n'est-ce pas, Robert? il ne mourra pas?

—Comment veux-tu que je le sache? je ne l'ai pas vu, moi! Oh! c'est tout de même dur d'être vissé ici... Ma foi, tant pis, acheva-t-il entre ses dents, il faudra bien que j'essaye.

Guy continuait, tout entier à sa douleur:

—Si tu voyais papa! il est à moitié fou de chagrin, il pense que c'est un peu sa faute à lui, parce que le jour où tu es rentré de Lyon...

—Tu veux dire, interrompit Robert les dents serrées, que c'est surtout ma faute à moi!

—Peut-être, fit Guy avec candeur; mais papa ne le quitte plus, il le soigne comme un bébé. Il est bon—il chercha une comparaison—pas même

comme il pourrait l'être avec nous, mais comme avec Lili et Jean, tiens!

Cette assertion parut achever de convaincre Robert que son oncle était perdu.

—Maman arrivera demain, continua Guy; mais demain, sera-t-il toujours vivant?

Il s'effondra dans un fauteuil.

—Ça va bien, fit rudement Robert, sèche tes larmes. Il ne s'agit pas de pleurer, ça n'avance à rien, tu sais!... Ecoute, Guy, ne te couche pas cette nuit, je ne suis pas sûr de réussir, ainsi n'en dis rien à personne.

—Dire quoi? fit le cadet ahuri.

—Rien du tout! tu n'as pas besoin de le savoir d'abord, fais seulement ce que je te dis. Tu fais tout ce que tu veux d'Anthelmine et de Nicolas, n'est-ce pas? Arrange-toi pour qu'on laisse la grille ouverte cette nuit sans demander pourquoi, et si tu entends du bruit, ne t'étonne pas. C'est compris? Eh bien! file, je t'ai assez vu!

Sur cette parole gracieuse, le docile Guy refit le trajet précédent en sens inverse. Robert le regarda descendre, puis il échangea son costume blanc contre une solide culotte de cheval et une vareuse kaki, boucla ses leggings, glissa à tout hasard un revolver bijou dans sa poche de culotte, et à dix heures, comme la lune se levait, il enjamba l'appui du balcon, saisit la branche pendante et, suivant le même chemin que son frère, glissa le long du tilleul. En quelques minutes il touchait terre et, très doucement se faufila à travers le jardin jusqu'au potager où le mur était assez bas. L'escalader et sauter sur la route ne lui prit qu'une minute.

Là, il hésita; valait-il mieux allonger son chemin et suivre la grande route pour ne pas s'égarer? Mais à quelle heure arriverait-il? ou traverser la rivière et monter droit la colline par les raccourcis?

Ce dernier parti lui sembla préférable; il descendit jusqu'à la berge, détacha le canot, et, ramant de toutes ses forces pour couper le courant très rapide, il atteignit la rive gauche. Alors, très vite, par des sentiers de bergers, il gagna la campagne.

Robert de Fontenès allait chercher Claude du Chol pour la ramener à son mari mourant.

Il courait, le pauvre gosse, haletant, les artères battant à se rompre, franchissant la distance dans un laps de temps exagérément court. Il déchira sa veste à un buisson, buta sur les cailloux roulants, une force le poussait. Il couvrit ce dernier kilomètre en quelques minutes.

Il était à peine dix heures et demie lorsque, à bout de forces, le jeune athlète arriva devant la grille du château de Saint-Donat.

XIII

Au château de Saint-Donat, nul ne se doutait, à l'exception de Mme d'Auzun, des événements survenus à l'hôtel de Vallerande.

Nicolette était absente, Claude n'était pas retournée à Auberive-le-Châtel, et lorsque le marquis écrivit à Mme d'Auzun pour la supplier de décider Claude à venir voir son mari en danger de mort, la charitable et dévouée mère de Jeanne résolut d'épargner un spectacle si attristant à sa nièce. Elle mit d'abord la lettre dans sa poche, puis la brûla.

Bertrand pouvait appeler sa femme dans son délire, il pouvait mourir sans l'avoir revue, Mme d'Auzun en était certaine, la jeune femme comprendrait plus tard que sa tante avait agi ainsi pour son bien. Elle n'ajoutait pas, pourtant elle le pensait, que si par hasard Bertrand guérissait il ne pardonnerait jamais à Claude de n'être pas venue, d'où une chance de plus pour Jeanne de prendre sa place.

Cette lettre avait amené une recrudescence de tendresse envers sa nièce de la part de Mme d'Auzun; elle l'embrassait à tout propos et l'accablait de dissertations sur la noirceur des hommes et le malheur d'avoir un mari. Mme d'Auzun parlait volontiers en paraboles, et accusait M. d'Auzun des pires méfaits; mais dans ces apologues pleins de finesse, le détestable Marc représentait le pervers Bertrand, l'un ne valant pas mieux que l'autre.

Ce soir-là l'amiral, très grognon, jouait aux échecs avec sa soeur qui n'ébranlait pas une pièce sans faire des sourires; Jeanne bâillait, une broderie entre les doigts. Claude, sous prétexte d'une vague migraine, était remontée dans sa chambre, et là, revêtue d'une souple robe d'intérieur, les cheveux dénoués, elle rêvait les yeux mi-clos, étendue sur le canapé.

Elle rêvait sans doute à des choses très tristes, car ses lèvres frémissaient; elle serrait nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Si quelqu'un d'invisible s'était trouvé là, il l'eût entendu murmurer plaintivement: «Oh! Bertrand, où êtes-vous! j'ai été folle! folle!»

Elle avait beau écouter les exhortations de sa tante; beau se rappeler combien elle avait été froissée jadis, se dire qu'elle ne pouvait vraiment pas agir autrement, le regret du temps passé devenait chaque jour plus fort. Elle répétait: «Je ne l'aime plus, il m'est indifférent», et malgré tout pensait: «S'il revenait pourtant!..»

La tension de ses nerfs était si forte qu'elle se jeta à genoux contre son lit, enfouit son visage dans la couverture, et cette fois l'être invisible

aurait pu l'entendre prier: «Oh! mon Dieu, rendez-le-moi!»

A ce moment-là le timbre de la grille résonna avec une telle violence que le cœur de Claude battit à l'étouffer. Elle se leva d'un bond, courut à sa porte, tordant d'une main ses cheveux défaits qu'elle noua tant bien que mal sur la nuque, et descendit rapidement l'escalier, si légère qu'on ne l'entendait pas marcher.

Elle aperçut la pièce faiblement éclairée par une seule lampe voilée de soie, une silhouette masculine, jeune et fière, des cheveux bruns; elle courut droit à l'arrivant en prononçant d'une voix tremblante d'espoir:

—Est-ce vous, Bertrand? puis vivement recula. Ah! dit-elle, ce n'est pas...

—C'est moi, Robert! répondit le jeune garçon encore tout haletant d'avoir tant couru. Oncle Bertrand vous a demandée et vous n'êtes pas venue. Pour l'amour de Dieu! venez vite, il est si mal! il va peut-être mourir!

Robert était très jeune, il ignorait l'art des ménagements; à son épouvante il vit les yeux de Claude souvrir démesurément; elle tendit les mains en avant en disant deux fois: «Oh! oh!...» Tout se mit à tourner autour d'elle, son neveu n'eut que le temps de la saisir dans ses bras pour l'empêcher de tomber.

Jamais de sa vie le pauvre garçon n'avait été aussi ennuyé. Si elle s'évanouissait, comment la faire revenir à elle? Avait-on idée de perdre son sang-froid au moment où on en avait le plus besoin!

Il dit avec la plus grande simplicité:

—Au nom du ciel! ma tante, ne vous évanouissez pas! ce n'est pas le moment.

—Qu'est-ce que c'est... commença l'amiral qui resta pétrifié sur le seuil en voyant sa nièce pâmée dans les bras d'un inconnu paraissant fort embarrassé de son personnage.

—Aidez-moi à faire revenir ma tante à elle, pria aussitôt celui-ci. Vous ne me reconnaissez pas, amiral? Je suis Robert de Fontenès. Vous m'excuserez d'être venu chez vous si tard, mon oncle est mourant, il réclame ma tante, je suis venu la chercher... laissez-moi l'emmener tout de suite, il n'y a pas une minute à perdre.

Mme d'Auzun accourue, faisait de grands cris en inondant d'eau de Cologne les tempes de sa nièce; l'amiral ne savait plus où il en était.

—Voyons, voyons, mon garçon, asseyez-vous d'abord, vous paraissiez éternué... Qu'est-ce que c'est que cette histoire? votre oncle est mourant, il est donc malade? il a demandé ma nièce, mais par qui? nous n'avons vu personne.

—Mon père, expliqua Robert, qui retrouvait tous ses moyens, a écrit à Mme d'Auzun, mais...

—Comment! s'écria l'amiral stupéfait. Tu étais prévenue, Blanche, et tu ne m'as rien dit! Mais c'est criminel!

Il s'interrompit, une petite main ferme se posait sur son bras. Claude était debout, très pâle, mais résolue, les yeux brillants.

—Mon oncle, vous vous expliquerez plus tard. Il n'y a déjà que trop de temps perdu. Mon mari m'appelle, il faut que j'aille à lui. Vite, Robert, partons.

—Mais, mon enfant, c'est de la folie! voulut placer Mme d'Auzun.

Claude la toisa d'un regard écrasant:

—Ce qui a été une folie, c'est de vous avoir écoutée lorsque vous m'avez engagée à quitter mon mari. C'est vous qui nous avez séparés! vous qui avez fait son malheur et le mien; je l'aimais, vous le saviez, et vous m'avez empêchée de revenir à lui. Vous n'avez jamais pu supporter de voir des êtres heureux. Mon oncle a raison, c'est criminel ce que vous avez fait! criminel!

Mme d'Auzun chercha à gagner la sortie, car elle prévoyait le plus fâcheux des éclats. Jeanne restait là, les bras ballants, son éternel sourire niais aux lèvres. L'amiral se plaça vivement devant la porte.

—Un instant, fit-il d'une voix coupante. Peux-tu me dire encore pourquoi, lorsque je te priais d'essayer de réconcilier ces deux malheureux enfants, tu m'as raconté que Bertrand de Fontenès allait épouser cette Anglaise qui l'avait soigné jadis?

Robert, pourpre de colère, s'avança.

—Vous l'en avez cru capable! pour qui le prenez-vous? Lui qui, courageux comme il est, n'a pas pu s'empêcher de pleurer le jour où je lui ai dit que j'avais revu ma tante! Oui, ce soir-là, il a sangloté devant moi comme un enfant, et vous savez comme il est brave! Pensez-vous que je l'oublierai jamais. Et maintenant, maintenant qu'il va peut-être mourir, il ne pense qu'à vous, il a demandé qu'on lui remette son alliance, il... la voix de Robert s'étrangla, il détourna la tête.

—Et maintenant, tonna l'amiral faisant un pas vers sa soeur, tu viens me soutenir qu'il ne se soucie plus de Claude, qu'il est fiancé à cette lady Brent!

—Lady Brent? s'exclama Robert confondu. Mais il y a trois mois qu'elle a épousé Sydney Farrington, l'héritier du duc de Scarsdale. Vous le connaissez bien, ma tante, oncle Bertrand et lui étaient très bons amis.

—Tu m'as donc menti sciemment! s'écria l'amiral hors de lui. Ah! je vois clair à présent dans

ton jeu! Mais je n'ai pas le temps de te dire ce que j'ai sur le coeur, il y a plus pressé à faire: sache seulement ceci, Blanche: j'aurais un plaisir infini à ne pas te retrouver ici à mon retour. Vous allez ramener Claude à son mari, Robert, mais je vais avec vous.

Ils sortirent, laissant Mme d'Auzun écrasée. Jeanne piqua avec soin son aiguille dans sa broderie et dit:

—Il est près d'onze heures, j'ai sommeil, je vais me coucher.

Cette heureuse enfant aurait vu la pire catastrophe sans s'émouvoir autrement, c'était en vérité le plus égal caractère du monde!

—Le chauffeur est justement en congé, grogna l'amiral. Sotte malchance! Qu'on aille vite dire au jardinier d'atteler.

—Non, dit Robert, prenant résolument le commandement de l'expédition. C'est inutile, ce serait trop long. Où est votre machine? quelle marque avez-vous? Panhard? Bon, mon oncle a une Rolls, mais, à la maison, nous avons une Panhard, je conduirai. Quelle vitesse maximale faites-vous?

L'amiral pensa qu'ils arriveraient en morceaux.

—Mon cher enfant, commença-t-il, vous serez peut-être un peu... énervé...

Robert fixa sur lui un regard de surprise hautaine, quelque peu méprisante:

—Je ne suis jamais énervé quand j'ai besoin de tout mon sang-froid. Reculez-vous, s'il vous plaît, je sors la voiture. Non, attendez ma tante, il faut que je vérifie le moteur; s'il y a des ratés, comme je ne veux pas risquer de vous laisser en panne, je dégringolerai jusqu'à Auberive et je vous ramènerai la machine de mon oncle.

Le vieil officier était, certes, très ému, mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer la résolution, l'esprit de décision du jeune Fontenès. L'amiral était avant tout un chef habitué à juger les hommes, il était heureux chaque fois qu'il rencontrait un caractère.

«Ce jeune Robert est remarquable, vraiment tout à fait remarquable, se disait-il enchanté, son père doit en être bien fier!»

—Ça marche. Nous pouvons partir. N'ayez pas peur.

—Faites de la vitesse, pria Claude, j'ai tant de hâte d'être auprès de lui!

—Je ne connais pas assez le chemin, je ne veux pas vous tuer, répliqua Robert avec froideur.

Assis à côté du chauffeur improvisé, l'amiral l'observa tout le long de la route. Il admirait le sang-froid, la précision des gestes et surtout la tranquillité apparente. Robert était aussi calme, malgré l'inquiétude mortelle qui le dévorait, que

s'il avait tout simplement promené ses camarades. Lorsqu'il appuya sur l'accélérateur et lança la voiture à 60 kilomètres à l'heure, l'amiral ne songea même pas à trouver que c'était trop.

Robert ralentit sa course folle pour traverser le pont, tourna court l'angle de la rue; les phares balayèrent de leur lueur fantastique la grande route bordée de peupliers. Guy avait exécuté sa consigne. La grande grille de fer forgé, devant laquelle peu de semaines auparavant Bertrand de Fontenès avait revu sa femme, était ouverte.

Cette fois Claude du Chol franchissait la porte du Jardin du roi!

XIV

A l'hôtel de Vallerande le désarroi était complet. Vers le soir, l'état de Bertrand, jusque-là assez calme, s'était soudainement aggravé; la fièvre montait, il délirait, réclamant sa femme avec désespoir.

Le docteur ne se prononçait pas, il le trouvait très mal et dit seulement:

—S'il peut supporter cette crise, nous aurons un peu d'espoir.

Mais affaibli comme il l'était, pourrait-il prendre le dessus?

Il y eut un court moment de répit, puis Bertrand recommença à s'agiter, balbutiant des mots sans suite. Raymond entendit:

—Robert? Robert est-il rentré?

Le marquis espérant le calmer, répondit promptement:

—Oui! oui! il est rentré. Ne vous tourmentez pas.

—Je veux le voir, reprit la voix faible. Je n'aurais pas dû le laisser partir...

Heureux de pouvoir lui donner satisfaction sur ce point, M. de Fontenès ordonna aussitôt d'aller chercher son fils aîné.

Germain se précipita pour exécuter l'ordre. Il faillit tomber à la renverse en constatant que la chambre était vide. Le lit n'était pas défait, les vêtements de nuit étalés sur la couverture, tels que le domestique les avait préparés; le costume blanc jeté aux quatre coins du cabinet de toilette indiquait clairement que le petit comte avait pris la fuite.

«Coquin de sort! jura l'ancienne ordonnance. Nous voilà frais! Il a filé par la fenêtre, c'est sûr! Si encore M. Guy lui ressemblait on pourrait le montrer à monsieur à sa place, mais il est blond comme un épi et l'autre noir comme un corbeau, ça ne peut pas faire! Et aller dire ça à M. le marquis! C'est le bouquet, vrai! Comment va-t-il le prendre?»

S'il le prit mal, M. de Fontenès fut bien obligé de n'en rien laisser paraître; mais ces minutes-là comptèrent parmi les plus mauvaises de sa vie. Obligé de rester là sans bouger, puisque Bertrand s'attachait fiévreusement à lui, sans pouvoir même demander où était Robert, et forcé en outre de rassurer son frère, de lui affirmer: «Claude et Robert vont venir». Claude, qui n'avait même pas répondu à son appel, et Robert, parti Dieu sait où!

Cette nuit-là sembla un siècle. Guy à sa fenêtre, prêtait l'oreille au moindre bruit Robert avait dit: «Ne t'étonne de rien...» Que voulait-il donc tenter?

Tout à coup une lueur fantastique éclaira l'allée, les jets d'eau semblaient en feu. Un ronflement régulier retentit dans la nuit tranquille, puis deux yeux de cyclopes géants apparurent sur la grille, une auto s'engageant entre les marronniers arriva jusqu'au perron.

Guy, croyant que sa mère avançait son arrivée, descendit en courant, et vint ouvrir la porte. L'organe éclatant, bien que volontairement adouci de Robert, prononça:

—Prenez garde, ma tante, il y a une marche. Voulez-vous prendre ma main?

Il sembla au cadet de Fontenès que son cœur cessait de battre. Ainsi c'était là ce qu'il voulait dire Robert? Il était allé chercher Claude? et la ramenait! Il restait là, immobile et muet.

—Laisse-nous passer, voyons! gronda Robert sans aménité, bien qu'il s'efforçât de modérer sa voix.

—Dépêchez-vous! fit Guy pour toute réponse.

Cette recommandation était pour le moins inutile, car l'amiral ne sut jamais comment il avait pu suivre sa nièce qui semblait s'envoler dans l'escalier.

De même, Raymond de Fontenès ne comprit pas ce qui lui arrivait, lorsqu'il vit soudain une forme aérienne, toute mince et blanche se dresser auprès de lui. Deux bras enlacèrent Bertrand qui, les yeux clos, semblait toucher à sa dernière heure.

—Mon père, dit au même instant la voix haute et claire de Robert. Voici ma tante Claude, est-il encore temps?

La religieuse stupéfaite regardait cette jeune femme inconnue, mouiller de ses larmes chaudes la main du jeune homme, en suppliant:

—Regardez-moi, Bertrand, mon bien-aimé! C'est moi, votre Claude!

—Sa femme! fit brièvement le marquis.

—Sa femme? répéta la soeur. C'est Dieu qui l'envoie! et ses doigts touchèrent son rosaire.

Dans le mouvement que fit Claude, la torsade mal nouée de ses cheveux se détacha, répandant comme une coulée d'or fluide sur le lit. Bertrand souleva les paupières, il vit le cher visage penché vers lui, respira le parfum délicat des cheveux de soie blonde, il murmura : «Le parfum... le parfum de Claude... elle est venue... il ne faut plus qu'elle s'en aille...» Il appuya sa tête sur la manche de dentelle, et s'endormit comme un enfant consolé.

L'amiral fit une affreuse grimace; quelque chose glissait sournoisement dans ses favoris; quelque chose qui ressemblait terriblement à une larme. Eh! mon Dieu, oui! Robert pouvait le mal juger s'il voulait. Pour être un vieux loup de mer on n'en est pas moins un homme! Pauvre Bertrand! C'était là ce qu'était devenu le beau garçon, débordant de vie et d'ardeur juvénile, à qui il avait donné sa nièce? Elle avait fait du bel ouvrage, la petite sottie! A la première occasion, l'amiral la tancerait d'importance! Pour l'instant, il se taisait, parce qu'il eût été incapable d'ajuster deux mots, et M. de Fontenès n'était pas plus que lui en mesure d'improviser un discours, si bref soit-il. Seulement, lorsque le docteur déclara : «S'il dort comme cela toute la nuit, nuos serons tirés d'affaire.» Ces messieurs, fort troublés, se serrèrent la main avec une énergie qui en disait long.

Ils seraient volontiers restés là tout le reste de la nuit, mais l'ami Le Viguier les mit d'autorité à la porte.

—Il y a beaucoup trop de monde dans la chambre; la comtesse et moi suffirons bien, dit-il.

La comtesse—pour ce mot qu'on ne lui disait plus—l'eût embrassé. Cher vieil ami qui lui avait conservé son Bertrand!

Devant cette volonté formelle on dut s'incliner; du reste l'amiral du Chol avait hâte d'expliquer à M. de Fontenès, pourquoi sa nièce n'était pas accourue à son appel. Seulement il n'en eut pas le temps, Robert avait aussi une explication à fournir; il commença, sans délai :

—Je voudrais bien pouvoir rentrer dans ma chambre, mon père, mais c'est vous qui avez le clef.

Devant le regard surpris de l'oncle de Claude il ajouta, bien qu'il en coûtât terriblement à son orgueil :

—Oui, il faut que l'amiral le sache. Si mon oncle a failli mourir, j'en suis un peu la cause. Il était déjà pas bien portant, et c'est par ma faute que... qu'il a eu une secousse et ça l'a achevé. Je n'en savais rien—il rougit—j'étais bouclé dans ma chambre; quand j'ai appris le mal que j'avais causé involontairement, j'ai voulu le réparer, c'est pourquoi je suis allé chercher ma tante. Il a fallu

que je saute par ma fenêtre pour cela, je n'avais pas d'autre moyen.

«Vous n'aviez pas voulu vous fier à ma parole, mon père, je m'en félicite aujourd'hui, puisque c'est ce qui m'a permis de faire ce que j'ai fait. Si je vous avais donné ma parole, je n'aurais pas bougé, oui, même pas pour la vie de dix hommes, conclut-il avec une âpreté résolue.

Le marquis le regarda droit dans les yeux, ravi de cette fermeté, mais n'en laissant rien paraître.

Robert ne sourcilla pas et acheva fièrement :

—Je savais qu'en rompant les arrêts, je risquais une punition plus sévère, et si vous jugez que je l'ai méritée, mon père, je suis prêt.

—Ah! s'écria l'amiral, le chic garçon!

—Je vous pardonne, dit le marquis. Embrassez-moi, Robert. Je suis très content de vous.

—Ça ne vaut pas la peine, bafouilla le stoïque Robert en devenant tout pâle.

Et lorsque l'amiral, qui disait : «A mon tour, mon petit!» lui eut aussi donné l'accolade, le jeune garçon s'enfuit en courant.

—Vous avez un fils, monsieur, dont vous pouvez être fier! déclara le vieux marin, avec une satisfaction évidente. Quelle volonté! quelle énergie! Si vous l'aviez vu quand il est arrivé chez moi! Si vous l'aviez entendu défendre son oncle! Un cœur d'or et une endurance avec cela! C'est lui qui nous a amenés ici, un autre nous aurait menés droit dans un fossé, troublé comme il devait l'être. Mais un sang-froid! épatant, ma parole, ce gamin! En voilà un qui sera un chef. Vous l'avez supérieurement élevé.

—J'ai tâché d'en faire un homme, répondit simplement le marquis.

—Vous avez réussi; mes compliments! Je regrette bien de n'avoir pas une autre nièce.

Avec une conviction parfaite et une sincérité absolue, le bon amiral oubliait Jeanne d'Auzun.

—Je le regrette, et je crois bien que celui-ci vous pourriez le marier jeune... Il saura être le maître chez lui!

XV

Les habitants d'Auberive-le-Châtel avaient employé une semaine à discuter pour savoir lequel des neveux de M. de Fontenès serait son héritier. Ils furent positivement sidérés, en apprenant que, non seulement le jeune homme ne mourrait pas, mais encore que M. des Aulniers l'avait marié *in extremis* à Mme du Chol, la veuve de ce fameux M. du Chol, héros de la guerre.

Ceci parut extrêmement intéressant et curieux aux Auberivois; jamais semblable cas ne s'était produit autour d'eux, c'était presque flatteur pour

la ville. On se disait couramment dans les salons, comme dans les boutiques: «Vous savez que nous venons d'avoir un mariage *in extremis*?» Puis, comme immédiatement après, on apprit encore une nouvelle bien plus surprenante que celle du mariage de la Grande Mademoiselle avec le cadet de Lauzun, à savoir que l'héroïque M. du Chol n'avait jamais existé, et que M. des Aulniers avait tout simplement renoué le lien légal rompu entre Bertrand de Fontenès et Claude du Chol, sa femme, les Auberivois, écrasés, se demandèrent s'ils en croyaient bien leurs oreilles. Pour Mlles Bourton et leurs cousines Yvonne et Renée, apprendre que Mme du Chol tenait la clef du Jardin du roi à leur place en ayant retrouvé la clef du cœur du beau comte Bertrand, son mari, le coup avait été rude. Cependant Renée se consola en songeant que Robert serait un jour marquis, ce serait encore mieux.

Tout ceci faisait, beaucoup d'événements pour une si petite ville. M. et Mme Dubois-Franqueuil rayonnaient; leur salon n'entendait plus uniquement les doléances sur la vie chère et la crise domestique, ou des dissertations à perte de vue sur la commodité ou l'incommodité des heures des trains. Entre deux sonates pour piano et violon, on parlait chez eux de la jeune comtesse de Fontenès—qui ne faisait pas de visites, mais qui en ferait, car, certainement, elle en ferait, personne n'en doutait!—et aussi de sa charmante belle-soeur. Mlle Bermont, la seule femme de la ville qui fût en relations avec la famille de Fontenès, portait la marquise aux nues. Le marquis intimidait légèrement les populations, on affirmait d'un air un peu effrayé, qu'il était très aimable.

Les Fontenès partirent, et peu après Nicolette des Aulniers et Louis Bermont se marièrent. Ce fut un superbe mariage où les deux époux rayonnaient de bonheur. La jolie église d'Auberive-le-Châtel était littéralement bondée d'amis et de curieux; Nicolas l'avait décorée lui-même avec beaucoup de goût, toutes les plantes vertes des serres du Jardin du roi avaient été apportées, et Claude avait tenu à ce que le prie-Dieu de la mariée fût fleuri des fameuses roses *comtesse Bertrand de Fontenès-Vallerande*. On entendit un murmure flatteur lorsque Nicolette entra, rose et les yeux baissés sous son voile de tulle, au bras de son père, pas fier du tout, ainsi que la plupart des pères qui marient leur fille chérie.

Elle sourit en voyant Claude agenouillée, délicieusement jolie, et Bertrand debout auprès d'elle. Son bonheur n'eût pas été complet sans celui de son amie. Claude sourit aussi en voyant au cou de

la petite mariée son cadeau de nocces, une merveilleuse perle longue suspendue à un fil de platine. Elle l'avait donnée à Nicolette comme son emblème.

—Cette perle, c'est vous-même, chérie! avait-elle dit en l'embrassant.

—Et si ton mari a un peu de politesse, il dira qu'il y en a deux! avait ajouté gaîment l'oncle Michel.

Pour ce mariage Mme Broc avait donné, en maugréant, et en faisant remarquer combien elle était bonne, de nouvelles robes à ses nièces, qui en furent éperdues d'admiration et aussi de crainte; lorsque tante Anna faisait un cadeau, on pouvait trembler pour l'héritage.

Lorsque tout fut terminé, M. des Aulniers était de moins en moins fier. Quand Louis Bermont emmena sa femme, il ne l'était plus du tout, et Francis aurait volontiers tordu le cou à son beau-frère.

Bertrand et Claude avaient bien promis de partir pour Fontenès tout de suite après le mariage de Nicolette, mais ils étaient si heureux, et encore si étourdis de recommencer à être heureux, qu'il ne pouvaient se résoudre à quitter leur paisible home.

Bertrand avait été trop secoué pour n'avoir pas encore besoin de se ménager. Robert prétendait que sa tante aurait volontiers mis l'oncle Bertrand dans une vitrine, avec cette inscription:

*Précieux autant que fragile.
Regardez, mais ne touchez pas!*

Un matin clair et doux d'octobre commençant, Bertrand, étendu paresseusement dans les coussins d'une chaise longue de jardin, regardait au bout de l'allée, la gracieuse silhouette de sa femme, plus semblable que jamais à une dryade, sous les rameaux sombres des vieux marronniers. Elle venait à lui un rayon de soleil sur les cheveux, un rayon joyeux dans ses yeux clairs.

Bertrand sentit un flot de bonheur envahir son âme. Au-dessus des bassins, un oiseau bleu passait.

—Vite, faites un souhail! cria gaiement Claude avec un rire qui s'égrenait comme une chanson. Vous n'avez pas vu l'oiseau bleu?

—J'ai vu vous, chère, répondit le jeune homme en baisant la petite main de sa femme.

Claude s'assit sur le bord de la chaise longue, et lança un paquet de lettres et de journaux sur les genoux de son mari.

—Voyez, dit-elle, tant de gens se souviennent de nous, alors que nous, comme d'affreux égoïstes, oublions le reste du monde. (Elle éparpilla les en-

veloppes.) Raymond, Marie, mon oncle, les Scarsdale... oui, le vieux duc est mort, et Sa Grâce Sydney nous envoie une carte postale du Caire.

—Gentil, ça! fit Bertrand.

—Nicolette aussi m'a écrit...

—En voyage de noces? C'est admirable, en vérité... Elle est délicieuse, d'ailleurs, cette petite. N'a-t-elle jamais intercédé pour moi? dites Claude?

—Bertrand... (la voix de Claude vibra avec une pointe d'angoisse, elle craignait le moindre rappel du passé. D'un souple mouvement elle s'agenouilla dans l'herbe, noua ses deux mains sur celles de son mari). Ne parlez plus d'autrefois... je ne veux pas... je ne veux plus y penser!

—Je veux y penser au contraire, chérie. Il ne faut pas oublier, combien d'avoir manqué à mon devoir, nous a rendus malheureux.—Les tendres yeux de Bertrand s'assombrirent au souvenir des mauvais jours.—J'ai souffert, Claude, plus que vous ne pourrez le savoir; même les pires moments, lorsque j'étais si malade, n'étaient rien auprès de cela. Je pensais que c'était juste, et pas encore suffisant pour vous mériter à nouveau... Oh! chère, pardon! je ne croyais pas vous faire tant de peine... Je suis absurde de vous tourmenter ainsi. Dites-moi, c'est à vous que Raymond écrit ou à moi?

—A moi, parce que vous êtes un terrible paresseux et qu'il n'a confiance qu'en moi pour savoir de vos nouvelles. Il est très gentil, vous savez! Je l'aime beaucoup votre frère, je ne comprends pas pourquoi les garçons le disent si terrible. Il n'y a pas d'homme plus charmant.

—Merci pour moi! dit Bertrand avec un sourire.

—Oh! vous, c'est à part, vous êtes vous, cela me suffit.

—Où! vous le dites à vous-même que vous m'aimez, mon doux cœur, mais jamais à moi-même...

—Bertrand... laissez-moi... soyez sérieux, voyons! Robert a mille fois plus de raison que vous.

—C'est entendu, Robert est une perle! Ne me le dites pas toujours, ou j'oublierais le beau ciérge que je lui dois... sans lui...

Il s'arrêta, le souvenir des mauvais jours l'assombrit de nouveau, puis, très vite, il reprit:

—Et le cher oncle Michel, que devient-il? N'a-t-il pas enfin cédé à la tentation de noyer Mme d'Auzun dans la Meuse? S'il le fait jamais et que je sois juré, je vous donne ma parole que je l'acquitterai!

Claude reprit sa lettre tombée dans l'herbe. Son visage exprima d'abord la surprise, puis elle s'écria avec ce rire clair, qui résonna comme une musique sous les grands arbres:

—Oh! cher! c'est tellement extraordinaire et si drôle! imaginez! mon oncle Marc est revenu.

—L'oncle Marc? répéta Bertrand interrogateur. Ah! oui, M. d'Auzun, l'enfant prodigue, le pèlerin de Jérusalem. Il est revenu avec sa femme? Dieu qu'il est bête! Je vous demande pardon, ma chère, j'espère ne vous avoir pas froissée?

—Du tout, répondit Claude avec candeur. Je le connais très peu, et je connais... trop ma tante. Il est rentré au bercail, et le plus drôle, c'est qu'il y est rentré terrible, un véritable tyran!

—Comme moi! fit Bertrand en caressant doucement les cheveux légers qui frôlaient son épaule.

—Oh! non, bien pire. Il se fait servir comme un pacha, et ma tante est devenue douce comme un petit mouton. Croyez-vous? elle lui permet de fumer la pipe, et même elle l'allume!

—Mais, c'est un sauvage, cet oncle-là! s'écria le jeune homme en éclatant de rire. Rassurez-vous, ma chère enfant, j'ai beau être détestable, jamais je ne vous demanderai d'allumer ma cigarette pour affirmer mon autorité.

—Vous vous représentez, reprit Claude stupéfaite, tante Blanche allumant la pipe de mon oncle! C'est aussi étonnant que si Mlle Bermont... et à propos des Bermont: elle a encore manqué le mariage de Jeanne!

Bertrand remarqua férocement que c'était tant mieux pour celui qui aurait épousé sa cousine.

—Vous êtes de l'avis d'oncle Michel, il m'écrit:

«Le magnifique Raoul Bermont a failli devenir le gendre de Blanche. Malheureusement, la dot de Jeanne n'est pas assortie à ses nombreuses qualités, elle est au contraire trop bien assortie, c'est une question de point de vue. Blanche a eu l'aplomb de m'engager à satisfaire le plus ardent de ses vœux, et celui de M. Bermont, en ce qui concerne le chiffre fixé par ce dernier.

«J'ai refusé, tout bonnement. J'ai trop l'esprit de corps pour faire un malheureux; si, au lieu d'être l'oncle de Jeanne, j'avais été sa tante, et que l'espèce masculine m'eût paru torturable à merci, j'aurais cédé. Etant donné qu'il s'agissait d'un de mes congénères, j'ai préféré ne pas faire un martyr de plus. J'aime à croire que Bertrand sera de mon avis.»

Bertrand commença par rire, ensuite il s'étonna! comment cette nouvelle épreuve avait-elle pu transformer ainsi Mme d'Auzun?

—Oh! ce n'est pas ça! répondit Claude. C'est un sermon. Ma tante Blanche a suivi une série de conférences pour les femmes du monde—par snobisme, d'après l'oncle Michel. Mais elle a trouvé son chemin de Damas. Il faut qu'elle ait été bien touchée par la grâce, puisqu'elle supporte la personne et la pipe de M. d'Auzun.

—Ça va la gêner de ne plus jouer les Arianes abandonnées! Comment va-t-elle faire maintenant sans auréole, pour se coiffer avec ses seuls cheveux?

—Bertrand, vous êtes mauvais! Oncle Michel est bien meilleur que vous; lui, voudrait pouvoir faire un superbe cadeau à ce missionnaire pour avoir réconcilié un ménage, et l'avoir débarrassé de sa soeur!

—S'il le fait par souscription, dites-lui donc que je suis tout disposé à l'aider, répliqua gaiement le comte. La voici donc convertie et asservie! Après nous avoir fait tant de mal. Pourtant je suis prêt à lui pardonner, si vous voulez bien m'aimer un peu, chérie, en récompense de cet effort surhumain?

—Ah! fit la jeune femme, une ombre dans ses lumineuses prunelles bleues; lui pardonner... j'aurais bien de la peine. Vous valez mieux que moi, Bertrand.

Elle était encore à genoux l'orgueilleuse Claude, elle posa sa tête dorée sur la poitrine de son mari, et les lèvres fières, qui affirmaient à Nicolette: «Ce serait être esclave!» murmurèrent avec une douceur fervente: «Mon maître...»

Au-dessus d'eux, à nouveau, l'oiseau bleu passa, mais Bertrand ne songea pas à faire un souhait: il était comblé puisqu'il avait reconquis le cœur de sa femme!...

FIN

Dans le prochain numéro de

**La Revue
Populaire**

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

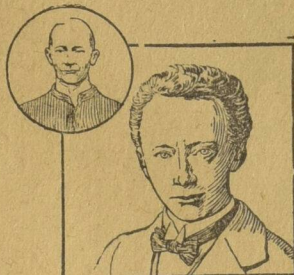
SUZANNE NORMIS

Par

HENRY GREVILLE

Retenez d'avance votre prochain numéro.

Une nouvelle Chevelure Grâce au KOTALKO



«Depuis longtemps je perdais graduellement mes cheveux. Je devins presque complètement chauve n'ayant plus que quelques rares cheveux.

«La petite photographie a été découpée d'un groupe de joueurs de ballon, et un grand nombre de personnes peuvent vous affirmer que c'est bien moi quand j'étais chauve. La plus grande a été prise après que j'eus employé trois boîtes de Kotalko. Remarquez la différence.

Telle est la déclaration certifiée de Jack Evans, l'athlète bien connu. Ce n'est qu'une personne entre des milliers qui ont fait usage de Kotalko et qui déclarent hautement, sans sollicitation, qu'il a arrêté la chute des cheveux, fait disparaître les pellicules ou fait croître une nouvelle et abondante chevelure. Vous pouvez vous procurer le véritable KOTALKO dans n'importe quelle bonne pharmacie, ou écrivez et demandez-en une

Boîte d'Essai Gratuite

Afin de prouver l'efficacité de Kotalko sur la chevelure des hommes et des femmes, les manufacturiers sont prêts à en envoyer une boîte gratuite à l'essai à quiconque en fera la demande. Pas de frais de douane à payer. Ecrivez à la:

KOTAL CO. A-420, Station L, New-York

LE TETANOS VAINCU

Le Dr Roux, directeur de l'Institut Pasteur, a annoncé à l'Académie des sciences que les Drs Ramon et Zeiller avaient réalisé une anatoxine, qui peut être injectée, même à forte dose, sans aucun inconvénient, et qui procure une immunité complète et durable contre le tétanos. Des cobayes ont supporté des doses de 10 centimètres cubes de toxine très virulente. Depuis quelques semaines, une centaine de personnes ont été traitées et immunisées avec succès.

LE CHENIL

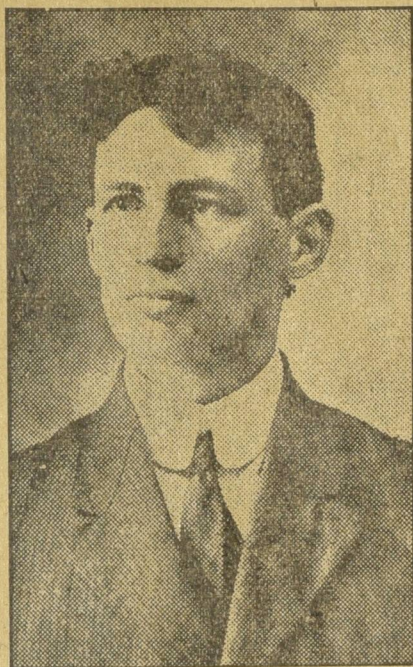
Par ALBERT PLEAU

BIOGRAPHIE

J. A. ROBITAILLE

Qui, dans le sport canin, ne connaît pas l'ami Robitaille, l'éleveur si bien connu de fox terriers à poil dur. Quoique jeune, M. Robitaille a déjà de nombreuses années d'expérience et comme chroniqueur et cynophile.

Il est membre du Canadian Kennel Club et du Montreal Fox Terrier Club, ainsi que de nom-



J. A. Robitaille, éleveur bien connu, de Fox Terriers à poil rude

breuses autres organisations canines. Chroniqueur de la page canine de *La Patrie*, il a à maintes reprises rendu service à ses amis et au sport canin en général. D'un caractère joyeux et sincère, il a su par ses qualités reconnues s'attirer la considération de tous les amateurs tant anglais que canadiens-français.

NOTES DE L'ELEVAGE

Madame H. F. Kenyon a vendu à madame Oswald Boulton la jolie femelle Poméraniennne orange Wex-Fire-Fly, issue de Morase Chunky et Saucy Sablefly qui tous sont de hautes origines.



VON POLIZEI, chien policier, propriété de M. P. E. Blais, Québec.

Au Belgium Kennels Redg., la chienne berger allemand Blaisenbergr Von Bendist, a été saillie par Fugo of Carnagey.

Au même chenil, on a importé de France un étalon Groenendael du nom de Tavors, ce chien a été primé à plusieurs expositions, a fait son championnat et a remporté la coupe pour le plus beau berger de l'exposition.

AVIS

Vous qui attrapez facilement un Rhume, qui Crachez et êtes Oppressés
 Vous qui êtes sensibles de la Gorge et des Bronches
 Vous qui par hérédité êtes menacés de devenir Poitrinaires
 Prenez des

CRESOBENE

(Capsules)

Médication Balsamique, Volatile, puissamment Antiseptique et Germicide, à base de Créosote, d'Eucalyptol, de Terebene, de Pins Maritimes, etc.
 Effets rapides contre les

Toux, Rhumes, Grippe, Laryngites, Enrouements, Bronchites
 Se prennent "nature" ou on peut en faire chez soi, tout aussi facilement qu'une infusion de thé, un "Sirop", un "Gargarisme" pouvant servir de Dentifrice détruisant les Microbes Infectieux de la Bouche, ou en "Inhaler" les Vapeurs Balsamiques. Ces moyens sont clairement indiqués sur la brochure entourant le flacon. Cette Brochure est envoyée Gratuitement. Prix \$1.00 partout ou envoyées par la poste.

Standard Products Co.

1566, St-Denis, Montréal

PROPOS DE DRESSAGE

Nous recevons très souvent des demandes de renseignements sur le dressage de chiens policiers, et nous en profitons pour mettre nos lecteurs en garde contre les soi-disants maîtres-dresseurs de

regrette les déboursés faits mais, hélas, trop tard. Nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui désireraient faire dresser leurs chiens de s'adresser au club de chiens berger et policier du Canada, 67 rue Drummond, Montréal.

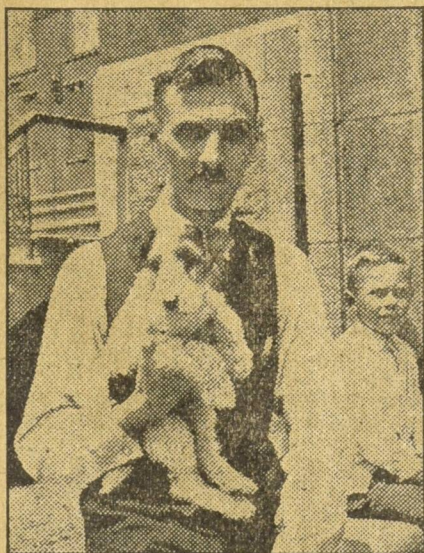
PETITE CORRESPONDANCE

Kenogami, 15 juillet 1926.

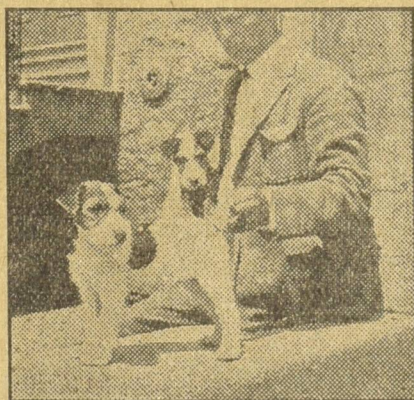
«Le Chenil», *La Revue Populaire*, Montréal.
 Monsieur,

J'ai acheté dernièrement un chien policier Belge malinois. On m'avait promis l'enregistrement et j'attends depuis cinq mois mais en vain. J'ai écrit plusieurs fois et cela sans avoir de réponse, pourriez-vous m'aider à avoir cet enregistrement.

JOSEPH C.



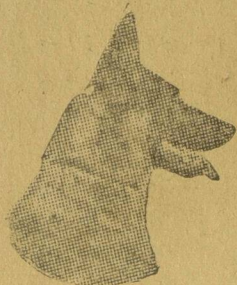
Dainville Dandy Again élevé par M. Robitaille et vendu à M. H. Glazin



Dainville Dandy Again et Dainville Vanity, élevés par M. Robitaille. Ces jeunes chiens sont issus de Dainville Dandy et de May Bloom

chiens policiers, qui ne sont bons qu'à empocher l'argent qu'on leur donne pour le dressage du chien, et lorsque la bête a fait un séjour assez prolongé entre leurs mains on vient vous dire qu'elle n'a pas les aptitudes nécessaires, alors on

Réponse.—Avec les renseignements que vous nous donnez, il est impossible de vous procurer l'enregistrement de votre chien pour la raison suivante: Votre chien est issu de chiens non enregistrés et d'origine inconnue, donc vous avez été trompé. Nous ne connaissons que deux éleveurs de Malinois enregistrés à Montréal. C'est le Belgium Kennels Regd. et le chenil Fatma. Il y en a peut-être d'autres mais nous l'ignorons.



FRITZ V. GEGERBERGE IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand champion d'Allemagne 1921-22;

Neveu de Klodo V. Boxberg, grand champion 1925,

est offert aux amateurs qui ont des chiennes de bonne lignée.

Nous avons toujours des jeunes chiens policiers allemands à vendre.

S'adresser à

A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,
Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

A NOS LECTEURS

Ceux qui désireraient avoir le
Canadian Breeders Directory
de 1926

n'ont qu'à nous envoyer 5 sous,
pour frais de port et le recevront
immédiatement.

A-T-ON DÉJÀ MANGÉ DE LA VIANDE DE CHEVAL EN CANADA?

On connaît la répugnance que manifeste tout Canadien pour la viande de cheval. Il n'en va pas de même en France où l'on se régale de cette viande chevaline aussi bien en temps de paix que de guerre. Dans les bouillons, aux gargotes de chauffeurs et cochers et dans certains grands restaurants mêmes, que le client le désire ou non, on lui servira de la viande de cheval. Certains amateurs même ne mangent que celle-là. Et M. Pierre-Georges Roy, à qui nous empruntons l'article qui suit, a bien raison de dire que «la plupart de ceux qui en ont mangé s'accordent à dire que la chair du cheval est aussi bonne que celle de l'original, qui est un beau plat pour les gourmets.»

...«Pendant la guerre qui se termina par la prise du Canada,» écrit M. Roy, «les autorités de la colonie, à cause de la rareté de la viande ordinaire, furent obligées de donner du cheval aux soldats. Il y eut d'abord beaucoup de murmures, mais le troupière vint à s'y accoutumer.

Le 4 décembre 1757, le marquis de Montcalm, écrivant au chevalier de Lévis, l'informait qu'afin de donner l'exemple au soldat il mangeait lui-même du cheval. Il énumérait même les façons dont on mangeait le cheval chez lui :

Petits pâtés de cheval à l'espagnole;
Cheval à la mode;
Escalope de cheval;
Filet de cheval à la broche;
Semelles de cheval au gratin;
Langue de cheval au miroton;
Frigousse de cheval;
Langue de cheval boucanée;

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

Gâteau de cheval, comme les gâteaux de lièvre.

Le 16 décembre 1757, Montcalm, dans une lettre du chevalier de Lévis, alors à Montréal, revenait sur le même sujet :

« Tout va bien sur le fait du cheval. Les grenadiers de la Reine avaient un peu tortillé ; mais Bars-de-fer, c'est-à-dire d'Hert, a tortillé le premier caporal. Il faut même vous dire que les soldats de la Reine qui sont casernés sont contents. Le soir, ils mettent cuire le cheval, l'écument bien, jettent la première eau, le retirent, en font le lendemain de la bonne soupe en le remettant au pot avec le boeuf, mange le boeuf qui a servi à faire la soupe, bouillie le matin, et le soir, le cheval en frigousse. La colonie fait de même. Mais à Montréal, Béarne est chez l'ha-

bitant, avec qui il vit et qui montre de la répugnance pour cette nourriture. Il faudrait, pour la détruire, que le général, vous, MM. Martel, Deschambault et tous les gens aisés fussiez sur le ton d'en manger ; vos domestiques en mangeraient et, de là, cela viendrait à la mode parmi le peuple. »

—o—

TUNNEL-RECORD

L'Amérique s'apprête à battre le record... du tunnel. Jusqu'à présent le Simplon est la plus longue voie souterraine du monde ; mais on va creuser sous les Monts-Cascades, dans l'Etat de Washington, un tunnel pour autos et chemins de fer, qui aura une longueur de 32 milles.

COMMENT PREDIRE LE TEMPS

Prévoir à coup sûr le temps qu'il fera pendant la semaine ou même le lendemain, cela rendrait des services inappréciables à la navigation, à l'agriculture, au commerce, à l'aviation, à la vie sociale !

Mais la météorologie, cette science des courants d'air sur laquelle cet art s'appuie, est-elle assez avancée pour le permettre ? C'est ce que M. Jean Mascart, l'éminent météorologiste de l'observatoire de Lyon, nous a exposé avec tant de verve dans son remarquable opuscule sur la prédiction du temps. D'abord, comment s'y prennent les météorologistes pour établir le temps de demain ?

Chaque jour, à heures réglées, une fois pour toutes, par les décisions internationales, dans leurs postes d'observation, ces savants lisent sur leurs instruments la pression de l'atmosphère, la température de l'air, la chute des pluies, l'état du ciel, la direction des vents, puis ils envoient d'urgence par T. S. F. ces renseignements à un service central.

Ce service, à son tour, rassemble tous ces résultats ; il les résume par une représentation graphique sur une carte synoptique dont il transmettra également par T. S. F. toutes les caractéristiques. Son travail principal consiste à noter l'emplacement des centres des basses pressions et des hautes pressions de l'atmosphère... c'est-à-dire des centres où la pression baisse jusqu'à 740 millimètres de mercure et de ceux où la pression monte vers 760.

Il y arrive en réunissant par un trait continu sur la carte toutes les stations dont le baromètre fournit la même pression. Ces lignes de même pression sont les isobares. Elles sont toujours fermées, dessinant des cercles plus ou moins déformés, s'emboîtant les uns dans les autres et aboutissant à un plus petit qui est le centre où règne la plus petite ou la plus haute pression.

Pour savoir le temps qu'il fait, la détermination de l'emplacement, de la grandeur de ces centres atmosphériques, est capitale. En effet, les régions où règne un centre de haute pression sont les régions où il fait beau, où le ciel est pur, où la température est très chaude en été et très froide en hiver. Par contre les régions qui se trouvent sous l'influence d'une basse pression, qu'on appelle ordinairement une dépression sont celles où le temps est variable, où surviennent les pluies et les tempêtes.

A l'intérieur de chaque dépression dont le diamètre est parfois de 1,000 à 1,500 kilomètres, on connaît la distribution des courants atmosphériques qui, tournant de droite à gauche autour du centre, entraînent les nuages dans leur immense tourbillon ! On peut alors établir la répartition du temps sur les pays qu'elle recouvre.

Au centre de la dépression, le temps est variable, au nord il fait beau, au sud il fait mauvais. En avant et en arrière, le temps est passable.

Avec cette carte les régions à haute et basse pression, que chaque obser-

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent—M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractrice, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de **revivifier les muscles**.

Deuxièmement: Adhérer de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture berniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture

marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

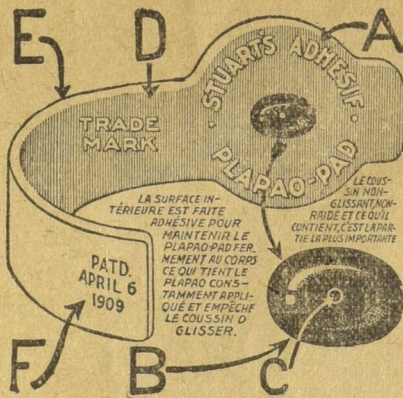
Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.



vatoire central adresse et envoie tous les jours par T.S.F., il est facile de se rendre compte du temps qu'il fait dans les diverses contrées de l'Europe.

Même, à la rigueur, on pourrait s'en servir pour prédire le temps qu'il fera demain ou après-demain, en cherchant dans la collection des anciennes cartes, pour la même région et la même saison celle qui lui ressemble, et celles qui ont été dressées un ou deux jours après.

Malheureusement, en étudiant les choses de plus près, on s'aperçoit que la réalité est d'une extraordinaire complexité. On ne trouve jamais une carte identique à l'autre. "Depuis que le monde est monde, disait Duclaux, il n'y a pas eu sûrement deux jours qui se soient ressemblé complètement."

En classant toutes ces situations barométriques, on ne peut découvrir que des types généraux de temps, ne permettant qu'une très vague prévision.

Mais ce qui complique surtout l'étude de cette répartition du temps dans nos régions tempérées, c'est que la situation des dépressions atmosphériques dont il dépend n'est pas permanente. Elle varie sans cesse. Ainsi les dépressions, dans nos climats marchent de l'ouest vers l'est à la vitesse de 10 à 30 kilomètres à l'heure. Lorsque la dépression arrive indiquant un changement de temps, on commence d'abord par apercevoir les cirrus, ces petits nuages filamenteux très élevés, puis des cirro-stratus un peu plus allongés, toujours formés par des aiguilles de glace, se trouvant encore à des hauteurs de 7 à 10,000 mètres: enfin des stratus en grandes couches, puis les nimbus, ces gros nuages noirs annonciateurs de la tempête et de la pluie.

Dans ces conditions, prédire le temps, c'est prédire l'arrivée d'une

dépression! Or, comme la marche d'une dépression est très irrégulière, sa trajectoire subissant de grands changements de direction, on ne sait pas sur quel pays elle arrivera le lendemain, mais encore si elle existera, si elle ne sera pas entièrement comblée; alors, les pronostics seront très incertains!

Maintenant, nous rencontrons une nouvelle difficulté.

Admettons que nous connaissions convenablement la situation et la marche des dépressions et que nous puissions ainsi prévoir le temps général du lendemain, ce temps général ne permettra pas de prévoir le temps particulier qu'il fera dans un grand nombre de localités.

En effet, une région donnée, soit au bord de la mer, sur certains plateaux, dans les vallées ou sur les montagnes, présentera toujours des phénomènes météorologiques spéciaux que peuvent seuls connaître ceux qui l'ont longtemps habitée. Ainsi, comme l'a fait remarquer Rouch dans son beau trait de météorologie, feuilletons les observations des postes météorologiques de Brest, de Nantes et de Saint-Brieuc de l'année 1912, nous constatons qu'il y a eu la même année 233 jours de pluie à Brest, 204 journées à Nantes et 180 jours à Saint-Brieuc.

Si donc nous avons fait à ce moment-là une prédiction de pluie exacte pour Brest, elle aurait été erronée 10 fois sur 100 à Nantes et 25 fois sur 100 à Saint-Brieuc. Les différences mensuelles auraient été encore plus grandes. Au mois d'août, alors qu'on observait 30 jours de pluie à Brest, on n'en avait que 17 à Saint-Brieuc. La prévision de pluie presque parfaite pour une station aurait été erronée pour l'autre une fois sur deux.

L'examen de n'importe quel secteur de France conduit à des conclusions analogues.

C'est ce qu'a constaté également M. Mascart. Les prévisions générales de Paris pour le temps du jour au lendemain, c'est-à-dire 36 heures d'avance, contrôlées à Lyon même, sur 2,252 cas, n'ont donné que 60 pour 100 de réussites, alors que les prévisions locales, pour 1,988 cas, en auraient fourni 77 pour 100.

Ces faits sont particulièrement significatifs. Ils démontrent que les météorologistes, s'ils désirent perfectionner la prévision du temps à courte échéance et porter les réussites de 60 à 80 pour 100, devront connaître à fond la climatologie locale des régions de leurs observatoires.

Quant aux prévisions à longue échéance, tant que des cartes climatologiques annuelles n'auront pas été dressées pendant de nombreuses années pour toutes les régions du globe, nous ne pouvons compter sur aucune certitude. C'est dire que les prétendus cycles météorologiques, dont nous avons ici parlé récemment, reposent encore, malgré de curieuses coïncidences, sur des bases bien fragiles.

Paul BECQUEREL.

—o—

Le seul moyen d'être heureux est de ne pas penser à soi, de travailler pour autrui, de se donner à une oeuvre en laquelle on a foi. Les hommes n'ont pas encore trouvé d'autre moyen d'être heureux. Les jouissances déplaissent vite. L'ambition n'est jamais satisfaite. La seule chose qui trouve sa satisfaction et sa récompense, c'est le dévouement.

Fustel de Coulanges.

Notre bonheur ne consiste jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance où il n'y aurait plus rien à désirer, et qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un progrès perpétuel vers de nouveaux plaisirs et de nouvelles perceptions.

Leibnitz.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien. Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 237
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

Employez "DEPILO"



PROCÉDE
MODERNE,
EFFICACE
ET SANS DANGER.
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

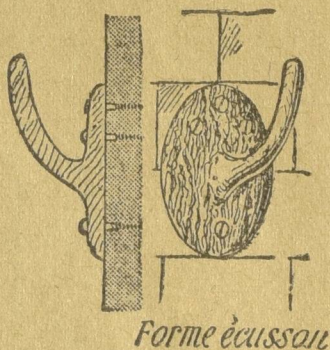
Tél. Lancaster 7903



POUR FAIRE UN PORTE-MANTEAU RUSTIQUE

Voici un dispositif de porte-manteau, sinon décoratif, tout au moins susceptible de rendre des services dans des habitations rustiques.

Pour cela, on coupe une branche d'arbre, en laissant une partie suffisante de la grosse branche sur laquelle la petite branche est fixée. On peut travailler au rabot cette partie de la grosse branche de manière à former une assise suffisante au porte-manteau



Forme écusson

pour qu'il puisse être fixé commodément contre une cloison.

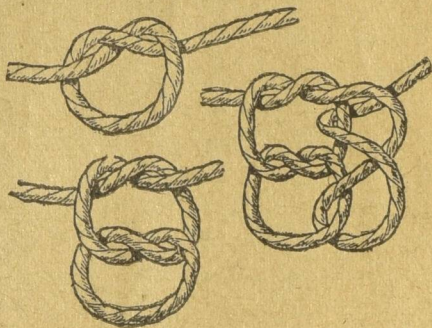
On peut se contenter, la plupart du temps, de la partie de la branche qui tient à l'arbre; on a alors une forme en écusson qui peut être assez décorative, si on laisse l'écorce.

Le porte-manteau est fixé contre un mur ou une cloison quelconque au moyen de clous et de vis, et si l'on a

eu soin de choisir une branche suffisamment solide, qui rendra de grands services dans beaucoup de cas.

DES NOEUDS QUI N'EN SONT PAS

Vous avez là le croquis d'un noeud comme sait en faire le célèbre prestidigitateur Houdini. C'est un noeud qui a toutes les apparences d'un noeud indénouable et qui pourtant



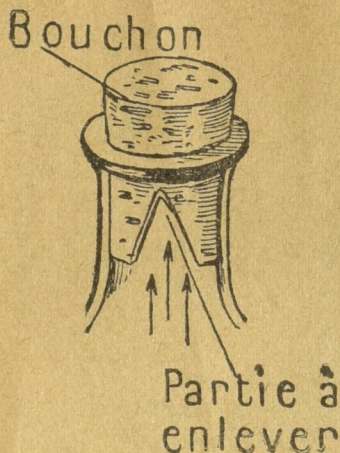
n'est pas un noeud du tout. Commencez par faire un noeud simple (en haut, à gauche), puis un noeud double (en bas, à gauche) et passez ensuite un des bouts à travers le noeud double que vous voyez à droite. Tirez.

UN BOUCHON HERMETIQUE

Lorsqu'il s'agit de boucher des bouteilles devant contenir des produits gazeux: bière ou limonade, il ne suffit pas de placer un bouchon robuste. Généralement, on dispose sur le goulot de la bouteille une petite armature de

fil de fer qui maintient ce bouchon, mais lorsque la bouteille est vide en partie, il est difficile de boucher d'une façon étanche.

Un lecteur, M. Joumier, nous indique un moyen de préparer un bouchon ordinaire en taillant dans la partie inférieure un cône effilé que l'on



enlève. De cette manière lorsque le bouchon est placé sur la bouteille, la pression s'exerce toute entière sur la pièce de fermeture; le gaz pénétrant dans la cavité conique, ils exercent une pression non plus sur la face horizontale du bouchon, mais sur la surface latérale du cône, de sorte que le bord du bouchon plus mince est appliqué énergiquement entre les parois intérieures du goulot.

POUR FAIRE DE JOLIS PANNEAUX DECORATIFS PAR DECALQUE DES GRAVURES

Une belle gravure d'un illustré vous plaît-elle? Rien de plus facile que d'en faire un beau panneau décoratif. Vous placez la gravure découpée au fond d'une assiette, d'une cuvette ou d'un autre récipient en ayant soin de tourner vers le haut la partie imprimée. On verse sur la gravure ainsi disposée

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

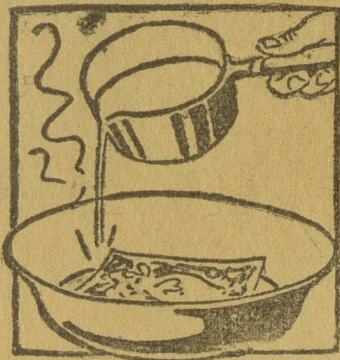
LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tél. LANcaster 7903

du soufre fondu. Faire cette fusion de soufre dans une casserole émaillée et en plein air pour ne pas être incommodé par la vapeur du soufre. Il n'y a plus qu'à laisser refroidir pour obte-



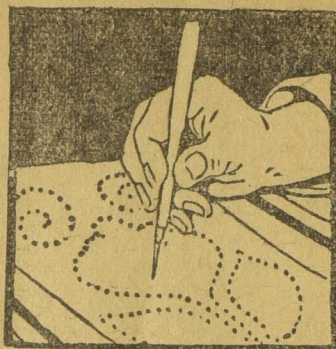
nir un beau gâteau de soufre contre lequel est fixée la gravure. Pour retirer le papier, il suffit de mettre la plaque obtenue dans de l'eau; le papier absorbe l'eau et il suffit de frotter avec les doigts pour retirer le papier et voir apparaître la gravure reproduite sur le soufre. On obtient ainsi des panneaux décoratifs sur lesquels la gravure est très solidement fixée; on peut frotter fortement avec le doigt mouillé sur les traits sans crainte de les effacer.

POUR REUSSIR LE PIQUAGE DES DESSINS

Quand on veut reporter un dessin sur une étoffe pour un travail de broderie ou de tapisserie on ajoute le modèle en piquant suivant les contours avec une aiguille; on pose le dessin sur l'étoffe et on saupoudre de poudre à décalquer avec une petite boule d'ouate pour bien faire passer la poudre dans les trous. Chaque ligne est dessinée par une série de ponts en passant ensuite un fer chaud on fixe définitivement la poudre aux fibres du tissu.

Cette poudre est composée de résine ordinaire qu'on fait fondre et à laquelle on incorpore en remuant 20 % environ de bleu d'outre-mer ou de rouge de Venise, suivant qu'on désire une teinte bleue ou rouge; ce mélange homogène est collé sur du marbre et quand il est refroidi on le pulvérise.

Si on ne veut pas piquer le dessin, on peut se contenter de préparer du



papier chimique en badigeonnant une feuille de papier mince avec un mélange de noir d'ivoire ou de bleu de Prusse et de savon mou par parties égales, on laisse sécher ensuite le papier à l'air, la feuille interposée entre l'étoffe et le dessin, on suit le contour avec une baguette de bois taillée en pointe émoussée sans appuyer fortement.

POUR DONNER A LA PEINTURE L'ASPECT DU BOIS

Notre revue fait tous ses efforts pour vous faire aimer votre intérieur. Intérieur que vous avez agencé, installé, embelli vous-même, n'est-ce pas ?

Il vous a déjà donné la manière de refaire un plafond, de coller du papier, aujourd'hui il va vous dire comment il faut s'y prendre pour faire du bois.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

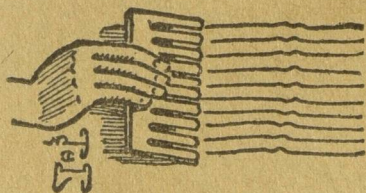
Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

Mais, entendons-nous, nous allons vous faire connaître la façon d'imiter le bois sur des portes, des panneaux, des lambris ou des plinthes.

En premier lieu, que la partie à peindre, soit du bois ou du plâtre, il faut passer une teinte générale très claire.



Si vous voulez imiter le chêne, il faudra une teinte: mastic: pour le sapin cette première couleur sera encore plus claire; pour l'acajou ce sera une couleur mastic tirant sur le rouge. Laissez bien sécher ce premier ton, et au besoin, incorporez-y un peu de siccatif, si vous voulez gagner du temps. Lorsque nous sommes sûrs que la première couche est bien sèche, faites une teinte juste de la couleur du bois désiré.

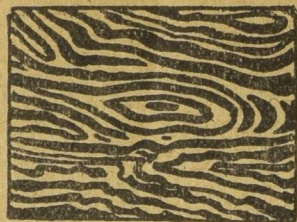


Mais, mettez-y un peu plus d'huile, qu'il en faut d'ordinaire et pas du tout de siccatif, de façon à ce qu'elle vous donne largement le temps de la travailler, avant qu'elle se mette à sécher.

Prenez un pinceau plat, et pas trop neuf, et ayant bien remarqué le sens des nervures du bois que vous désirez

imiter, appliquez votre peinture en suivant ce sens (fig. A.)

Plus votre pinceau sera mauvais et ébarbé, mieux se feront les touches que nous indiquons. Maintenant il est temps de travailler notre peinture; alors qu'elle est toute fraîchement étalée, servez-vous d'un bout de cor-



de, faites-lui un noeud, et avec ce noeud, enlevez à divers endroits, quelques bribes de peinture qui donneront des clairs, et feront les veines du bois en teintes transparentes.

N'ayez pas peur de travailler largement de cette manière. Vous donnerez beaucoup de délicatesse à votre imitation. Si vous avez pu, par avance, regarder, bien attentivement, un vrai bois, vous n'aurez pas de difficulté à le copier, de la façon que nous vous indiquons.

Pour terminer la ressemblance, attendez un peu que votre peinture



prenne et commence à sécher; puis avec un peigne, aux dents pas trop rapprochées, faites les stries du bois. Il s'agit pour cela d'appuyer les dents du peigne et de les faire glisser du haut en bas dans toute la hauteur du panneau.

Inutile de faire des raies bien droites comme à la règle, au contraire quelques zig-zags donneront mieux.

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du traitement F. Guy.

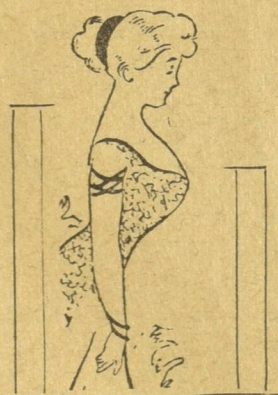
Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU



TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00

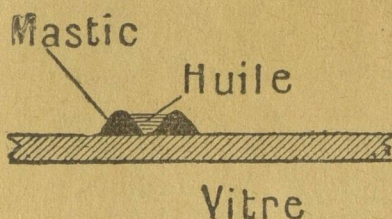
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5. B. P. 2740, 508-est, rue Roy, MONTREAL.

Il faut avoir le goût et quand vous aurez essayé plusieurs fois de copier la nature, vous arriverez rapidement à un très bon résultat.

POUR PERCER LE VERRE

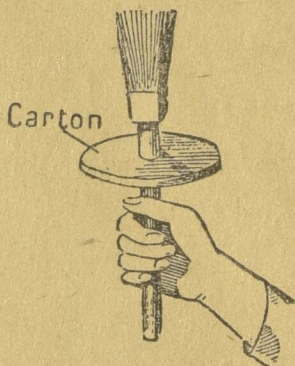
Entourer l'endroit où l'on désire pratiquer un trou d'un bourrelet de mastic de deux pouces d'épaisseur environ. Verser de l'huile à l'intérieur. Cela fait prendre un vilebrequin avec



une mèche de la grosseur correspondant à la dimension du trou à percer et forcer de la même façon que s'il s'agissait du bois, mais plus lentement.

POUR EVITER LES CHUTES DE PEINTURE QUAND ON PEINT LE PLAFOND

Lorsqu'on passe la peinture sur le plafond ou même simplement en haut d'un mur élevé, il est assez difficile



d'éviter que quelques gouttes de peinture ne tombent sur le sol ou sur le peintre amateur. On peut éviter cela

en le coupant dans un carton épais, par exemple dans un vieux calendrier, une sorte de rond. A l'entrée, on ménage un trou qui est légèrement inférieur au diamètre du manche du pinceau qu'on utilise, on force le manche du pinceau dans le trou du carton, celui-ci se manipulera alors facilement en place. Il agit comme une bobèche à l'égard d'une bougie, il empêche toutes les chutes de peinture et protège parfaitement le peintre.

LES PREDECESSEURS DE LA «VILLE D'YS»

Nombre de Montréalais connaissent de vue la «Ville d'Ys» aviso de première classe qui, depuis la guerre, vient faire une visite périodique dans le port, pour quelques jours.

Nous sommes récemment tombé sur les noms particulièrement intéressants pour nous de deux avisos de la marine française qui étaient attachés à la division navale des Antilles, station locale de St-Pierre et Miquelon, Terre-Neuve. Ces deux avisos portaient, l'un le nom d'«Evangeline» et l'autre de la «Canadienne», noms bien canadiens. Ces deux avisos avaient été construits à Montréal par un Monsieur Cantin, vers 1870. Faucher de St-Maurice, chez qui nous trouvons ces renseignements, dédia son fameux «De Tribord à Babord» au commandant de l'«Evangeline», Monsieur Louis Jean Rivet, lieutenant de vaisseau.

H. R.

On a beau vanter les richesses, le bon sens des nations a érigé en maxime que le bonheur est dans la médiocrité. ***

Le bonheur ne se donne pas; il s'échange.— Notre bonheur vient toujours d'autrui.

Comtesse Diane.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c
pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LA POMME CANADIENNE

64 premiers prix

Dans les expositions impériales en Angleterre de 1922 à 1925, les pommes canadiennes ont remporté 64 premiers prix, 73 deuxièmes, 24 troisièmes, et 22 prix spéciaux. En 1923 et en 1924, la MacIntosh Red canadienne a été proclamée la meilleure pomme de dessert de l'Empire.

Le Canada possède environ 75,000 hectares de vergers avec 12 millions de pommiers dont la production annuelle a une valeur de près de dix millions de dollars.

Les pommes canadiennes sont exportées en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, aux Bermudes, au Sud-Africain, en Chine, au Danemark, en Irlande, à la Nouvelle-Zélande, en Norvège, en Suède et d'autres pays.

La France et la Belgique, qui vendent des pommes canadiennes en quantités importantes, s'approvisionnent généralement sur le marché anglais, au lieu d'importer directement.

C'est une grave erreur. On devrait éviter de grever le prix des pommes du bénéfice et des frais généraux d'un intermédiaire manifestement inutile.

(Paris-Canada.)

—o—

LA LUMIERE ARTIFICIELLE

Nous trouvons dans "L'Ecole Canadienne" un long article sur les divers modes d'éclairage, depuis les bûchers jusqu'à la lampe électrique, que nous résumons ici:

Les bûchers;

Les torches;

Les premières lampes, graisse des animaux brûlant dans des vases;

Les lampes à huile (huile d'olive);

La chandelle, en suif de mouton, dont les Celtes seraient les inventeurs;

La bougie, confectionnée en cire d'abeille;

La bougie stéarique, au suif purifié, ne répandant aucune odeur;

Le réverbère, éclairé à l'huile, imaginé en 1765 pour l'éclairage des rues;

La lampe à verre, inventée en 1778;

Les lampes à pétrole, en 1840, où le pétrole était substitué à l'huile;

Le gaz d'éclairage, tiré de la houille, de l'inventeur Philippe Lebon;

Le bec auer, perfectionnement de l'éclairage au gaz, qui donne à la flamme un grand éclat;

L'acétylène, gaz d'une fabrication plus facile que le gaz de houille;

La lampe électrique, enfin.

—o—

UN GATEAU DE NOCE DE \$1,000

Mille dollars pour un gâteau de noce! Plus que la somme qu'économisent la plupart des jeunes gens en vue du mariage. Dans la plus chic société de New-York, dans le cercle des 400 par exemple, il est bien rare qu'un gâteau de mariage coûte moins cher. Il y a quelques mois, fut célébré le mariage Gould-Decies, un mariage vraiment princier. Le gâteau figurait un Petit Trianon, réplique fidèle de cette merveille qui orne les jardins de Versailles. Mme Blanche Rallec, une artiste française, avait été chargée de son exécution. Cette pièce montée renfermait bien 200 livres de gâteau, c'est-à-dire de quoi manger, à deux dollars la livre, en plus autant de petits ornements, brimborions de toute sorte, qu'il y avait d'invités, une foule de cupidons et de fleurs ornementales, toutes de fabrication parisienne.

PILULES ROUGES

AIDENT LA FEMME A TOUTES LES PERIODES DIFFICILES DE LA VIE

Elles réussissent également bien à la jeune fille à l'âge de formation, à la jeune mère affaiblie et surmenée et à la femme arrivée à l'époque critique du retour de l'âge. Les Pilules Rouges ne manquent pas de donner à l'organisme un sang plus riche, plus généreux et plus nutritif qui remonte les forces défaillantes, fortifie les nerfs, tonifie et décongestionne les organes. Leurs remarquables propriétés régénératrices du sang, des nerfs et des fonctions organiques en font le remède hors de pair pour le traitement de

Pauvreté du sang
Retour d'âge
Troubles nerveux
Maux de reins
Palpitations de coeur
Douleurs périodiques

Anémie
Dépression
Mélancolie
Dérangements
Perte de mémoire

Irrégularités
Chlorose
Tiraillements
Migraine
Troubles d'estomac
Sensations de chaleur



Mme FORTUNAT CARON
72, rue Mercier,
St-Jean, P. Q.

«Quand j'étais jeune fille on m'avait prescrit les Pilules Rouges pour me tonifier et aider aux fonctions de mon organisme. Ce traitement y avait parfaitement réussi et m'avait valu les années les plus joyeuses de ma vie. Plus tard, quand je fus mariée, j'eus bien des fois besoin de relever mes forces. Mes obligations qui se multipliaient avec la famille exigeaient une attention continuelle. Je dus recourir de nouveau aux soins d'un médecin. Je demeurais alors à Régina, Sask. Là aussi le médecin me recommanda les Pilules Rouges comme l'avait fait autrefois cet autre de la province de Québec. Les Pilules Rouges étaient bien connues dans mon entourage et toutes les femmes qui les employaient en étaient satisfaites. Je les ai donc prises avec succès cette fois et dans plusieurs autres circonstances et aujourd'hui je ne crois mieux faire que de les recommander aux femmes qui viennent me parler de leur santé chancelante ou de celles de leurs jeunes filles.» Mme FORTUNAT CARON, 72, rue Mercier, St-Jean, P. Q.

«Je dois aux bons effets des Pilules Rouges d'avoir pu me débarrasser très vite des malaises inhérents au retour d'âge. Je digérais mal, après chaque repas j'avais des douleurs d'estomac qui me causaient des palpitations de coeur et qui me rendaient très nerveuse. Mes jambes étaient faibles et me faisaient beaucoup souffrir. Mon médecin me suggéra l'opération comme l'unique moyen de mettre fin à mes souffrances. Avant d'y consentir, j'ai voulu faire l'essai des Pilules Rouges. A ma grande joie, après quelques mois de traitement. J'ai une confiance absolue aux Pilules Rouges et je les recommande à toutes les femmes dont la santé est menacée à l'époque de la ménopause». Madame AMANDA PETARDI, 34, River St., Rochester, N. H.

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes par lettre ou à nos bureaux, 1570 rue St-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles ou en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE LIMITEE, 1570 St-Denis, Montréal



“Sais-tu, maman, que tu es très jolie !”

Tous les petits garçons aiment à trouver leur maman jolie — faites que le vôtre soit fier de vous en préservant votre jeunesse, de cette manière toute simple :

NE souffrez pas que les soucis de la Maternité et de la vie abrègent votre jeunesse. Des milliers de femmes vous diront que vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Grâce au traitement du teint qu'il faut, on garde jusque dans la trentaine et bien avant dans la quarantaine le charme de l'écolière.

Cette méthode à suivre est à la portée de toutes les femmes—soins naturels du teint et abstention de tous les moyens artificiels d'autrefois. Les plus grandes autorités dans le traitement de la beauté admettent que la conservation du teint dépend largement d'un nettoyage approprié.

C'est pour cette raison que la mousse adoucissante des huiles de palme et d'olive, employée de la manière qui suit, constitue la cure de beauté la plus suivie dans le monde entier.

Le traitement et comment le suivre

Lavez-vous délicatement la figure avec l'adoucissant Savon Palmolive, en massant soigneusement la mousse dans la peau. Rincez bien, d'abord avec de l'eau chaude, puis avec de l'eau froide. Si vous avez la peau plutôt sèche, appliquez-y un peu d'un bon cold-cream—et c'est tout. Faites cela régulièrement et de préférence le soir. Servez-

vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent le plus souvent. Il faut les enlever en se lavant.

Évitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-contre. N'allez pas croire que tout savon vert, ou tout savon prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive, soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau! Si peu cher que des milliers de gens l'emploient pour le corps aussi bien que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez les changements étonnants apportés en une semaine.

Savon provenant des arbres!

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les merveilleuses huiles de beauté de l'olivier, du palmier africain et du cocotier—sans aucune autre matière grasse. Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive—car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte.

Le seul secret du Palmolive réside dans son mélange exclusif — et ce mélange est considéré comme un des plus grands secrets de beauté du monde.

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LIMITEE

3, rue St-Nicolas, Montréal, Qué.



3341-C

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.

Prix de détail **10c**